

En collaboration

Sur les traces de Jésus

Parcours historique et biblique



MÉDIAPPAUL

Sur les traces de Jésus

Parcours historique et biblique

Pierre Létourneau
Paul-Hubert Poirier
Guylain Prince

Coordination
Guylain Prince



MÉDIASPAUL

Médiaspaul est bénéficiaire des programmes d'aide à l'édition du Conseil des Arts du Canada et de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Données de catalogage avant publication (Canada)

Vedette principale au titre:

Sur les traces de Jésus: parcours historique et biblique

Comprend des réf. bibliogr.

Publ. en collab. avec: Société catholique de la Bible.

ISBN 2-89420-155-9

1. Jésus-Christ — Historicité. 2. Jésus-Christ — Biographie
3. Jésus-Christ — Personne et fonctions. 4. Jésus-Christ — Enseignements. 5. Jésus-Christ — Histoire de doctrines, ca 30-600 (Église primitive). I. Létourneau, Pierre, 1959- . II. Poirier, Paul-Hubert. III. Prince, Guylain, 1964- . IV. Société catholique de la Bible.

BT303.2.J47 1998

232.9'08

C98-941342-X

Composition et mise en page: *Médiaspaul*

Illustration de la couverture: *Emmaüs*, toile de Trento Longaretti,
© Periodici San Paolo, Milan, 1994.

Maquette de la couverture: *Summum*

ISBN 2-89420-155-9

Dépôt légal — 4^e trimestre 1998

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

© 1998 Médiaspaul
3965, boul. Henri-Bourassa Est
Montréal, QC, H1H 1L1 (Canada)

Médiaspaul
8, rue Madame
75006 Paris (France)

Tous droits réservés pour tous les pays.



INTRODUCTION GÉNÉRALE

Guylain Prince

Jésus est traité comme une superstar! Même le tournant du siècle doit sa popularité à ce Nazaréen: l'année de notre calendrier dépendrait de sa naissance! Deux mille ans d'histoire, deux mille ans de foi, deux mille ans d'opinions les plus diverses. Au milieu du brouhaha général, la figure de Jésus reparaît, plus claire, plus populaire et plus controversée que jamais. Et une chose est remarquable: il surgit désormais là où on ne l'attendait plus. Tout à coup, il nous surprend au détour d'un roman ou d'une œuvre d'art. Ou encore on le découvre caché sous une pile de dossiers à l'allure scientifique pour le voir reparaître plus tard comme amuseur public. Un grand constat devrait faire son chemin dans les Églises: Jésus ne nous appartient plus. Chacun, quelles que soient sa foi ou ses convictions, se l'approprie et le présente à sa manière. Que ça plaise ou non aux croyants et croyantes.

Depuis quelques années, deux courants nous apparaissent révélateurs. Citons en premier lieu la quête du «Jésus historique». Il faudrait s'isoler complètement pour ignorer les questions historiques que suscite, aujourd'hui, la personne de Jésus. Quel était le cœur de son message? Pourquoi est-il mort? A-t-il eu des frères et des sœurs?

Que penser des miracles? Que s'est-il passé durant sa «vie cachée»? Est-il réellement resté à Nazareth? N'est-il pas un magicien qui a séduit les foules? Voulait-il fonder une nouvelle religion, le christianisme? Est-ce que les évangiles sont des biographies de Jésus? Et la liste continue... La quête du «Jésus historique» est en grande partie responsable de l'attention qu'on lui porte. Mais ce n'est pas tout...

Depuis la fin des années 60, un courant de spiritualité marque notre culture: le Nouvel Âge. Un seul regard sur les étagères de librairie, parmi les plus sérieuses, convaincra ceux et celles qui seraient tentés par le doute. Des publications «étonnantes» connaissent un succès immense: astrologie, cartomancie, numérologie, spiritualité «Nouvel Âge», etc. Toute une surprise en terre traditionnellement perçue comme catholique! Et qui retrouve-t-on au beau milieu de ces ouvrages? Jésus — encore lui! —, mais, cette fois, on le présente sous les traits d'un grand maître spirituel ou d'un gourou aux allures cosmiques. Voilà qu'il est le grand médecin de l'âme, «avatar de la X^e descente». Et sans cesse, tel un refrain, réapparaît le mot *réincarnation*. Au Québec, on évalue qu'environ 25 % des adultes croient en une forme ou l'autre de la réincarnation. «Au fond, nous dit-on, résurrection ou réincarnation, n'est-ce pas la même chose?» Plus loin, on évoque le «vrai Jésus»: celui qui aurait tenu secrets ses enseignements les plus importants et les aurait réservés à un petit groupe d'initiés. Les quatre évangiles du Nouveau Testament et les Églises qui s'en réclament ne toucheraient que la surface du personnage. Citant des sources comme l'évangile de Thomas, voici que des groupes proclament un «Jésus ésotérique». Que penser?

Jésus est une superstar au tournant du siècle. Et, à l'image des vedettes de notre époque, les rumeurs sont nombreuses à son sujet. La situation emprunte des airs de paradoxe: plus les évangiles sont discrets, et plus les rumeurs se font étonnantes. Si Jésus était notre contemporain, ainsi se formulerait la comparaison: plus il veut garder secrète sa vie privée et plus les *paparazzis* veulent en savoir. Sa «vie cachée» et sa «vie après la vie» remportent la palme en ce qui a trait aux rumeurs.

Mais est-ce que tous ces visages de Jésus sont d'égale valeur? Est-il vrai que n'importe quoi peut être dit à son sujet pour autant que «l'authenticité» des intervenants soit reconnue? Nous ne le croyons pas. Certaines de ces images de Jésus mériteraient, en effet, d'être «revues et corrigées». Mais sur quelles bases? Celles-ci seraient fort utiles si, par-delà les opinions et les convictions, un groupe pouvait s'asseoir et s'entendre sur quelques points de repère dans la vie de Jésus.

Un point de départ commun...

La recherche sur le plan historique s'est développée d'une façon remarquable au cours des derniers siècles. Si bien que, grâce à elle, des époques qui nous étaient pratiquement inconnues dévoilent lentement leurs secrets. Il était tout à fait normal que les chercheurs se penchent sur l'un des personnages les plus importants de notre histoire: Jésus de Nazareth. Depuis une centaine d'années, de nombreux ouvrages sont parus, parfois œuvres d'historiens mais aussi de théologiens ou biblistes. Car il faut le dire: à l'intérieur même de l'Église catholique, les études bibliques ont connu une forte progression depuis le début du siècle.

Les techniques empruntées aux disciplines historiques occupent une place de choix dans l'enseignement et les études en matière biblique. La recherche du «Jésus de l'histoire» appartient donc, en toute légitimité, à la réflexion croyante de ce siècle. Mais il faut cependant avouer que les résultats de ces recherches atteignaient rarement l'ensemble des croyants.

À la suite du concile Vatican II (1962-1965), un immense effort de vulgarisation s'est mis en branle. On souhaitait initier «l'Église-Peuple-de-Dieu» aux résultats de la recherche biblique par le biais de sessions, de conférences et de livres. Dans cet enthousiasme d'après-concile, la question du «Jésus historique» a suscité un certain intérêt chez les croyants. Ce fut malheureusement de courte durée. Au milieu des années 80, une certaine fatigue succéda à l'enthousiasme de la décennie précédente. Car pour aborder les Écritures — avait-on l'impression — il fallait toute une bibliothèque de commentaires et de dictionnaires. Les sessions d'initiation et de vulgarisation biblique — très populaires dans les années 70 — connurent une baisse importante de fréquentation. La question du «Jésus de l'histoire» n'a fait que suivre le courant.

Le réveil populaire

Vers la fin des années 80, un nouveau mouvement se fait sentir en provenance des États-Unis. Entre autres, des chercheurs regroupés sous le nom de *Jesus Seminar* publient les résultats de leurs recherches sur deux fronts: d'abord dans des ouvrages scientifiques (livres et revues) et — pratiquement en même temps — dans des volumes destinés à un large public. Leur style flamboyant et leurs

résultats surprenants ont tôt fait d'attirer l'attention des médias américains et, par ricochet, canadiens. Très rapidement, ces mêmes chercheurs sont invités à toutes les tribunes publiques: talk-shows, débats, émissions radio, journaux, etc. L'auditoire s'élargit. Le débat quitte les salons de faculté — et le nombre restreint des chercheurs — pour se déployer sur la place publique. La population assiste et participe à cet exercice qui tente de mettre au jour le «Jésus de l'histoire». La question est lancée: est-ce que le Christ que présentent les Églises traditionnelles correspond à «Jésus de Nazareth» qui a effectivement marché en Galilée? L'intérêt augmente; et, avec l'intérêt, le public retrouve le goût de s'informer: les livres, les sessions et les conférences qui traitent de la question se vendent bien. Et on en redemande...

Que la question soit débattue publiquement, voilà qui est très intéressant. Mais, comme dans tout débat public qui suscite enthousiasme et émotion, les dérapages sont nombreux. Il n'est pas rare de voir des inconnus s'improviser «chercheurs» ou «historiens». À cela s'ajoute un autre phénomène: au milieu des recherches sérieuses se glissent des slogans et des déclarations qui visent un autre objectif que d'informer la population. Au nom de l'histoire, certains lancent des affirmations... que même les historiens ne reconnaissent plus. Le débat prend des proportions et des avenues étonnantes: Jésus est victime de sa propre popularité.

Depuis environ cinq ans, nos médias francophones se font l'écho des questionnements soulevés chez nos voisins du Sud. Presque à chaque grande fête religieuse, des articles ou même des dossiers complets traitent de la question historique de Jésus. Or, les points de vue qui y sont exprimés apparaissent nouveaux ou surprenants pour une

grande majorité de lecteurs. Pour ne citer qu'un exemple, voici l'ouverture d'un article de Stéphane Baillargeon: «À la recherche du vrai Jésus. Selon le théologien John Dominic Crossan, Jésus était un pauvre paysan illettré, et sa mort fut une exécution sommaire. Le reste ne serait que symboles...» (Magazine *L'Actualité*, janvier 1995, pp. 12-14.) Les journaux, les revues, les émissions radio: Jésus occupe maintenant une place de choix dans les informations qui sont transmises à la population. Et tout indique qu'avec la venue de l'an 2000, elle ne fera qu'augmenter.

Pour le non-spécialiste, plusieurs questions surgissent. Bien que nombreuses, elles se résument souvent à celles-ci: Parmi toutes ces informations — souvent contradictoires —, est-il possible de faire le tri? Est-ce que ces questions sont abordées avec une certaine ouverture d'esprit et un vrai sens critique? Existe-t-il une présentation qui soit à la fois claire et solide? Que penser de tout cela en tant que croyant?

La perspective du volume

Nous espérons, dans cet ouvrage, présenter une information qui soit de qualité et accessible à tous. Que le lecteur ne cherche donc pas une somme savante de toute la recherche historique sur Jésus! Il n'y trouvera pas non plus l'œuvre de trois chercheurs présentant leurs tout derniers résultats. Non. Notre objectif est à la fois plus modeste et plus ambitieux. Plus modeste car, dans les prochaines pages, vous ne trouverez que de courts textes qui abordent chacun une question dans une perspective très précise. L'information qu'ils contiennent y est brève et concise.

Le projet de ce volume est en même temps ambitieux, en ce sens qu'il vise à rejoindre un très large public.

Comme itinéraire, nous vous proposons de suivre la trace de la personne même de Jésus de Nazareth ainsi que les communautés qui se sont réclamées de lui. Notre survol couvrira donc le premier siècle de l'ère chrétienne. Voici comment.

La première partie est intitulée «À la recherche de Jésus de Nazareth». Là, Paul-Hubert Poirier abordera directement les questions liées au «Jésus de l'histoire» (de l'an -5 à l'an 30). Dans le chapitre 1 sera présentée la période couramment identifiée comme la «vie cachée»: la société dans laquelle Jésus a grandi, sa naissance, sa famille, son éducation, son métier, son statut civil et religieux, etc. Dans le chapitre 2, monsieur Poirier abordera la «vie publique» de Jésus: commençant par le baptême, il présentera l'essentiel de son message, les gestes et les paroles qui l'ont fait connaître, ses relations avec les autorités juives et romaines ainsi que les conditions qui l'ont conduit à la mort. Les questions seront abordées avec ouverture et dans une perspective historique, celle d'un historien.

Dans la deuxième partie, qui a pour titre «À la découverte du Christ», Pierre Létourneau nous fera marcher avec l'Église primitive qui professe désormais un Christ ressuscité (de 30 à 100 de notre ère). Le troisième chapitre s'ouvre donc sur l'événement-clé de la vie de Jésus: sa résurrection. L'auteur y développe un thème qui lui est cher: la résurrection comme point déclencheur d'une réflexion renouvelée de la part des disciples. Leur cheminement en sera profondément marqué. Par le biais des titres trouvés dans le Nouveau Testament (Messie, Christ, Fils de l'homme, Seigneur et Fils de Dieu), monsieur Létourneau nous présentera ensuite (chapitre 4) la rela-

tion des premières communautés avec le Ressuscité. Nous verrons combien elle s'est enrichie au cours des années: ces titres en témoignent d'une manière unique.

Finalement, à la fin de chacune des parties, vous trouverez un certain nombre d'indications utiles. Dans une première section intitulée «Nos sources», les auteurs vous indiqueront les textes de base qu'ils ont eux-mêmes consultés. Et, dans la section «Nos suggestions», nous vous proposons des ouvrages accessibles qui traitent de cette même matière. Des encadrés apporteront un éclairage supplémentaire aux thèmes abordés dans les chapitres principaux. Nous avons tenté d'identifier les questions les plus fréquentes, ce qui était plutôt simple; y répondre de manière concise et claire est, par contre, tout un défi. Nous ne fournirons donc pas ici des réponses exhaustives, mais nous croyons apporter des points de repère utiles pour les croyants et croyantes. Pour ceux qui aimeraient aller plus loin...

En tant qu'équipe des week-ends bibliques sur Jésus Christ, nous vous souhaitons autant de plaisir à nous lire que nous en avons eu à voyager. Bonne lecture!

Première partie

**À LA RECHERCHE DE
JÉSUS DE NAZARETH**

1

JÉSUS, UN JUIF PALESTINIEN

Paul-Hubert Poirier

Les journaux et les médias électroniques nous proposent diverses images de Jésus qui, souvent, vont à l'encontre de celles auxquelles nous a habitués la tradition chrétienne. Des images qui, parfois aussi, heurtent les convictions de la foi, tout en se réclamant de l'histoire ou de la science. Pour juger de la pertinence ou de la valeur de ces portraits de Jésus qu'offre aujourd'hui le «marché religieux», il importe de se donner des critères que, pour une bonne part, seule l'histoire peut procurer. Dans les pages qui suivent, on ne saurait prétendre faire une critique de tous ces «Jésus» qui nous arrivent de gauche ou de droite. Plus modestement, nous voulons fournir quelques points de repère indispensables. Les objectifs poursuivis dans ce premier chapitre seront (1) de situer Jésus dans l'espace et dans le temps, et (2) de prendre contact avec sa culture. Nous pourrons ainsi imaginer, ou reconstruire, l'éducation et le milieu social, culturel, religieux et économique dans lequel il est né et a vécu.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, un mot sur notre approche. Il s'agit de celle de l'histoire. L'approche historique a comme caractéristique principale d'être totalement

dépendante des sources, c'est-à-dire des traces ou vestiges que le passé et les êtres humains qui l'ont «habité» ont laissés. C'est dire que l'histoire ne peut jamais ressusciter tout le passé, mais qu'elle dépend de l'existence de sources fiables. Une autre caractéristique de l'histoire, c'est qu'elle n'admet rien qui ne puisse être établi par une source crédible. Si nous appliquons ces caractéristiques à l'objet de notre enquête, cela signifie que nous allons essayer de reconstituer le personnage de Jésus dans la mesure, et dans la mesure seulement, où son passage sur la terre de Palestine a laissé des traces. Cela signifie aussi que l'histoire ne peut prétendre tout dire de Jésus: il s'agit d'une approche qui doit s'accommoder des limites des sources et de celles des interprétations. Cela signifie enfin qu'en tant qu'historien, nous nous interdirons d'interpréter Jésus à la lumière de nos convictions de foi ou d'Église, ou encore en fonction de nos préjugés, de nos croyances ou de nos préférences. Bien sûr, il s'agit là d'un idéal plus facile à énoncer qu'à atteindre. Du moins, c'est la perspective dans laquelle nous nous situerons.

En guise d'introduction: Jésus a existé

Avant même de nous lancer à la recherche de Jésus de Nazareth, une question préalable se pose: a-t-il existé? Ou bien sommes-nous à la poursuite d'un fantôme qui risquerait de s'évanouir dès que nous nous en approcherions? Une telle question est moins futile qu'il ne paraît, puisqu'il s'est toujours trouvé des gens pour nier l'existence même de Jésus, et en faire une création plus ou moins mythique des premières communautés chrétiennes. Disons cependant qu'il ne se trouve plus personne, aujourd'hui,

pour nier l'existence historique de Jésus, parce que celle-ci peut être établie sur la base de sources crédibles. Il n'y a, en tout cas, pas plus de raisons de contester cette existence que celle, par exemple, de César, d'Alexandre le Grand ou de tout autre personnage de l'Antiquité. Et cela, peu importe que l'on soit croyant ou non. L'existence de Jésus est un fait que l'histoire admet indépendamment de toute certitude procurée par la foi.

Les sources qui permettent une connaissance historique de Jésus

Dès lors, quels sont les sources ou les écrits qui nous permettent de retrouver les traces de Jésus? Ces sources sont de diverses natures, et nous ne pourrons en donner ici qu'une brève présentation. Les sources sur Jésus se partagent en deux grandes catégories: les écrits rédigés par des chrétiens et ceux qui proviennent de non-chrétiens, juifs ou païens (voir, p. 81, «Où un historien cherche-t-il Jésus?»). Notons ici qu'une source n'est jamais neutre, qu'elle a son propre point de vue, sa propre façon de voir la réalité. Ainsi, une source sur Jésus produite par un chrétien nous le présentera d'une autre manière qu'une source produite par un païen ou un juif. Le travail de l'historien consiste précisément à déjouer les préjugés de ces sources pour les amener à dire ce qu'elles ont à dire, ou même ce qu'elles voudraient cacher.

Sources chrétiennes: les évangiles dits «canoniques»

Ces évangiles, au nombre de quatre, — dits canoniques parce qu'inscrits sur une liste officielle d'«écritures

saintes», un «canon» — ne sont pas des vies ou des biographies de Jésus, du moins pas au sens que l'on donne habituellement à ces mots. Ils sont essentiellement une prédication, une annonce d'un contenu de foi, une «bonne nouvelle» au sens propre, mais, et c'est de ce point de vue qu'ils nous intéressent, ils intègrent des données historiques solides sur la vie de Jésus, des données historiques que l'étude critique et comparée des quatre évangiles permet d'isoler.

On a beaucoup discuté — et on discute encore — sur la date des évangiles. Disons que les synoptiques, soit Matthieu, Marc et Luc, ont été composés entre 60-65 et 85-90, et que la rédaction de Jean peut être située aux environs de l'année 100. Ces dates valent évidemment pour les textes tels que nous les possédons, qui sont des mises en forme de traditions orales et de livrets, ou «aide-mémoire», plus anciens. Mais, quelle que soit la valeur de ces traditions, celles-ci ne nous sont plus accessibles que par les textes évangéliques, et ces textes sont tardifs, dans la mesure où, au mieux, ils sont postérieurs d'un bon demi-siècle aux événements qu'ils racontent.

Sources chrétiennes: les autres textes du Nouveau Testament

Les Actes des Apôtres, les Lettres et l'Apocalypse contiennent eux aussi des «paroles» du Seigneur ressuscité, et toutes ces sources présupposent l'histoire de Jésus ou y font allusion. Elles offrent néanmoins peu de données indépendantes le concernant. En effet, l'indépendance des sources, c'est-à-dire le fait que des sources ne se copient pas l'une l'autre, est un critère capital en histoire.

Un exemple de ce que peuvent nous offrir les textes du Nouveau Testament en dehors des quatre évangiles. Dans les Actes des Apôtres (20, 35), Paul déclare: «Il faut venir en aide aux faibles et se souvenir de ces mots que le Seigneur Jésus lui-même a prononcés: “Il y a plus de bonheur à donner qu’à recevoir”»¹.» On chercherait en vain cette parole de Jésus dans les évangiles. Il faut dire que, chez Paul, le «Seigneur» peut signifier la «tradition évangélique» tout autant qu’une parole de Jésus lui-même. Par ailleurs, Paul nous rapporte à quelques reprises des instructions qu’il transmet comme provenant du «Seigneur» (voir 1 Co 7, 12). Mais la plupart du temps, il semble dépendant des traditions attestées par les évangiles.

Ceci étant dit, les «autres» écrits du Nouveau Testament gardent une valeur certaine aux yeux de l’historien. Ils témoignent en effet d’une tradition sur Jésus qui est familière à ces auteurs; elle représentait pour eux une partie intégrante de la foi. On voit ainsi que la première prédication chrétienne s’est développée à partir de la tradition concernant les faits, gestes et paroles de Jésus. Celle-ci a donné naissance aux évangiles.

Sources chrétiennes non canoniques

Par «sources non canoniques», nous entendons des écrits produits par des chrétiens, mais qui ne sont jamais entrés dans le Nouveau Testament, qui ne sont jamais devenus canoniques. Ces écrits non canoniques sont très importants en quantité, très disparates par leur genre et leur

¹ Pour les textes bibliques, nous reprenons les traductions (parfois modifiées) de la Traduction œcuménique de la Bible, édition intégrale de 1994. Pour les références aux synoptiques, sauf exception, nous ne mentionnons pas les parallèles.

date de composition. Cependant, malgré leur nombre, ces écrits nous transmettent seulement quelques traditions narratives et quelques paroles qui ont une chance de remonter au Jésus historique.

Dans ce type de sources, on place les écrits «apocryphes», c'est-à-dire des compositions qui imitent les genres retrouvés dans le Nouveau Testament. Ils sont souvent placés sous le patronage ou l'autorité d'auteurs ou de personnages néotestamentaires. Par exemple, il existe un évangile de Marie (-Madeleine), des Actes de Thomas, les évangiles selon Pierre, Thomas ou Philippe, les Apocalypses de Pierre, de Paul, les lettres — ou épîtres — de Jacques, de Pierre à Philippe, etc. Cependant, ces documents sont pour la plupart tardifs, du II^e au VI^e siècles, et les renseignements qu'ils donnent sont souvent légendaires et sans valeur historique. Ce sont habituellement des développements qui prennent appui sur des données fournies par des sources plus anciennes et qui les exposent avec plus ou moins de vraisemblance historique et psychologique; le but de ces documents était de servir la piété ou des conceptions théologiques particulières. Ce qui ne signifie pas que ces documents soient dénués de toute valeur historique: ils sont en effet précieux pour connaître les conceptions et les représentations qu'avaient de Jésus ceux qui les ont composés et utilisés. Mais il faut les manier avec une extrême prudence si on veut s'en servir comme sources pour l'histoire de Jésus. Ce que ne font pas des pseudo-historiens comme Gerald Messadié, dans *L'Homme qui devint Dieu* (Paris, Robert Laffont, 1988): les sources que Messadié utilise existent, mais il en fait une utilisation non critique, qui ne tient compte ni de leur date, ni de leur genre littéraire, ni du but qu'elles poursuivaient. Un autre intérêt des apocryphes, c'est qu'ils ont nourri la piété chré-

tienne. Par exemple, les noms des parents de la Vierge Marie, Joachim et Anne, viennent des apocryphes. C'est aussi sur les apocryphes que se basent largement de prétendues révélations modernes, comme celles de Maria Valtorta dans son *Évangile tel qu'il m'a été révélé*.

Sources non chrétiennes

Les évangiles et les autres textes chrétiens que nous venons d'évoquer sont des témoignages produits par la communauté chrétienne elle-même, des témoignages dont l'impartialité peut, au moins théoriquement, être mise en doute. Il importe donc, du point de vue de la méthode historique, que le contenu de ces témoignages internes soit corroboré par des témoignages externes, c'est-à-dire des témoignages produits par des gens qui non seulement ne croyaient pas en Jésus, mais pouvaient même lui être hostiles ou indifférents. On ne peut dire que ces témoignages sont plus impartiaux que les premiers, mais ils fournissent un éclairage complémentaire et, ce qui est déterminant, indépendant. Voici deux exemples de ces témoignages non chrétiens.

Un témoignage juif

Le plus important des témoignages non chrétiens sur Jésus est celui de Flavius Josèphe, historien juif né vers 37 et mort vers 100, qui est l'auteur de plusieurs ouvrages rédigés en grec et conservés encore aujourd'hui. Dans l'un de ses ouvrages, rédigé vers 93-94, les *Antiquités juives*, vaste histoire du peuple juif destinée à en montrer l'antiquité aux Romains, Josèphe nous parle de Jésus (*Ant.*

XVIII, III, 3), de Jean Baptiste (*Ant.* XVIII, v, 2) et de Jacques «le frère de Jésus, appelé le Christ» (*Ant.* XX, ix, 1). Le témoignage de Josèphe sur Jésus a suscité et continue de susciter beaucoup d'intérêt. Si on enlève de ce texte ce qu'un scribe chrétien y a un jour ajouté pour le rendre plus favorable à Jésus, on retiendra, selon Josèphe, (1) que Jésus était un sage et un thaumaturge, (2) qu'il a attiré à lui beaucoup de Juifs et de Grecs, (3) qu'accusé par les chefs des Juifs, il fut crucifié par Pilate, (4) mais que ceux qui l'avaient suivi lui restèrent attachés même après son exécution, (5) enfin, que le groupe des chrétiens, qui tire son nom de lui, existe encore aujourd'hui (vers 93-94). Le texte de Josèphe constitue de loin le meilleur témoignage externe de l'importance que Jésus a pu avoir de son vivant.

Un témoignage païen

Au témoignage juif de Flavius Josèphe, on peut joindre le témoignage de quelques écrivains païens: nous retiendrons celui de l'historien Tacite, qui a écrit des annales sous Trajan, en 116-117. Faisant mention de l'incendie de Rome en 64, dont Néron impute la responsabilité aux chrétiens pour se laver lui-même de toute accusation, Tacite en arrive à parler des chrétiens, pour expliquer leur nom: «Ce nom leur vient de Christos, que, sous le principat de Tibère, le procurateur Ponce Pilate avait livré au supplice; réprimée sur le moment, cette détestable superstition perçait de nouveau, non pas seulement en Judée, où le mal avait pris naissance, mais encore dans Rome, où tout ce qu'il y a d'affreux et de honteux dans le monde afflue et trouve une nombreuse clientèle.» (*Annales* XV, 44, 5) Le texte de Tacite mentionne les faits historiques suivants: (1) l'exécution de Jésus par un supplice romain;

(2) le rôle du procureur Ponce Pilate; (3) l'origine en Judée et la diffusion jusqu'à Rome du mouvement religieux qui se réclame de Jésus.

En conclusion, nos meilleures sources sur Jésus sont quelques textes non chrétiens et nos évangiles de Matthieu, Marc, Luc et Jean. On peut donc dire que nous sommes relativement bien documentés sur le personnage de Jésus, à la fois par des chrétiens, des juifs ou des païens. Dès lors, le problème que rencontrera l'historien de Jésus ne sera pas tant le manque de sources que la difficulté de les interpréter.

Une biographie de Jésus est-elle possible? Non! Et pourtant...

Mais avec toutes ces sources, est-il possible d'écrire une «biographie» de Jésus comme on le ferait pour un autre personnage du passé? Nous connaissons tous des «Vies de Jésus», soit pour en avoir lu, soit pour en avoir entendu parler. Il en existe un grand nombre et de tous les genres: pieuses, révolutionnaires, sulfureuses, scandaleuses même. Cependant, la réponse de l'historien est ici aussi claire que décevante: on ne pourra jamais reconstituer la «vie» de Jésus pour la bonne et simple raison que nos sources, chrétiennes, juives ou païennes, ne nous permettent pas de reconstruire une chronologie de la vie de Jésus, c'est-à-dire la séquence temporelle des événements de sa vie, ou le récit de ces événements. Mais, dira-t-on, les évangiles canoniques offrent un tel récit. Le problème est qu'ils offrent non pas un mais quatre récits, et qu'il est impossible de préférer l'un à l'autre ou de restituer un seul récit à partir des quatre. Et cela, parce que chaque évangéliste a plus ou moins créé le cadre dans lequel il a inscrit les ges-

tes et paroles de Jésus, soit parce qu'il ne connaissait pas — ou ne connaissait plus — la séquence originale des événements, soit parce qu'il avait ses raisons de les présenter comme il le fait. Si on ne pourra jamais écrire une «Vie de Jésus» qui satisfasse l'historien et rende justice aux sources, on peut néanmoins, dans une certaine mesure, connaître de quoi fut faite sa vie, dans ses grandes lignes, ce que furent son message et son projet, pourquoi ce projet se termina sur un échec — la condamnation et l'exécution de Jésus — et pourquoi il finit tout de même par réussir. Nous pouvons connaître tout cela sur la base des sources qui viennent d'être énumérées, mais aussi parce que nous savons beaucoup de choses sur le milieu social, culturel, religieux et économique dans lequel Jésus a évolué, grâce, notamment, à des découvertes comme celle des manuscrits de la mer Morte ou de Qumrân.

Balises spatiales et chronologiques

Nos sources nous fournissent plusieurs renseignements sur l'espace et l'époque dans lesquels Jésus a vécu. Cependant, ces données, notamment les données chronologiques, sont parfois contradictoires. En particulier, la détermination des dates de naissance et de mort de Jésus se heurte à de graves difficultés qui ne peuvent être évoquées ici. Nous devons nous contenter de quelques indications sommaires.

Sur le plan géographique et politique, la vie et l'activité de Jésus se situent en Palestine, qui, à cette époque, comprenait diverses régions avec des statuts politiques et administratifs différents, même si ces régions étaient toutes sous le «parapluie» romain. Mentionnons deux de ces

régions: au nord, la Galilée, administrée par Hérode Antipas, fils d'Hérode le Grand; au sud, la Judée, province administrée directement par Rome depuis 6 ap. J. C., à la suite de la destitution d'un autre fils d'Hérode le Grand, Archélaüs. La différence de statut politique de ces deux districts doit être prise en compte pour expliquer certains événements de la vie de Jésus, notamment au cours de la dernière semaine de sa vie. L'appellation «Palestine», souvent utilisée pour nommer le pays ou la région où vécut Jésus, apparaît dès le V^e siècle avant notre ère, chez Hérodote, et elle désigne la contrée comprise entre la Phénicie et l'Égypte. L'usage scientifique moderne conserve le toponyme Palestine comme raccourci commode et conventionnel pour couvrir une région formée de plusieurs entités géo-politiques différentes. Comme il n'existe pas d'unanimité, ni chez les Juifs ni chez les chrétiens, quant à la désignation la plus appropriée pour le pays de Jésus, le terme Palestine demeure, comme l'écrit Sanders, le compromis le plus simple et le plus facile.

Sur le plan chronologique, il faut d'abord dire que la tradition populaire — et même ecclésiastique — qui fait habituellement naître Jésus en l'an 1 de l'ère chrétienne et le fait mourir en 33, après un ministère public qui aurait duré trois ans, repose sur une lecture simpliste des données évangéliques. D'autre part, le calcul de l'ère chrétienne par Denys le Petit (moine originaire de Scythie et qui vécut à Rome en 500-545), qui la fait commencer avec la naissance de Jésus, est faux. Ce calcul est en effet établi sur Luc (3, 1) qui fixe à l'an 15 de Tibère (en 28-29 de notre ère) le début de la prédication de Jésus. À partir de là, Denys recula de trente années sur la base d'une lecture matérielle de Luc (3, 23), qui dit pourtant que Jésus a commencé à prêcher non pas à trente ans, mais à «environ trente

ans». Cette donnée de Luc, à elle seule, ne pouvait servir de repère chronologique précis.

Cela dit, on peut néanmoins proposer une chronologie historiquement valable de la vie de Jésus, grâce aux évangiles canoniques et nonobstant leurs contradictions sur ce point. Les dates suivantes peuvent être établies:

- sa *naissance*, sous Hérode le Grand, donc avant 4 av. J. C., date de la mort d'Hérode, ainsi vers 7-6 (Mt 2, 1; Lc 1, 5);
- le *début* de son activité publique avec le baptême par Jean, en 28 de notre ère (Lc 3, 1);
- la *durée* de cette activité, d'un peu plus d'un an (synoptiques) à trois ans au moins (Jean);
- sa *mort*, sous le Grand-Prêtre Caïphe (vers 18-36) et le procurateur Ponce Pilate (26-36), très probablement en l'année 30, à l'âge d'environ 36 ou 37 ans.

Cela semble peu sur le plan chronologique. Mais, en réalité, c'est beaucoup pour un Juif palestinien du premier siècle de notre ère.

Les deux volets de la vie de Jésus

La lecture de nos sources, surtout canoniques, nous amène à partager la vie de Jésus en deux parties, pour lesquelles l'historien se trouve dans une situation tout à fait différente. En voici une brève présentation destinée à faire ressortir ce qui les distinguent et, partant, les conditionnements qu'elles imposent à l'historien.

De la naissance au baptême par Jean, ou vie «cachée»

Le fait que la tradition qualifie cette portion de la vie de Jésus de «vie cachée» est très significatif. Il s'agit d'ailleurs d'une vie doublement cachée, d'abord parce que Jésus l'a vécue dans l'obscurité de son foyer et d'un petit village de Galilée, mais aussi et surtout parce que pas plus les premiers chrétiens que nous en connaissaient quoi que ce soit. En effet, notre plus ancien évangile, Marc, ne s'y intéresse pas, non plus que le plus tardif, Jean, et ceux qui s'y intéressent, Matthieu et Luc, ont réinventé à Jésus une enfance, à la lumière des prophéties de l'Ancien Testament, plutôt qu'ils n'ont rapporté des faits bruts. Dès lors, l'historien doit se livrer à un véritable travail de détective pour dégager quelques données solides sur cette période de la vie de Jésus.

Du baptême par Jean à la mort, ou vie «publique»

Pour cette partie de la vie de Jésus, l'historien est mieux nanti. Mais là encore, il se trouve en face de quatre témoins qui ont chacun leur propre «agenda caché» et qui sont loin de s'entendre non seulement sur les faits, mais aussi sur leur séquence dans le temps, leur localisation dans l'espace et leur signification. Le travail de l'historien, à l'instar de celui d'un policier ou d'un avocat de la couronne, consistera donc à confronter ces témoins et à les amener comme malgré eux à dire la vérité.

Cela étant dit, entrons maintenant dans la «vie» de Jésus en commençant par le faire naître.

La naissance de Jésus

Sur la naissance de Jésus et les circonstances extraordinaires l'ayant précédée et entourée, nous sommes loin de manquer de documents, étant donné que Matthieu y a consacré ses deux premiers chapitres, comme aussi Luc, chez qui ils sont plus développés, puisqu'il traite en parallèle les naissances de Jésus et de Jean Baptiste. Ces deux récits sont nos seules sources sur la naissance de Jésus. Ce sont des récits complexes à tous les niveaux, littéraire, historique et théologique. Nous n'en retiendrons que quelques caractéristiques, qui ont des répercussions sur les renseignements historiques qu'on peut en tirer (voir «Lieu de naissance de Jésus», pp. 82 et ss).

Ces récits veulent tout d'abord exprimer la conviction que Jésus est un descendant de David. Voilà pourquoi ils le font naître dans la ville de David, à Bethléem de Judée. Cependant, alors que Matthieu ne fait que l'affirmer (Mt 2, 1), Luc se livre à toute une manœuvre difficilement crédible sur le plan historique (car le recensement de Quirinius eut lieu en 6 de notre ère, et l'obligation de se faire recenser dans sa ville natale est inconnue par ailleurs) pour amener Marie et Joseph à Bethléem. Dès lors, si la naissance de Jésus à Bethléem n'est pas impossible, elle a toutefois une telle portée théologique qu'il paraît aussi probable à l'historien que Jésus soit tout simplement né à Nazareth, la ville de son enfance. Ce qui signifie que la naissance à Bethléem, plutôt qu'un fait historique, serait ce qu'on appelle un *theologoumenon*, c'est-à-dire une affirmation théologique des évangélistes visant à établir que Jésus est vraiment le fils de David, le messie royal annoncé par les prophètes. Quoi qu'il en soit du lieu de la naissance de Jésus, une chose est sûre: Jésus, de son vi-

vant, fut reconnu par son entourage comme appartenant à «la lignée de David selon la chair» (Rm 1, 3-4).

Deuxièmement, ces récits cherchent à établir que Jésus est le fils de Dieu, le sauveur envoyé par Dieu à son peuple, la présence même de Dieu au milieu de son peuple: l'Emmanuel. Voilà pourquoi on lui attribue une naissance prophétisée et miraculeuse, virginale. L'historien en tant qu'historien n'a pas à se prononcer sur la réalité de la naissance virginale de Jésus, il n'a pas non plus à croire en la naissance virginale. Mais il doit cependant enregistrer que la tradition chrétienne la plus ancienne y a toujours cru. La foi en la naissance virginale est une réalité historique dont l'historien doit tenir compte, peu importe ce qu'il en est de la réalité du fait. Il faut bien voir ici que la virginité de Marie dont parlent les sources les plus anciennes, en particulier les évangiles, vaut pour la conception de Jésus (Marie était vierge quand naquit Jésus). Il s'agit donc d'une virginité dans la conception de Jésus, qui sera développée plus tard en une virginité pendant la naissance ou l'accouchement et après la naissance (virginité perpétuelle). En clair, les données du Nouveau Testament n'affirment pas que Marie soit restée vierge après la naissance de Jésus. Les évangiles rapportent donc, en résumé, que Jésus est le premier-né d'une jeune femme vierge. Ce qu'il advint par après de la virginité de Marie n'est pas indiqué.

Enfin, les récits de Matthieu et de Luc veulent montrer que Jésus accomplit les prophéties. C'est ainsi que la fuite de Joseph en Égypte rappelle l'histoire de Joseph le patriarche (Gn 37); que la naissance de Jésus évoque celle de Samuel, de même que le Magnificat reprend le cantique de louange d'Anne, mère de Samuel (1 S 2, 1-10); que l'épisode des mages et le massacre des enfants de Bethléem renvoient à la fois à l'histoire de Balaam (Nb 22-23)

et à celle du pharaon cherchant à faire périr les premiers-nés des Hébreux (Ex 1); qu'en outre la naissance virginale est mise en relation avec Is 7, 14, la fuite en Égypte avec Os 11, 1, le massacre des enfants avec Jr 31, 15, et la localisation de la naissance de Jésus à Bethléem avec Mi 5, 1-2. Ce procédé consistant à coupler un événement et une prophétie place l'historien devant un dilemme, que l'historien J. D. Crossan formule ainsi: est-ce l'événement qui a conduit à la prophétie qui l'interprétait, ou est-ce la prophétie qui a créé l'événement? En d'autres termes: est-ce l'événement ou la prophétie qui est à l'origine du récit? Très souvent, l'historien ne pourra pas répondre à cette question, faute d'informations pertinentes.

En conclusion, la date de la naissance de Jésus est assez bien assurée, mais les événements eux-mêmes portent la marque de la réflexion et de la foi de Matthieu et de Luc. C'est à la lumière de la foi de Pâques que Matthieu et Luc comprennent la naissance et l'enfance de Jésus.

Sa famille

Comme la plupart des enfants, Jésus naquit dans une famille, mais les sources évangéliques en disent peu de choses. Elles en parlent tout de même suffisamment pour en tracer les contours.

Père et mère

Les noms de ses père et mère sont connus: il s'agit de Joseph et de Marie. Ce sont, comme le nom de Jésus lui-même, des noms bien attestés dans la tradition juive (un fils de Jacob et la sœur de Moïse). L'absence de Joseph des récits évangéliques, une fois le ministère public com-

mencé, a donné lieu à bien des spéculations, mais l'explication avancée dès les premiers siècles demeure probablement la meilleure et la plus simple: Joseph devait être mort au moment où Jésus a commencé son ministère public. En revanche, Marie apparaît tout au long du ministère public, et même au début de la communauté post-pascale.

Frères et sœurs

Une des questions les plus délicates de l'étude du Nouveau Testament comme de l'histoire du christianisme primitif est celle des frères et des sœurs de Jésus. Délicate parce que la discussion se fait presque toujours sur fond de conviction religieuse, d'apologétique ou de contre-apologétique. L'existence de frères et de sœurs de Jésus est cependant une donnée incontournable de la tradition chrétienne. Les évangiles y font plusieurs fois allusion (voir entre autres Mt 12, 46-50; Mc 6, 3; 3, 31-35; Jn 2, 12; 7, 1-10), ainsi que les Actes (1, 14) et Paul (1 Co 9, 5; Ga 1, 19), sans oublier Flavius Josèphe (*Ant.* XX, ix, 1).

Dès lors, le problème qui se pose à la foi mais aussi à l'histoire est d'interpréter les mentions répétées de frères et de sœurs de Jésus, et de les concilier avec la tradition exprimant la foi en la naissance virginale ou en la virginité perpétuelle de Marie. L'historien constate que les premières générations chrétiennes ont apporté trois solutions à ce problème. On a pensé (1) que ceux que l'Évangile appelle les frères et les sœurs de Jésus étaient des enfants que Joseph aurait eus d'un premier mariage, donc des frères et sœurs par alliance; ou (2) qu'ils étaient de vrais frères et sœurs de Jésus (des frères et sœurs utérins, ou des demi-frères et demi-sœurs, si on admet l'hypothèse de la

naissance virginale), donc nés de Joseph et Marie après la naissance de Jésus; ou encore (3) qu'ils étaient des cousins ou des parents dans un sens large.

Aucune de ces trois interprétations n'est en soi impossible d'un strict point de vue historique. Plusieurs exégètes, dont des catholiques, pensent que c'est tout de même la première interprétation (donc des enfants que Joseph aurait eus d'un premier mariage) qui doit être retenue. Si ces frères et sœurs sont des enfants de Joseph, ni la naissance virginale de Jésus ni même la virginité perpétuelle de Marie ne sont alors remises en cause. En ce qui concerne la seconde interprétation (des frères et des sœurs au sens strict, c'est-à-dire biologique, du terme), elle est aujourd'hui soutenue par bon nombre d'historiens, et par des biblistes et théologiens appartenant à plusieurs confessions, dont des catholiques (comme R. Pesch et J. P. Meier). Il est évident que cette interprétation entraînerait une réévaluation de la croyance en la virginité perpétuelle de Marie, même si elle ne s'oppose pas à la naissance virginale de Jésus. Quant à l'interprétation qu'on entend habituellement (des cousins ou des parents au sens large), il faut savoir que c'est saint Jérôme qui l'a popularisée vers la fin du IV^e siècle. C'est donc l'interprétation la plus tardive et la moins vraisemblable en regard du témoignage convergent des évangiles, de Paul et de Flavius Josèphe (voir «Qui seraient les frères et sœurs de Jésus?», p. 88).

Son milieu

Les sources relatives à Jésus ne nous livrent pas grand-chose sur son enfance ni sur son éducation, non plus que sur les conditions concrètes dans lesquelles se sont dérou-

lées son adolescence et sa vie de jeune adulte. Malgré cette discrétion des sources, nous ne sommes toutefois pas complètement réduits soit à ne rien dire, soit à faire jouer notre imagination. En effet, depuis un demi-siècle, notamment grâce à des découvertes comme celle des manuscrits de la mer Morte, notre connaissance de la Palestine et de la religion juive du premier siècle de notre ère s'est considérablement améliorée. Même si les nouveaux textes ne soufflent pas un mot de Jésus, ils permettent néanmoins de reconstituer avec une relative précision le milieu dans lequel Jésus a vécu. Essayons d'en retenir quelque chose.

Milieu socio-économique

Dans deux livres qui ont connu un grand succès de librairie et qui ont été puissamment médiatisés (voir la notice bibliographique «Nos sources», p. 75), l'exégète américain John Dominic Crossan a proposé une «biographie révolutionnaire» de Jésus qui le présente comme un pauvre paysan juif méditerranéen, se moquant de la société ambiante à la manière des philosophes cyniques, illettré mais néanmoins doué d'une extraordinaire facilité de parole. Un tel portrait est fascinant, mais résiste-t-il à la critique historique? Disons qu'à l'examen, les choses paraissent un peu moins simples.

Comme le note un autre exégète américain, John P. Meier, affirmer que Jésus était un paysan est un lieu commun, qui peut cependant s'avérer trompeur. En effet, dans quel sens Jésus était-il un paysan? Il l'était certainement au sens où il appartenait à une société paysanne. Il vivait dans une telle société et en était économiquement dépendant. Il peut même avoir exercé, de temps en temps, des activités agricoles. Dans ce sens, il peut être dit paysan,

mais il demeurait un paysan marginal. En effet, Jésus n'était ni un travailleur agricole ni un journalier à gages dans une grande exploitation. Il vivait plutôt dans un village comptant environ 2 000 habitants, au sud de la Galilée (voir la carte «La Palestine au temps de Jésus», p. 5), et il tirait apparemment le plus clair de sa subsistance de l'exercice d'un métier. C'est en tout cas ainsi que le présente Marc: «N'est-ce pas le charpentier?» (6, 3) Rien ne permet à l'historien de rejeter ce renseignement fourni par Marc. Le mot grec *tektôn* a un sens plus large que le terme «charpentier» en français. Du temps de Jésus, ce terme désignait à la fois un charpentier, un menuisier, un ébéniste, et même un architecte. Tout en étant un simple ouvrier palestinien, Jésus exerçait donc un métier qui, dans le monde ancien comme aujourd'hui, nécessitait un bon niveau d'habileté et de connaissances techniques, ainsi que le maniement — et la possession — d'un certain nombre d'outils spécialisés.

Simple ouvrier palestinien, Jésus était-il pour autant pauvre? Ici, il faut nous méfier de nos représentations de Jésus qui le peignent volontiers comme le «pauvre parmi les pauvres», et nous rappeler que le terme «pauvreté» a toujours un sens très relatif, selon la société à laquelle on l'applique. Dans la mesure où Jésus avait à travailler dur pour gagner sa vie, il faisait sûrement partie des pauvres. Mais, pour évaluer jusqu'à quel point il peut être dit pauvre, il faut essayer de se représenter en quoi pouvait consister la classe moyenne à laquelle appartenait probablement Jésus. Comme le rappelle Crossan, les études menées sur la Palestine du I^{er} siècle de notre ère et sur les classes sociales qu'on y trouvait permettent d'esquisser une échelle descendante des conditions socio-économiques depuis celles des hommes d'affaires, artisans des cités,

petites villes et villages, fermiers propriétaires, en passant par celles des journaliers, serviteurs, artisans itinérants, fermiers dépossédés et réduits au banditisme, jusqu'à celles des esclaves, avec, au bas de l'échelle, les esclaves des grandes propriétés foncières, même si ce n'était pas la forme la plus courante d'exploitation agricole en Palestine. Sur cette échelle, on peut penser que Jésus, artisan indépendant dans un petit village galiléen, se situait quelque part vers le milieu. Dans un sens, on peut le dire pauvre, mais rien n'indique qu'il ait été plus pauvre ou moins respectable que n'importe qui d'autre à Nazareth. Sa pauvreté n'était pas en tout cas la pauvreté dégradante et criante du journalier ou de l'esclave rural.

Pour juger des conditions matérielles de Jésus ou de ses contemporains, il faut rappeler, à la suite de J. P. Meier, que le règne d'Hérode Antipas (4 avant J. C. - 39 après J. C.) fut relativement prospère et paisible, libre en tout cas de l'agitation sociale qui avait eu cours en Galilée avant son règne ou qui allait suivre après sa disparition. Dans l'ensemble, Antipas fut un bon roi, même si Jésus, en Lc 13, 32, le qualifie du terme peu flatteur de «renard». C'est en tout cas cet état de tranquillité sociale qui permettra à Jésus de quitter un jour son atelier pour entreprendre une mission itinérante en Galilée et même au-delà.

Milieu culturel

Quelle éducation Jésus reçut-il? Était-il versé dans les Écritures au point de pouvoir discuter avec les docteurs à douze ans (Lc 2, 46-47), ou n'était-il qu'un illettré, comme se plaît à l'imaginer J. D. Crossan? Même s'il y a des textes du Nouveau Testament qui supposent que Jésus savait lire (voir Lc 4, 16-10 et Jn 8, 6), rien ne prouve historique-

ment qu'un jeune Juif, fils d'ouvrier comme Jésus, ait pu avoir accès à une éducation scolaire. Pour juger de la capacité de Jésus à lire et à écrire, il faudrait pouvoir évaluer le niveau moyen de la scolarisation et de l'alphabétisation en Palestine à l'époque de Jésus. Même si des traditions rabbiniques tardives nous disent qu'il existait dans la Palestine du I^{er} siècle de notre ère un véritable système d'éducation juive, rien ne prouve qu'un jeune Juif de la «classe sociale» de Jésus ait été scolarisé. D'autant qu'il ne semble pas avoir existé, dans l'empire romain de l'époque, une alphabétisation très répandue. D'après les études menées à ce sujet, on peut penser à un taux d'alphabétisation ne dépassant guère les 10 % pour l'ensemble de l'empire. Peut-on dès lors penser que la Palestine et Nazareth en Galilée constituaient une heureuse exception à cette estimation?

On peut répondre à cette question par l'affirmative, car, dans la société juive contemporaine de Jésus, certains facteurs ont pu favoriser une alphabétisation supérieure à celle que l'on trouvait ailleurs dans l'empire. En effet, le judaïsme de cette époque s'était depuis longtemps doté d'un corpus d'écritures saintes, la Torah ou les livres de Moïse et des Prophètes (voir Lc 24, 27). Ces livres, dans la mesure où ils étaient porteurs de la loi de l'alliance, structuraient la vie juive. Les récits, les prescriptions et les prophéties véhiculés par ces livres avaient fortement contribué à définir et à former l'identité juive. L'importance accordée à ces écritures a dû être un puissant encouragement à l'alphabétisation, même dans les classes économiquement moins favorisées de la société. Il est dès lors raisonnable de penser que l'éducation religieuse de Jésus, reçue au sein de sa famille ou à la synagogue, a comporté l'apprentissage de la lecture et de l'écriture.

Terminons cette évocation du milieu culturel de Jésus par une question qu'il semblera peut-être inutile de poser, mais qui a néanmoins suscité des réponses divergentes, à savoir: quelle langue Jésus parlait-il? Puisque Jésus est devenu un enseignant itinérant qui s'est promené à travers la Galilée et la Judée, et qu'en tant qu'enseignant, il devait se faire comprendre de ceux à qui il s'adressait, il a dû parler la langue que les Juifs de Palestine utilisaient dans leur vie quotidienne. Quelle langue était-ce? Quatre langues étaient plus ou moins couramment pratiquées en Palestine: le latin, langue administrative; le grec, langue culturelle du bassin méditerranéen; l'hébreu, l'ancienne langue d'Israël, devenue langue sacrée dont la connaissance avait beaucoup diminué sans pour autant disparaître, notamment en Judée; l'araméen, enfin, dont tout indique que c'était la langue usuelle des Juifs palestiniens de cette époque. La Palestine était donc une région quadrilingue, mais ces quatre langues n'étaient pas toutes utilisées au même niveau ni dans les mêmes contextes. En ce qui concerne la langue parlée habituellement par Jésus, il ne fait pas de doute que c'était l'araméen, plus précisément une forme dialectale, galiléenne ou palestinienne, de l'araméen occidental. Il n'est cependant pas impossible que Jésus ait eu quelques connaissances de grec, et tout à fait probable qu'il ait eu au moins un vernis d'hébreu.

Statut religieux: Jésus, un juif palestinien laïc et... célibataire

La religion juive à l'époque de Jésus était une religion nationale, ethnique, qui a commencé à prendre vraiment forme avec le retour d'exil en 538 et surtout avec la reconstruction du Temple, de 520 à 515. Voilà pourquoi on

le désigne souvent sous l'appellation de «judaïsme du second Temple». À l'époque de Jésus, le judaïsme du second Temple regroupe l'ensemble des Juifs, aussi bien ceux de la Palestine que les Juifs vivant en dehors de la Terre sainte, dans la diaspora, à l'exception des Samaritains, considérés comme schismatiques. À l'intérieur du judaïsme du second Temple, il y avait des «partis», des «sectes», ou des groupes d'intérêts. Mentionnons les pharisiens, les sadducéens, les esséniens. Il y avait aussi les prêtres, descendants de Lévi, responsables du fonctionnement du Temple et de l'offrande des sacrifices, ainsi que les scribes, bureaucrates et experts de la loi juive. Mais les prêtres et les partis ne représentaient qu'une fraction de la population juive. La grande majorité de la population était tout simplement juive, sans plus. Toutefois, par-delà leurs différences, tous, qu'ils aient été pharisiens, esséniens, sadducéens, prêtres ou tout simplement juifs, se reconnaissaient dans ce que E. P. Sanders appelle un «judaïsme commun», dont les éléments constitutifs, les piliers, selon l'expression de J. D. G. Dunn, étaient: (1) le monothéisme; (2) l'élection d'un peuple soumis à l'alliance sur une terre promise; (3) la Torah ou la «loi», expression privilégiée de l'alliance; (4) le Temple, centre de la terre et de l'état; (5) la possibilité du pardon par le repentir et le système sacrificiel. Il y avait aussi des pratiques que tous reconnaissaient: (1) l'obligation du culte; (2) la circoncision; (3) le respect du sabbat; (4) le respect d'un code alimentaire; (5) la nécessité de se purifier pour entrer dans le Temple. Tels sont les éléments constitutifs du judaïsme du second Temple, ou encore de ce judaïsme commun dans lequel se situait l'ensemble des Juifs, qu'ils aient appartenu ou non à une «secte» ou à un groupe d'intérêts religieux ou politique. C'est aussi dans ce judaïsme que Jésus est né, qu'il a vécu et qu'il est mort, sans qu'il

en ait jamais contesté radicalement aucun des éléments constitutifs. Rappelons-nous sa parole: «N'allez pas croire que je sois venu abolir la Loi ou les Prophètes: je ne suis pas venu abolir mais accomplir.» (Mt 5, 17)

Rien dans les évangiles n'indique que Jésus ait été un prêtre juif — il n'était pas de la tribu de Lévi —, ni qu'il ait appartenu à un groupe ou à un autre. Selon l'expression de J. P. Meier, Jésus était un Juif ordinaire, un laïc. Et c'est en laïc qu'il a mené son ministère. Ce qui était tout à fait possible dans le monde juif de l'époque, car rien n'interdisait à n'importe quel Juif mâle d'enseigner ou de devenir «maître», pour peu qu'il ait acquis une certaine compétence. Quant aux prêtres, ils intervenaient surtout pour le culte et moins pour l'enseignement. Mais le statut laïc de Jésus a probablement joué un rôle dans l'hostilité que son enseignement suscitera, dans la mesure où, sans justification officielle ou statutaire de son «autorité», il va contester les «autorités» établies (voir Mc 1, 22). Entre Jésus, le paysan galiléen laïc, qui prétend à une autorité charismatique en dehors de canaux officiels, et les grandes familles sacerdotales de Jérusalem, il ne pouvait qu'y avoir conflit.

Si Jésus était un laïc et un Juif ordinaire, il était néanmoins un Juif un peu spécial puisqu'apparemment, il est resté célibataire (ce qui paraît exceptionnel dans la société juive de l'époque). Dans nos sources, rien n'indique en effet qu'il ait été marié. Ce serait tomber dans la fiction que de supposer le contraire. Mais alors, pourquoi Jésus est-il resté célibataire? Parce qu'il n'avait pas trouvé à se marier, qu'il n'avait pas le temps ni les moyens, ou qu'il n'en avait pas le goût? Sans vouloir trancher entre ces réponses possibles, rappelons, avec J. P. Meier, que le fait de rester célibataire dans la société juive de l'époque n'était

pas aussi exceptionnel qu'on pourrait le penser. Dans l'Ancien Testament, on a l'exemple tragique du prophète Jérémie, célibataire par vocation. À l'époque même de Jésus, il y a le cas des esséniens qui veulent se garder dans un état de pureté rituelle pour mener la guerre sainte aux côtés de Dieu et de ses anges. Il y a enfin le cas du prophète eschatologique Jean Baptiste. Dès lors, il n'est pas incongru de penser que le célibat de Jésus résultait d'un choix, et qu'à l'instar d'une parabole vécue, il traduisait la volonté de Jésus de se donner complètement à ce qu'il percevait comme sa mission pour Israël au moment où celui-ci touchait au terme de son histoire.

En guise de conclusion: de l'utilité d'un regard historique sur Jésus

Au terme de ce rapide parcours, rappelons que, même s'il s'astreint à une lecture scrupuleuse et honnête des sources, l'historien parvient rarement à la certitude absolue. Il restera toujours des zones d'ombre qui se déroberont à son investigation, et cela est peut-être plus vrai pour Jésus que pour tout autre personnage. D'autre part, le «Jésus historique» qui résulte de l'enquête de l'historien ne sera jamais qu'un Jésus reconstruit à partir des sources disponibles et compte tenu de l'interprétation que l'historien en donne. Cependant, les résultats même modestes et sans cesse à réviser auxquels il aboutit sont comme un avertissement: pour le croyant comme pour le non-croyant, Jésus reste d'abord et avant tout un personnage inscrit dans l'histoire, qui fut un jour tributaire du temps et de l'espace. Voilà pourquoi nul ne peut se dispenser de tenir compte des traces qu'il y a laissées.

JÉSUS, UN JUIF MARGINAL¹? OU: JÉSUS AVAIT-IL UN PROJET?

Paul-Hubert Poirier

Dans ce deuxième chapitre, nous nous fixerons comme objectif de reconstruire le projet de Jésus dans son enracinement et son originalité. Dans cette enquête sur le projet de Jésus, nous tablerons sur ce que nous avons dégagé dans les pages précédentes, en particulier sur ce que nous avons dit du judaïsme du second Temple et des éléments communs à la foi et à la pratique de tous les Juifs contemporains de Jésus, peu importe leurs orientations personnelles ou leur appartenance à des groupes particuliers au sein du judaïsme commun ou de la société juive de Palestine.

En guise d'introduction: trouver un bon point de départ

En entrant dans la seconde partie de la vie de Jésus, qui nous mènera de son baptême par Jean à son exécution, nous abordons le personnage de Jésus dans toute sa di-

¹ Titre inspiré du livre de John P. Meier (voir la notice bibliographique «Nos sources», p. 75).

mension historique et religieuse. Si nous voulons saisir ce personnage dans sa réalité plénière, nous devons répondre, ou du moins essayer de répondre, à un certain nombre de questions: Jésus avait-il un projet? Quelle était son intention profonde? Où se situe-t-il dans l'univers du judaïsme palestinien du I^{er} siècle de notre ère? Comment le définir? Comme un prophète, un prédicateur charismatique, un maître de sagesse doublé d'un magicien, un thaumaturge? Pourquoi a-t-il été exécuté? À ces questions, la foi chrétienne a depuis longtemps répondu. Ces questions continuent néanmoins à provoquer la réflexion des historiens, car la réponse à leur apporter n'est pas toujours évidente compte tenu du contexte historique dans lequel Jésus a évolué, sans oublier que les sources disponibles orientent souvent dans plusieurs directions. Cependant, l'étude des sources et la connaissance du contexte ne supportent pas toutes les hypothèses formulées, ou formulables, à propos de Jésus. À la lumière de ce que nous avons dégagé jusqu'à maintenant, et sans préjuger de la suite, nous pouvons déjà avancer que l'hypothèse d'un Jésus prophète charismatique a plus de chance d'être valable que celle d'un Jésus sage cynique et marginalisé proposée par John Dominic Crossan. Mais qu'est-ce qui fait qu'une hypothèse est meilleure qu'une autre? C'est pour répondre à une telle question que E. P. Sanders, en introduction à son livre sur Jésus et le judaïsme, a formulé les conditions d'une «bonne hypothèse» sur Jésus. D'après Sanders, toute hypothèse relative à l'intention de Jésus et à sa relation au judaïsme doit répondre aux deux conditions suivantes: (1) elle doit situer Jésus de façon crédible dans le judaïsme de son temps tout en expliquant pourquoi le mouvement auquel il a donné naissance — ou qui a tiré son origine de lui — en est venu à rompre avec le judaïsme; (2) elle doit établir un lien entre l'activité de Jésus et son exécution.

Le fait de poser ces deux conditions préalables repose sur la conviction que Jésus était un Juif, qu'il a vécu comme tel et que lui-même et son projet doivent être compris et expliqués en tant que produits d'un milieu juif déterminé. Mais, en même temps, toute représentation de la relation de Jésus avec le judaïsme de son temps doit, pour être valable historiquement, faire place à la prise de distance, voulue ou accidentelle, entre Jésus et son milieu, au risque de ne pouvoir autrement expliquer pourquoi on s'est débarrassé de lui. Bien sûr, on pourrait penser que l'exécution de Jésus n'a rien à voir ni avec cette prise de distance ni avec son projet. Mais, comme le fait remarquer à juste titre E. P. Sanders, cela n'est pas satisfaisant historiquement parce que les sources relatives à Jésus et au judaïsme du I^{er} siècle de notre ère justifient amplement l'historien de faire à propos de Jésus le pari de la cohérence, à savoir qu'il y a un lien de cause à effet entre (1) ce que Jésus avait dans l'esprit, son intention, son message; (2) la manière dont il voyait sa relation à sa nation et à son peuple; (3) la raison de sa mort; (4) le commencement d'un mouvement se réclamant de lui, en l'occurrence le mouvement chrétien. Une bonne hypothèse sur Jésus doit encore expliquer pourquoi on s'est débarrassé de Jésus sans toucher à ses disciples.

Comme on le voit, le point important dans les préalables formulés par Sanders — et que nous reprenons ici — réside dans la recherche d'une cohérence entre Jésus et le milieu dans lequel il a évolué. C'est une telle quête de cohérence qui doit conduire l'historien du Jésus de l'histoire au Christ de la foi.

Un point de départ embarrassant: le baptême de Jésus par Jean, ou Jésus, disciple de Jean Baptiste

Le plus ancien de nos évangiles, Marc, s'ouvre de la manière suivante: «Commencement de l'Évangile de Jésus Christ Fils de Dieu: Ainsi qu'il est écrit dans le livre du prophète Isaïe [suit une citation combinant Ex 23, 20, Mt 3, 1 et Is 40, 3], Jean Baptiste parut dans le désert.» (Mc 1, 1-4) D'autre part, au livre des Actes, quand il s'agit d'adjoindre aux Douze un remplaçant pour Judas, Pierre déclare: «Il y a des hommes qui nous ont accompagnés durant tout le temps où le Seigneur Jésus a marché à notre tête, à commencer par le baptême de Jean jusqu'au jour où il nous a été enlevé: il faut donc que l'un d'entre eux devienne avec nous témoin de sa résurrection.» (Ac 1, 21-22) Ainsi, d'après ces deux textes, tout commence pour Jésus avec le baptême par Jean Baptiste. L'importance de l'événement est d'ailleurs corroborée par Luc, qui situe les «début» de Jésus immédiatement après son baptême par Jean Baptiste (Lc 3, 23). Et si l'évangile de Jean ne mentionne pas explicitement le baptême de Jésus, c'est néanmoins Jean Baptiste qui préside à l'entrée en scène de Jésus (Jn 1, 15-37).

Mais en même temps que les évangiles sont unanimes à affirmer la présence de Jésus dans l'entourage de Jean Baptiste et la coïncidence du baptême de Jésus avec le début de son ministère, on sent qu'ils cherchent à limiter les dégâts, c'est-à-dire à minimiser et à expliquer le rôle de Jean. C'est ainsi qu'on fait de Jean Baptiste un proche de Jésus (le mot «cousin» n'apparaît nulle part) par sa mère, Élisabeth, «parente» de Marie (Lc 1, 36) et qu'il reconnaît Jésus dans le sein de sa mère (Lc 1, 44). Plus tard, nous voyons Jean Baptiste protester avant d'accepter de baptiser Jésus (Mt 3, 14-15), que d'ailleurs il avait annoncé

(Mc 1, 7-8) et vers qui il enverra ses disciples (Jn 1, 35-37) après leur avoir désigné Jésus comme l'Agneau de Dieu (Jn 1, 29-34). Ce qui se dégage de l'ensemble de ces textes, c'est un effort concerté pour établir que, même si Jean Baptiste a accueilli Jésus à son baptême de repentance et de conversion, il est néanmoins inférieur à Jésus, dont il devient même le précurseur. En d'autres termes, le Jean Baptiste des évangiles perd toute autonomie et n'est plus vu qu'en fonction de Jésus, ce qui contraste singulièrement avec le témoignage de Flavius Josèphe à son sujet (*Ant.* XVIII, v, 2).

Que le baptême de Jésus par Jean Baptiste soit historique est hors de tout doute, car il s'agit là de quelque chose de trop embarrassant pour les évangélistes pour qu'on puisse penser qu'ils se soient donné la peine d'inventer un tel épisode. Dès lors, que signifie ce baptême pour notre compréhension de Jésus et de son projet? Pour répondre à cette question, il faut partir de Jean et nous demander quels étaient sa mission et son message pour qu'au milieu des nombreux Juifs qu'il attira, se retrouve un jour Jésus lui-même. Qui était donc Jean Baptiste indépendamment de Jésus? On peut, sans trop de risque, définir Jean Baptiste comme un prophète charismatique et eschatologique, qui appelait Israël à la repentance dans la perspective d'un Jugement imminent. Rappelons ici ce qu'est l'eschatologie. Le terme «eschatologie» appartient au langage théologique moderne, et il a été formé à partir de l'adjectif grec *eskhatos*, qui signifie «dernier», «final». Ce terme désigne un enseignement, une doctrine ou une croyance relatifs aux réalités ultimes ou dernières, habituellement la fin du monde présent, qui marque en même temps le commencement d'une ère nouvelle. Ce terme désigne aussi une attitude face aux réalités ultimes, attente, crainte ou espérance que le monde nouveau qui doit succéder au

monde présent fasse (bientôt) irruption. Le fait même d'attendre quelque chose d'aussi définitif et nouveau implique que la réalité présente n'est elle-même ni définitive ni parfaite. Elle doit au contraire pointer vers quelque chose d'autre, qu'elle prépare et annonce, ou, au contraire, empêche et masque.

Mais de fait, qu'est-ce que Jean attendait? Ou plutôt: Qui attendait-il? Ce qu'il attend, celui qu'il attend, Jean Baptiste le désigne d'une manière indirecte comme «Celui-qui-doit-venir» (Mt 11, 3), ou encore «Celui qui est plus fort que moi» (Mt 3, 11). Qui se cache derrière ces désignations énigmatiques? Bien sûr, la tradition évangélique les a vite appliquées à Jésus, une fois que l'on eut fait de Jean le précurseur de Jésus (voir Ac 19, 4). L'atmosphère eschatologique à laquelle appartiennent les deux expressions ainsi que leur caractère énigmatique et absolu ont conduit certains exégètes à penser qu'elles désignaient Dieu lui-même. Jean Baptiste serait ainsi le «précurseur» eschatologique annonçant directement l'intervention de Dieu. Cependant, une telle interprétation se heurte à de sérieuses objections, dont les moindres ne sont pas le fait que le prophète s'estime indigne de dénouer la sandale de «Celui-qui-doit-venir» (Mc 1, 7), ou la mention de deux baptêmes parallèles, le baptême d'eau de Jean et le baptême d'Esprit Saint de «Celui-qui-doit-venir». Dès lors, il semble plus raisonnable de penser que l'expression désigne un personnage autre que Dieu, qui devait intervenir dans le drame eschatologique, après Jean Baptiste. De qui s'agit-il? Jean ne le dit pas. Comme le remarque J. P. Meier, le vague que Jean laisse planer autour de l'identité du personnage — sans même l'identifier à Jésus — est un argument en faveur de l'authenticité de l'expression «Celui-qui-doit-venir» et empêche d'en faire une création chré-

tienne, auquel cas elle aurait été plus clairement appliquée à Jésus.

Jean Baptiste se distinguait par sa vie ascétique, son habitation en retrait des communautés humaines; il avait apparemment une parole puissante et aussi une pratique — un baptême d'eau qu'il administrait lui-même — à laquelle il devait être assez attaché, puisqu'on lui a donné le surnom de «baptiste», ou «baptiseur», surnom connu même de Flavius Josèphe (*Ant.* XVIII, v, 116). Bien sûr, Jean n'a pas inventé la pratique du baptême, mais il lui a accordé une importance particulière. D'après les sources évangéliques (voir Mt 3, 7-12), ce baptême comportait une double valeur: (1) exprimer la repentance de ceux qui se faisaient baptiser et leur engagement à mener une vie nouvelle; (2) annoncer et proclamer symboliquement la purification que «Celui-qui-doit-venir» et «Celui qui est plus fort que [Jean]» viendrait réaliser à la fin par son Esprit répandu. Comme l'écrit J. P. Meier, on peut dans un certain sens parler d'un sacrement eschatologique.

Jésus fait donc sa première apparition sur la scène publique en se faisant baptiser par Jean Baptiste. Il s'agit là d'un fait historiquement incontestable. On connaît la présentation que fera de cet événement la tradition évangélique. Le baptême de Jésus par Jean (Mt 3, 13-17) devient en effet le lieu de l'intronisation de Jésus comme le Fils bien-aimé du Père, son élu, en qui il a mis sa complaisance. C'est dire que cet événement a été en quelque sorte réinterprété à la lumière de la christologie de l'Église. En d'autres mots, la manifestation divine ou «théophanie», qui se produit au moment du baptême de Jésus par Jean, et qui est inspirée d'Isaïe 63-64, est une composition chrétienne qui interprète la signification de la personne et de la mission de Jésus par rapport à son rival potentiel, Jean

Baptiste. Mais au-delà de cette interprétation, que signifiait pour Jésus de se faire baptiser par Jean?

Au strict minimum, on peut dire que le baptême a représenté pour Jésus une rupture radicale dans sa vie. Pour autant que nous puissions le savoir, avant son baptême par Jean, Jésus était un artisan respectable et ordinaire de Nazareth. Rien apparemment ne le destinait à devenir ce qu'il allait être par la suite. Selon les termes de J. P. Meier, le baptême de Jésus par Jean est en quelque sorte le seul indice externe, historiquement vérifiable, du grand tournant — ou de la conversion — qui a changé le cours de sa vie. D'où l'importance capitale de cet événement. Que Jésus ait choisi de commencer sa mission religieuse en recevant le baptême de Jean est révélateur de la manière dont, à ce moment-là, il envisageait cette mission. En d'autres termes, il devait avoir entendu proclamer le message de Jean et l'avoir jusqu'à un certain point accepté, à savoir (1) que la fin de l'histoire d'Israël comme elle avait été vécue jusqu'alors approchait; (2) qu'Israël infidèle devait consentir à une transformation profonde de l'esprit et du cœur s'il voulait échapper au Jugement de Dieu. Jésus reconnaissait donc en Jean un (ou le) prophète envoyé par Dieu à tout Israël pour annoncer l'imminence du Jugement et la nécessité d'une profonde transformation intérieure. En conséquence, Jésus accepta de se soumettre au rituel charismatique et non officiel que pratiquait Jean, un baptême administré par Jean lui-même. Est-ce à dire que Jésus reçut le baptême comme tous les autres, «en vue du pardon des péchés» ou «en confessant [ses] péchés» (Mc 1, 4-5)? Comme le note Meier, il s'agit là d'une «question épineuse», sinon pour l'historien, du moins pour le croyant. Ce qui est sûr, c'est que Jésus a reconnu Jean comme une figure-clé dans sa propre évolution religieuse, qu'il a demandé à être baptisé par Jean, et que le baptême de Jean

était administré en vue de la rémission des péchés. Mais il faut aussi rappeler, toujours à la suite de Meier, que la confession des péchés, dans l'ancien Israël, n'était pas un acte centré sur le pécheur, mais sur Dieu, c'était un acte de louange et d'action de grâce, auquel Jésus a pu se soumettre, sans avoir le sentiment d'être lui-même un pécheur mais par solidarité avec ceux qui venaient vers Jean dans la même perspective eschatologique que Jésus. Jésus était membre d'un Israël pécheur qui s'était détourné de Dieu et que la voix puissante de Jean appelait à la conversion au nom de Dieu.

Jésus est-il pour autant devenu disciple de Jean Baptiste? Pour répondre à cette question, il faut d'abord rappeler que Jean, en plus d'être un prophète, était aussi un maître spirituel et un guide écouté qui avait autour de lui des disciples sans que nous puissions toutefois parler d'une communauté structurée (voir Jn 1, 35-37 et Ac 19, 1-7). Le fait que les premiers disciples de Jésus, dont André, aient été d'abord des disciples de Jean Baptiste suggère que c'est dans l'entourage de celui-ci qu'ils ont connu Jésus, qui, comme eux, avait été baptisé par Jean. Le fait même que Jésus ait été baptisé par Jean, qu'il ait recruté ses premiers disciples parmi ceux de Jean et qu'à l'instar de Jean, il ait continué à baptiser lui-même (Jn 3, 22 et 4, 1), suggère qu'il a dû, pour une période significative, se faire le disciple de Jean. Quoi qu'il en soit, Jean Baptiste, son message, sa vie et son baptême ont été d'une importance décisive pour le message et la pratique de Jésus. Selon l'heureuse formule de J. Murphy-O'Connor, ce que Jésus a été pour l'Église, dans un certain sens Jean Baptiste le fut pour Jésus; en d'autres termes, si l'Église est incompréhensible sans Jésus, Jésus est incompréhensible sans Jean Baptiste. En particulier, le baptême par Jean montre que la perspective eschatologique fut dès le départ pré-

sente dans la compréhension que Jésus eut de sa propre mission. Ce qui rend dès lors suspecte toute tentative de comprendre Jésus en dehors d'une telle perspective. Certains ont tenté d'enlever de son message toute référence à un Royaume à venir ou de faire de Jésus uniquement un maître de sagesse, un «sage contre-culturel, circulant dans la Basse-Galilée à la manière des philosophes cyniques au milieu d'une culture cosmopolite ou pan-méditerranéenne» (J.-P. Michaud réagissant aux arguments de J. D. Crossan).

Jésus «à son compte»

Le fait que Jésus ait débuté auprès de Jean est essentiel pour comprendre Jésus, mais tout aussi essentiel est le fait que Jésus se soit un jour séparé de Jean. Pourquoi Jésus a-t-il quitté le maître et le prophète pour en quelque sorte se mettre à son compte? Pour répondre à cette question, partons de Matthieu:

Jean, dans sa prison, avait entendu parler des œuvres du Christ. Il lui envoya demander par ses disciples:
«Es-tu “Celui qui doit venir” ou devons-nous en attendre un autre?»

Jésus leur répondit:

«Allez rapporter à Jean ce que vous entendez et voyez:
les aveugles retrouvent la vue et les boiteux marchent,
les lépreux sont purifiés et les sourds entendent,
les morts ressuscitent et la Bonne Nouvelle est annoncée
aux pauvres;
et heureux celui qui ne tombera pas à cause de moi!» (Mt 11,
2-6)

Il est intéressant de noter que, dans sa réponse aux envoyés de Jean, Jésus ne fait aucune référence à un statut unique ou à des titres qui l'habiliteraient aux yeux de Jean

comme «Celui-qui-doit-venir». Jésus se contente de répondre ce que les disciples de Jean pouvaient «voir et entendre» par eux-mêmes, les miracles accomplis par Jésus et «la Bonne Nouvelle annoncée aux pauvres». Ce dernier point est significatif, car il permet de mettre le doigt sur ce qui différencie le ministère de Jésus de celui de Jean: au message de Jugement et de conversion de Jean, Jésus ajoute une Joyeuse Annonce, une Bonne Nouvelle. Beaucoup moins qu'une rupture entre Jésus et Jean, il y a de l'un à l'autre comme un déplacement du centre de gravité. Jésus n'abandonne pas l'attente eschatologique ni le jugement qui en est inséparable, mais il met désormais l'accent sur ce qu'un Dieu aimant et miséricordieux a déjà accompli par l'entremise de son propre ministère. Un accent nouveau qui ne devait pas être évident pour le Baptiste, puisque Jésus termine sa réponse par cette curieuse béatitude peut-être destinée à son ancien maître: «Heureux celui qui ne tombera pas [littéralement: qui ne sera pas scandalisé] à cause de moi!»

Par rapport à Jean, le ministère de Jésus revêt en quelque sorte un aspect inattendu, non conventionnel et même choquant, qui frappera d'ailleurs bien des interlocuteurs de Jésus et contribuera sans aucun doute à l'hostilité croissante qu'il rencontrera. À preuve, la parabole que Jésus raconte à propos des enfants boudeurs qui jouent sur la place (Mt 11, 16-19), et qui se termine ainsi: «Jean est venu, il ne mange ni ne boit, et l'on dit: "Il a un démon". Le Fils de l'homme est venu, il mange, il boit, et l'on dit: "Voilà un glouton et un ivrogne, un ami des collecteurs d'impôts et des pécheurs!" Mais la Sagesse a été reconnue juste d'après ses œuvres.» (Mt 11, 19) Dans ce passage, apparaît un élément qui semble avoir été central dans la pratique de Jésus comme aussi pour l'animosité dont il fit

l'objet, à savoir sa «commensalité» avec les pécheurs, c'est-à-dire le fait de faire avec eux table commune sans exiger d'eux qu'ils passent par le processus officiel de purification et de réintégration des pécheurs dans la société religieuse juive (voir «Les relations de Jésus», p. 94 et ss). Il s'agit là, sans aucun doute, d'un écart majeur entre la pratique de Jésus et celle du Baptiste, lui qui était venu «dans le chemin de la justice» (Mt 21, 32). En Jésus et en Jean, apparaissent sur la scène de l'histoire religieuse d'Israël deux hommes qui prétendaient être des prophètes chargés par Dieu de parler à son peuple en son nom. Deux prophètes dont le message, au départ identique, finit, dans le cas de Jésus du moins, par prendre une orientation assez différente et dont le symbole par excellence sera celui du Royaume. Comme le fait remarquer J. Murphy-O'Connor, alors que Jean disait: «Repentez-vous!», Jésus dira: «Suivez-moi!»

Un message: le Royaume

Entre le baptême de Jésus par Jean et les dernières semaines de la vie de Jésus, J. P. Meier note qu'il n'y a ni avant ni après. Ce qui signifie que la présentation que donnent les évangiles de l'activité de Jésus pendant cette période qui a duré entre un an et trois ans et demi est tellement marquée par leur propre vision des faits qu'il est pratiquement impossible d'établir une chronologie, c'est-à-dire un récit suivi des événements. Voilà pourquoi nous nous en tiendrons à ce qui en ressort le plus clairement, à savoir la prédication du Royaume et les miracles.

On peut dire que le thème du «Royaume de Dieu» (ou «Royaume des cieux», chez Matthieu) constitue l'élément

essentiel du message de Jésus. Sur le plan quantitatif, la mention du Royaume revient à cinquante-neuf reprises dans les sources évangéliques. À lui seul, ce fait suffit à établir qu'il s'agit d'un thème qui remonte à Jésus lui-même. Mais il s'agit également d'un thème original et propre à Jésus. En effet, même si, dans l'Ancien Testament et dans la littérature juive en dehors de l'Ancien Testament, Dieu est très souvent présenté comme roi, et qu'on fait mention de son règne, l'expression comme telle, «Royaume de Dieu», n'apparaît qu'une fois dans tout l'Ancien Testament, et encore dans un livre tardif, la Sagesse (10, 10). Comme le thème ou le concept de Royaume de Dieu n'est pas non plus employé fréquemment ni dans les apocryphes juifs ni même à Qumrân, on peut penser que Jésus a choisi consciemment de s'exprimer de cette manière. Que le Royaume de Dieu soit omniprésent dans la prédication de Jésus, cela apparaît par la diversité des attestations qu'on en trouve: tout d'abord dans la prière que Jésus enseigne à ses disciples, «Que ton Royaume [ou: ton Règne] vienne» (Mt 6, 10), dans de nombreuses paraboles, dans des discours, dans les paroles dites de l'«institution de l'eucharistie» (Mc 14, 25).

Comment cerner brièvement ce que Jésus voulait signifier par «Royaume de Dieu»? Si l'on considère l'emploi de l'expression par Jésus, on constate qu'il n'est pas facile de la définir. De fait, une quantité considérable d'études lui a été consacrée. Le problème, c'est que le Royaume de Dieu n'est pas tant une notion qu'un symbole. Comme l'écrit J.P. Meier, «le Royaume de Dieu n'a pas de définition, il raconte une histoire». Si on voulait résumer en une phrase ce qu'est le Royaume de Dieu, on pourrait dire avec Meier que «c'est Dieu qui vient en puissance pour régner». Cette royauté active de Dieu, on a par ailleurs l'impression que Jésus la voyait comme une réalité à deux niveaux.

En effet, Jésus proclame à la fois un Royaume à venir et un Royaume qui est déjà présent. Ces deux aspects sont inséparables, et tout essai pour ramener le Royaume de Dieu annoncé par Jésus à l'un ou l'autre de ces aspects est un échec.

Le Royaume de Dieu comme réalité future

Dans le contexte juif où se situe Jésus, parler de réalité future à propos du Royaume de Dieu signifie que le Royaume est une réalité eschatologique, faisant donc référence à une transformation radicale du monde. Plus précisément, on peut affirmer, sur la base des seules données historiques, que Jésus attendait que l'irruption soudaine du Royaume de Dieu dans un futur proche marquerait la fin de l'état présent des choses et établirait, sur le monde en général et sur Israël en particulier, la domination complète et sans entrave de Dieu. Ce qui signifie que ce Royaume de Dieu abolirait toutes les frontières et limites de ce monde, de temps, d'espace, d'inimitié entre Juifs et Nations, et la limite même de la mort. Cet aspect eschatologique et radical de l'attente du Royaume de Dieu chez Jésus doit donc nous rendre prudents vis-à-vis de toute tentative de ne voir en Jésus qu'un réformateur social. Selon la formule de J. P. Meier, Jésus ne proclamait pas la réforme de ce monde, mais plutôt sa fin. Le Royaume de Dieu était sur le point de se manifester, il était dès lors inutile de travailler à une réforme sociale ou politique. Il y a donc là une différence notable entre Jésus et les grands prophètes de l'Ancien Testament, Amos, Osée, Isaïe et Jérémie. Ce qui ne veut pas dire que le message de Jésus reçu et transmis par la tradition chrétienne n'a aucune pertinence sociale et politique, mais on ne peut le réduire à une

entreprise de transformation politico-militaire ou politico-sociale. Car, par-delà des visées ou des espérances trop immédiates, le Royaume eschatologique que Jésus proclamait, qui était l'objet de l'attente et de la prière de ses disciples, appelait un renversement de toute oppression, injustice ou souffrance, l'octroi de la récompense promise aux Israélites fidèles (voir les Béatitudes), et la joyeuse participation de ceux-ci — et même de quelques païens (voir Mt 8, 11-12) — au banquet céleste avec les patriarches d'Israël.

Si le Royaume de Dieu était une réalité future, quand Jésus l'attendait-il? Avait-il dans l'esprit un délai ou une limite pour l'apparition du Royaume? Là aussi, il s'agit d'une question âprement discutée par les exégètes. Disons que tout indique qu'il attendait l'arrivée du Royaume comme quelque chose d'imminent. Cela ressort des paroles qu'on peut attribuer à Jésus lui-même. Cela ressort aussi de la continuité historique que l'on est obligé de supposer entre Jean Baptiste, d'une part, Jésus, au milieu, et les premiers chrétiens (dont Paul), d'autre part. Jean Baptiste proclamait un message profondément marqué par une attente eschatologique dont la réalisation était pour lui imminente, et il en allait de même pour la première génération chrétienne. Que Jésus lui-même, qui provenait de l'entourage de Jean Baptiste et dont se réclamaient les chefs de la première génération chrétienne, n'ait pas partagé l'attente eschatologique de son prédécesseur juif ou de ses disciples immédiats, est hautement improbable. Cela étant dit, on se gardera d'attribuer à Jésus la fixation d'un terme à la fois précis et proche pour l'irruption du Royaume, car, comme le fait remarquer J. P. Meier, les paroles de Jésus qui fixent une limite précise pour l'apparition du Royaume (Mt 10, 23; Mc 9, 1; Mc 13, 30) ont bien des chances d'avoir

été formulées par des prophètes chrétiens comme paroles d'encouragement à l'endroit de leurs frères qui faisaient face à une hostilité croissante et qui ne voyaient toujours pas venir le Royaume.

Le Royaume de Dieu comme déjà présent

Si Jésus voyait le Royaume de Dieu comme une réalité future, le voyait-il comme purement futur ou ne prétendait-il pas que ce Royaume était déjà d'une certaine manière arrivé? Voilà en tout cas ce que suggèrent les trois versets suivants: «Si c'est par l'Esprit de Dieu que je chasse les démons, alors le Règne/Royaume de Dieu vient de vous atteindre.» (Mt 12, 28) «Les Pharisiens lui demandèrent: “Quand donc vient le Royaume de Dieu?” Il leur répondit: “Le Royaume de Dieu ne vient pas comme un fait observable. On ne dira pas: ‘Le voici’ ou ‘Le voilà’. En effet, le Royaume de Dieu est parmi vous [ou: à l'intérieur de vous].”» (Lc 17, 20-21) «Le temps est accompli, et le Royaume de Dieu s'est approché: convertissez-vous et croyez à l'Évangile.» (Lc 17, 20-21) Ces paroles indiquent que le Royaume de Dieu est une réalité proche. On peut même dire que Jésus a de temps en temps parlé du Royaume de Dieu comme d'une réalité déjà présente dans son ministère. Cette actualité du Royaume est suggérée par des actions de Jésus, notamment ses exorcismes. Dès lors, comment concilier ce Royaume déjà présent avec un Royaume encore à venir? On a l'impression que Jésus a laissé entendre que les miracles et les exorcismes qu'il accomplissait constituaient en quelque sorte une réalisation partielle, préliminaire mais non moins réelle de la domination royale de Dieu, qui devait bientôt se révéler pleinement. C'est ce qu'exprime très bien N. T. Wright

lorsqu'il propose de traduire Lc 17, 21 non pas par «Le Royaume de Dieu est parmi vous», mais par «Le Royaume de Dieu est à votre portée», c'est-à-dire qu'il est déjà accessible pour peu que vous vous donniez la peine de le saisir.

La coexistence de ces deux aspects du Royaume de Dieu montre qu'il s'agit là d'un symbole complexe, ce que J. P. Meier appelle un «symbole en tension», en équilibre instable entre le présent et l'avenir. Cette complexité n'est d'ailleurs que l'écho de la complexité même de la figure de Jésus, dont Meier évoque ainsi les traits les plus marquants:

- 1° Un prophète eschatologique juif du premier siècle de notre ère
- 2° qui, tout à la fois, proclame l'arrivée imminente du Royaume de Dieu,
- 3° pratique un baptême qui est un rite de préparation à ce Royaume,
- 4° enseigne à ses disciples à prier Dieu, en l'appelant Père, Abba, pour qu'il fasse venir le Royaume,
- 5° prophétise le rassemblement définitif de tout Israël, symbolisé par le cercle des Douze, ainsi que l'accession des Gentils au Royaume à venir,
- 6° mais qui, en même temps, rend ce Royaume présent, au moins pour quelques Israélites, par ses exorcismes et ses guérisons.

Une personnalité complexe qui semble résulter de la combinaison d'un prophète eschatologique, d'un baptiste, d'un exorciste, d'un faiseur de miracles et d'un guérisseur, et enfin d'un maître de la loi. Mais Jésus n'était-il pas aussi un magicien capable de séduire et de tromper les

foules? C'est ce que certains ont pensé, en considérant ses miracles.

Des gestes: les miracles

Quand Flavius Josèphe nous parle de Jésus, dans les *Antiquités juives* XVIII, III, 3, il retient deux éléments pour caractériser le personnage: c'était un homme sage et il était l'auteur d'actions extraordinaires ou surprenantes. Ces deux caractéristiques rejoignent assez bien les sources évangéliques, dans lesquelles deux éléments, les paroles ou les enseignements et les miracles, tiennent une place centrale. Le témoignage combiné de Josèphe et des évangiles prouve hors de tout doute que Jésus a été considéré comme un faiseur de miracles, un thaumaturge. Pour la foi, ce fait est d'ailleurs un des éléments établissant que Jésus est le Fils de Dieu et le Sauveur. Mais pour l'historien ou pour l'exégète, il s'agit d'un point doublement délicat, en regard de l'historicité de ces actions merveilleuses, en regard aussi de la mentalité moderne qui est plus ou moins réceptive à la réalité et à la signification des miracles attribués à Jésus.

Mais avant même d'aborder ces deux questions (l'historicité des miracles et leur signification), il faut essayer de comprendre comment, autour du bassin méditerranéen, les Anciens en général et les contemporains de Jésus en particulier se situaient face au miracle. Disons qu'en gros, pour les gens de cette époque, la possibilité du miracle ne cause pas de problème. Le miracle est en effet attesté dans toutes les traditions religieuses de l'antiquité méditerranéenne, aussi bien chez les païens que chez les juifs, comme il le sera plus tard chez les chrétiens. Les temples païens

ont toujours été des lieux de guérisons miraculeuses, et les ex-voto qui nous en sont parvenus le prouvent. Bien plus, on ne songe jamais, dans le monde ancien, à remettre en cause la réalité des miracles accomplis par les concurrents, par ceux qui appartiennent à une autre religion ou à un autre groupe. Tout au plus peut-on accuser les autres d'accomplir leurs miracles avec l'aide des démons, ou de pratiquer la magie. Une telle attitude apparaît d'ailleurs dans les évangiles, où on voit les «pharisiens» accuser Jésus de chasser les démons par Bézéboul (Mt 12, 27), ou encore quelqu'un chasser les démons au nom de Jésus sans pour autant être de ceux qui le suivent (Mc 9, 38). Le miracle est donc quelque chose de relativement commun, de répandu un peu partout et d'admis à peu près par tout le monde à cette époque. Cependant, comme Josephé a pris la peine de noter que Jésus était un «faiseur» de choses sortant de l'ordinaire, il est légitime de penser que Jésus en accomplissait plus que les autres. Mais notons aussitôt que le miracle comme tel ne prouve rien: puisque d'autres peuvent faire des miracles, les miracles ne peuvent établir une quelconque prétention de Jésus à un statut divin ou supra-humain. Ce qui ne veut pas dire que les miracles de Jésus n'ont pas une signification qui leur est propre.

Cela dit, en quoi consistent les miracles, comment les caractériser? Rappelons tout d'abord, à la suite de J. P. Meier et de H. E. Remus, que les Anciens distinguaient entre miracle et magie, même si c'était souvent pour des raisons polémiques. La magie repose sur une manipulation technique de diverses forces spirituelles en vue de contraindre la divinité à agir dans le sens souhaité. Le magicien est un technicien ou un professionnel des forces surnaturelles. Il possède une connaissance dont il peut faire profiter les autres contre rémunération, à des fins posi-

ves ou négatives, selon la demande du client. Le magicien a donc une clientèle, dont il vit, un peu comme un astrologue aujourd'hui. Le miracle, pour sa part, s'inscrit dans un contexte fondamentalement différent. En ce qui concerne les miracles de Jésus, ce contexte est celui d'une relation interpersonnelle fondée sur la foi et la confiance, une relation entre un être humain et la divinité ou son envoyé. Celui qui accomplit le miracle ne saurait prétendre exercer une pression sur la divinité. Bien sûr, la démarcation entre miracle et magie n'est pas toujours aussi claire que pourrait le laisser croire ce que nous venons de dire, et il arrive à Jésus d'utiliser des «techniques» que l'on pourrait rapprocher de celles de la magie, en particulier des gestes ou des paroles symboliques. Autre différence capitale entre les miracles de Jésus et la magie: les miracles s'inscrivent dans un cadre général qui est celui du Royaume. Les miracles apparaissent en effet, selon la belle expression de Meier, comme des symboles «gestués» et des réalisations concrètes, encore que partielles, du Royaume d'un Dieu qui, aux temps derniers, vient sauver son peuple par le ministère de Jésus. Les miracles que les évangiles attribuent à Jésus ont donc une orientation eschatologique — vers le Royaume qui vient mais qui est déjà jusqu'à un certain point présent — et communautaire, dans la mesure où les miracles préfigurent ce que Dieu s'apprête à réaliser pour son peuple.

Avant de dire un mot de l'épineuse question de l'historicité des miracles, notons que les miracles de Jésus se partagent en plusieurs catégories: (1) exorcismes; (2) guérisons; (3) résurrections ou réanimations de morts; (4) miracles ayant pour objet la nature: multiplication des pains, changement de l'eau en vin, marche sur les eaux. La diversité des miracles attribués à Jésus par les évangi-

les renforce l'impression déjà relevée, à savoir que l'activité thaumaturgique semble bien avoir été un élément essentiel du ministère public de Jésus. De fait, Jésus est la combinaison d'un prophète eschatologique et d'un thaumaturge, ce qui est intéressant pour la compréhension que l'on peut avoir de lui. En effet, la rencontre en Jésus de ces deux éléments le rapproche de deux figures prophétiques de l'Ancien Testament qui prennent une grande importance au I^{er} siècle de notre ère, Élie et Élisée.

La question de l'historicité des miracles de Jésus est très complexe et elle doit être correctement posée. Si nous l'abordons ici, c'est essentiellement du point de vue de l'histoire et non de celui de la foi ou de la théologie. Disons tout d'abord que l'historien ne peut pas se prononcer sur la réalité des miracles de Jésus: étaient-ce de vrais miracles, ou des illusions, fruits combinés de l'habileté de Jésus et de l'ignorance ou de la naïveté de son auditoire? Ces questions échappent à la compétence de l'historien, comme d'ailleurs celle, de nature philosophique ou théologique, de la possibilité même du miracle. Mais ce que l'historien constate, en analysant les sources, ce sont les deux choses suivantes: premièrement, les contemporains de Jésus qui l'ont connu, aussi bien ses disciples, ses amis que ses ennemis ou ses auditeurs d'un jour, n'ont jamais douté qu'il faisait effectivement des miracles; deuxièmement, Jésus non plus ne doutait pas qu'il faisait lui-même des miracles. Dans ce sens, du point de vue des sources, du point de vue du Jésus de l'histoire, les miracles de Jésus sont historiques: Jésus a accompli des choses que lui-même et ceux qui en ont été témoins ont considérées comme étonnantes (c'est là le sens premier du mot «miracle»), comme dépassant les capacités humaines, comme étant sur-naturelles.

Si Jésus a effectivement accompli des miracles, est-ce à dire que Jésus a accompli tous les miracles que les évangiles lui attribuent? Disons tout d'abord qu'il a bien pu en accomplir d'autres, qui ne seraient pas rapportés dans les évangiles. Quant à ceux qui le sont, on a de bonnes raisons de penser que plusieurs de ces miracles résultent de l'activité rédactionnelle des évangélistes, c'est-à-dire qu'ils ont été élaborés par ceux-ci, probablement sur la base de faits «miraculeux» réellement arrivés, pour illustrer l'enseignement de Jésus, montrer qu'il réalise les prophéties de l'Ancien Testament, le peindre sous les traits d'un prophète thaumaturge de jadis (rappelons l'importance du parallèle avec Élie), ou illustrer un aspect de l'enseignement chrétien (eucharistie, par exemple). C'est notamment le cas des réanimations-résurrections, dont la résurrection de Lazare, et de ce qu'on appelle les miracles sur la nature. Quoi qu'il en soit de cette question, retenons que les miracles ont été pour Jésus un puissant moyen de traduire en actes et en gestes son message eschatologique, un moyen efficace aussi, peut-être même trop efficace. Car les miracles accomplis par Jésus n'auront pas manqué d'attirer sur lui l'attention des autorités qui, un jour, décideront de sa perte.

Une action symbolique: la démonstration contre le Temple

Nous en arrivons maintenant au terme de la vie de Jésus, que les sources évangéliques condensent en une semaine qui deviendra la «semaine sainte», ou la «grande semaine», de la tradition chrétienne. Cette semaine comporte une suite d'événements dont nous ne pourrons rendre compte ici, malgré leur importance pour la connais-

sance du Jésus historique. Cela, faute de place, mais aussi parce que leur traitement relève autant sinon plus de l'exégèse des récits de la passion que de l'histoire proprement dite. Les éléments que nous avons retenus ont pour but de nous faire comprendre pourquoi Jésus fut exécuté, et quel sens revêt cette fin tragique par rapport à la mission de prophète eschatologique du Royaume que Jésus s'était donnée.

Comme point de départ pour comprendre la mécanique qui a conduit à l'arrestation et à la condamnation de Jésus, nous allons suivre la voie tracée par E. P. Sanders, et partir d'un événement et d'un ensemble de paroles auxquels presque tous les exégètes et historiens qui se sont occupés récemment de la question accordent une importance décisive, à savoir les paroles de Jésus contre le Temple et sa manifestation dans le Temple. Voici quels sont les textes qui les attestent:

- 1° Action et parole de Jésus: l'expulsion des vendeurs du Temple (Mt 21, 12-17; Jn 2, 13-22).
- 2° Parole de Jésus, en introduction au discours sur la ruine du Temple: «Vous voyez [le Temple]? En vérité, je vous le déclare, il ne restera pas ici pierre sur pierre: tout sera détruit» (Mt 24, 2).
- 3° Accusation contre Jésus, lors de l'interrogatoire devant le sanhédrin: «Cet homme a dit: "Je peux détruire le sanctuaire de Dieu et le rebâtir en trois jours"» (Mt 26, 61; Ac 6, 13-14).
- 4° Moquerie de Jésus en croix: «Toi qui détruis le sanctuaire et le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même, si tu es le Fils de Dieu, et descends de la croix» (Mt 27, 40).

Disons tout d'abord que l'action contre le Temple et les paroles concernant le Temple attribuées à Jésus par les quatre évangiles ont toutes les chances, comme l'a montré E. P. Sanders, de remonter à Jésus lui-même. Les paroles peuvent en tout cas difficilement être mises au compte d'une prophétie inventée par les évangélistes après coup (*vaticinium ex eventu*), car on s'expliquerait mal alors la forme à la première personne, impensable après la destruction effective du Temple par les Romains sans que Jésus y ait pris part de quelque manière. D'ailleurs, les paroles ne font pas allusion à une destruction militaire. D'autre part, le fait que l'accusation portée contre Jésus soit qualifiée de «faux témoignage» (Mc 14, 57) témoigne de l'embarras engendré par les paroles de Jésus après sa mort et avant que le Temple n'ait été effectivement détruit.

Le fait pour Jésus de menacer l'existence même du Temple est un geste à portée hautement symbolique, et il fut perçu comme tel par ses contemporains, amis ou ennemis. En effet, le Temple constituait, selon l'expression de R. E. Brown, «le centre visible de Jérusalem et même du judaïsme». Le Temple était aussi un des principaux moteurs de la vie économique et un centre de décision politique. Rappelons aussi que les Juifs de tout l'empire romain payaient un impôt au Temple. Le Temple était donc une institution riche et puissante. Cela dit, quelle signification Jésus a-t-il bien pu attacher à un tel geste au point d'en venir à le poser malgré les conséquences graves auxquelles il devait savoir qu'il s'exposait en agissant ainsi? Diverses hypothèses ont été avancées pour expliquer la démonstration dans le Temple, et nous n'évoquerons ici que celle qui apparaît la plus satisfaisante. On peut en effet commodément partir de la thèse de E. P. Sanders, parce qu'elle a le mérite de remettre l'incident du Temple au

premier plan de la recherche des causes de la mort de Jésus. En annonçant la destruction du Temple, Jésus voulait non pas simplement purifier le Temple, selon l'interprétation souvent donnée de l'épisode des marchands du Temple, mais plutôt indiquer que la fin était proche et que le Temple serait bientôt détruit de manière à ce qu'un temple nouveau et parfait puisse s'élever à la place de l'ancien. En joignant le geste à la parole, Jésus a publiquement prédit la destruction du Temple, et cette prédiction traduisait son attente de l'arrivée de la fin. D'une manière plus générale, en visant le Temple, en pointant sa destruction et son éventuelle reconstruction, Jésus a voulu indiquer la destruction de l'ordre présent et l'apparition d'un nouvel ordre. D'autre part, en s'instituant messager ou prophète de cette destruction-rénovation, Jésus semble bien s'être donné un rôle dans l'irruption prochaine de l'ordre nouveau.

En somme, comme l'écrit S. Légasse, «le geste [de Jésus contre le Temple], loin d'être un acte isolé, et de portée momentanée, s'inscrit dans une conception d'ensemble touchant le culte du Temple. C'est ainsi qu'il a pu contribuer, pour sa part, à faire arrêter Jésus». Mais on ne peut attribuer à ce geste une telle importance qu'à la condition de le situer dans un contexte plus vaste. C'est ce que fait justement N. T. Wright. Celui-ci montre en effet combien tout le passage dans lequel se situe l'incident du Temple (Mc 11, 1-25) — l'entrée à Jérusalem, le figuier stérile et desséché — répond à des textes prophétiques (Is 56, 6-8; Jr 7, 3-15; 8, 11-13; Za 9, 9; 6, 12; 14, 1-16). Ainsi, le contexte montre que le Temple est visé en tant que symbole par excellence de la résistance juive au paganisme et aux nations, symbole aussi d'une identité juive définie en termes d'opposition aux Nations, en particulier

à Rome. Jésus se serait fait l'avocat et le prophète d'une conception ouverte de l'identité juive et de l'alliance, dans la ligne des anciens prophètes. L'incident du Temple, et surtout l'arrière-plan sur lequel il se détache, fournit donc l'explication ultime de la mort de Jésus. Prophète d'un renouveau eschatologique, Jésus était sur la même longueur d'ondes que la plupart de ses contemporains juifs. Mais parce qu'il concevait ce renouveau sur d'autres bases que l'identité et le nationalisme juifs — tels que son entourage les imaginait —, il ne pouvait qu'entrer en conflit avec les représentants officiels de la nation. Venons-en maintenant aux circonstances immédiates qui ont conduit à la mort de Jésus.

Conflit et mort: Pourquoi a-t-on exécuté Jésus?

Si nous posons cette question relative à la cause de la mort de Jésus, de ce qui a conduit certains de ses contemporains à exiger son exécution, c'est que la réponse est moins évidente qu'on pourrait le penser; du moins, pour qui veut formuler une réponse crédible et vraisemblable compte tenu du contexte juif dans lequel Jésus a évolué, et aussi de son intention. En d'autres termes, on ne saurait, pas plus d'un point de vue historique que théologique ou exégétique, se contenter d'explications faisant appel à la malice des Juifs ou des pharisiens. En effet, l'hostilité que les évangiles attribuent aux pharisiens vis-à-vis de Jésus résulte pour une bonne part du fait qu'on a projeté sur Jésus la situation qui prévalait dans les communautés chrétiennes palestiniennes vers la fin du I^{er} siècle, même si les pharisiens n'étaient pas aussi absents du paysage galiléen qu'on a pu le prétendre, comme l'a rappelé J. D. G. Dunn.

On peut dire que si Jésus a été condamné, c'est qu'il a offensé ses contemporains. Le problème est dès lors de préciser la nature de cette offense. Celle-ci doit être d'une manière ou d'une autre en relation avec la conviction que Jésus avait de vivre à un point tournant de l'histoire juive. Cette conviction l'autorisait à penser que la façon de vivre la foi juive, en particulier la loi mosaïque, n'était ni finale ni absolue. Cependant, Jésus ne s'est pas pour autant opposé à la loi de façon explicite; il n'a jamais voulu abolir la Loi. S'il a offensé ses contemporains, c'est bien plutôt par une conception originale du renouveau d'Israël inscrite dans sa prédication du Royaume, et symbolisée par sa fréquentation des pécheurs et par la manifestation dans le Temple.

Pour déterminer les causes lointaines et immédiates de la mort de Jésus, il faut rendre compte de deux faits incontournables: (1) Jésus a été exécuté par les Romains comme prétendant au titre (et à la réalité) de «roi des Juifs»; (2) ses disciples ont par la suite formé un mouvement messianique qui n'a jamais exprimé l'espérance d'une victoire militaire. On pourra expliquer ensemble ces deux faits si l'on rappelle quelques données que l'enquête historique permet d'établir. En effet, on peut dire, à la suite de E. P. Sanders, que la condamnation de Jésus et son exécution sont l'aboutissement des éléments suivants:

1. Jésus a enseigné l'avènement du Royaume.
2. Il a représenté ce Royaume en termes symboliques, y compris par le symbole d'un banquet eschatologique.
3. Ni Jésus ni probablement ses disciples ne semblent avoir attendu l'instauration de ce Royaume par la force des armes, mais ils semblent plutôt s'en être remis à une intervention future de Dieu.

4. Ce Royaume à venir a été préfiguré par trois gestes posés par Jésus:
 - a. l'entrée «trionphale» à Jérusalem, assis sur un ânon, qui réalisait la prophétie de Zacharie (9, 9);
 - b. l'action contre le Temple;
 - c. le dernier souper avec ses disciples.
5. Jésus s'est donné à lui-même et a donné à ses disciples un rôle dans ce Royaume. Son propre rôle était manifestement supérieur au leur, et les disciples ont pu l'exprimer, peut-être lors de l'entrée à Jérusalem, en lui donnant le titre de «roi». Il est vraisemblable que le rôle qu'il s'attribuait ait conduit les disciples et d'autres à voir en Jésus le Messie, et cela de son vivant. C'est en tout cas le titre qui lui sera donné tout de suite après la résurrection.

Les circonstances immédiates de la mort de Jésus supposent quelque motif qui pouvait mériter la mort aux yeux du procureur romain et aux yeux du sanhédrin à Jérusalem.

Ce motif est certainement apparu d'une manière quelque peu différente selon qu'il s'agissait des Romains ou des Juifs. Ce qui a conduit à la mort de Jésus, c'est la combinaison d'une prise de position — traduite en un geste — contre le Temple, symbole par excellence de l'identité juive, et le fait que Jésus avait regroupé un certain nombre de personnes à sa suite. Sur la base de cette prise de position, et considérant que Jésus avait regroupé des fidèles, les leaders juifs, essentiellement les chefs des prêtres, auront convaincu Pilate que Jésus devait être exécuté. Comme le rappelle fort justement E. P. Sanders, en prenant l'initiative de dénoncer Jésus, les prêtres ne faisaient

d'ailleurs que leur strict devoir. Rome considérait en effet le Grand-Prêtre comme personnellement responsable de l'ordre public en Judée et à Jérusalem, responsabilité que celui-ci exerçait dans le meilleur intérêt du peuple (voir Jn 11, 49-50). Les modalités de l'exercice de cette responsabilité sont bien attestées par l'historien Flavius Josèphe. Dès lors, la réaction juive face à Jésus se comprend tout à fait si l'on tient compte de ce contexte et du rôle dévolu au Grand-Prêtre. En même temps, ni les prêtres ni les Romains ne pensèrent qu'une fois leur chef disparu, les disciples constitueraient une quelconque menace. Ou s'ils l'ont pensé, ils n'ont pu en convaincre Pilate.

Ainsi, du point de vue des Romains, il suffisait que Jésus se soit présenté — ou ait été présenté — comme roi pour qu'il soit exécuté, surtout si on ajoute à cela le fait qu'il avait des fidèles. Même si ce ne sont là que «paroles d'écrivain» (Légasse), on peut donc retenir comme acte d'accusation formulé par les Juifs auprès de Pilate, celui que l'on trouve dans Luc: «Nous avons trouvé cet homme mettant le trouble dans notre nation: il empêche de payer le tribut à César et se dit Messie, roi.» (Lc 23, 2) Mais les Romains n'ont pas agi de leur seule initiative. Il faut faire la part d'un conflit grave entre Jésus et les chefs juifs. Encore faut-il tenir compte de la tendance des évangiles à noircir les Juifs et à disculper les Romains (et cela, par anti-judaïsme théologique). Du point de vue des Juifs, on peut dire que la cause immédiate de la mort de Jésus a été un comportement (notamment action et parole contre le Temple) qui aura persuadé les autorités sacerdotales qu'on ne devait pas permettre à ce Galiléen de semer davantage de désordre, ne serait-ce que par sa seule présence, qui ne pouvait qu'irriter. Mais ultimement, pour les Juifs et, par conséquent, pour les Romains, la cause de la mort de Jé-

sus doit être cherchée dans une certaine conception du Royaume et de la restauration eschatologique d'Israël, tout comme dans la prétention qu'avait Jésus de parler au nom de Dieu, ce qui équivalait, pour ce laïc galiléen, à défier l'autorité légitime des prêtres.

Quant aux détails des procès et de la passion, ils sont pour une bonne part à mettre au compte des évangélistes, soucieux de montrer que Jésus réalise les prophéties, ou intégrant des matériaux populaires. En particulier, si on combine les récits évangéliques, la séquence (1) réunion nocturne chez le Grand-Prêtre (Caïphe chez Matthieu, Hanne chez Jean), avec les prêtres, les anciens et les scribes, (2) conseil des grands prêtres, avec les anciens, les scribes et le sanhédrin, (3) audience chez Pilate, (4) envoi au tétrarque Hérode Antipas et (5) retour chez Pilate, cette séquence devient invraisemblable si on veut la faire tenir dans les quelques heures séparant l'arrestation et la condamnation à mort. Cependant, cette invraisemblance se réduit «dès le moment qu'on soustrait à l'histoire la séance nocturne du sanhédrin et que l'on admet qu'il ne s'est agi, en réalité, que d'une présentation de Jésus [au Grand-Prêtre], en son propre domicile» (S. Légasse). Quant au procès romain, continue Légasse, il se déroula selon la pratique admise dans le cas des provinciaux non citoyens, c'est-à-dire de manière assez expéditive. La comparution devant Hérode Antipas, outre le fait qu'elle soit propre à Luc, paraît bien être une création de cet évangéliste: «Il semble bien difficile, conclut Légasse, de recueillir dans la scène en question l'écho d'un fait historique, et l'on sera sage en laissant le tétrarque hors du champ des responsabilités de la mort de Jésus.»

Le projet de Jésus en situation: Jésus et l'espérance juive d'un renouveau eschatologique

Comme les recherches récentes l'ont bien montré, notamment celles de E. P. Sanders et de N. T. Wright, Jésus se situe dans un contexte particulier, qui est celui du judaïsme de son époque et que Sanders appelle «l'eschatologie de restauration juive». Affirmer que Jésus se situe dans un tel contexte, cela veut dire que son action et ses paroles correspondaient à une attente chez ses auditeurs.

En effet, une des caractéristiques les plus frappantes de la religiosité et de la piété juives contemporaines de Jésus est une forte attente eschatologique. On voit alors apparaître la conviction que la véritable restauration est encore à venir et ne saurait être réalisée par des victoires politiques ou militaires. Cette restauration, qui marquerait la libération du peuple et même sa suprématie sur ses ennemis, ne pouvait être en définitive que l'œuvre de Dieu lui-même, qu'il l'accomplisse directement ou par l'intermédiaire d'un agent choisi, prophète ou messie. Cette espérance messianique est marquée par une attente de la fin des temps, puisqu'elle a pour objet une libération complète et définitive. Sans exagérer, on peut dire que c'est une telle espérance qui a inspiré la plupart des mouvements de renouveau (Jean Baptiste), de protestation (les esséniens ou les gens de Qumrân) ou d'insurrection (les Zélotes). Quand Jésus apparaît sur la scène, dans la foulée manifeste de Jean Baptiste, c'est dans ce contexte de restauration juive qu'il se situe. Et c'est un tel contexte qui explique au mieux son action.

On peut donc dire, avec Sanders, que Jésus se définit comme un prophète et un prophète eschatologique. Tout

indique qu'il s'attendait à ce que, dans l'âge à venir, quand les douze tribus auraient été rassemblées, il y ait un Temple renouvelé et parfait, construit par Dieu lui-même. Une telle espérance semble avoir été commune à l'eschatologie de l'époque, comme l'indiquent aussi bien l'Apocalypse (21, 22), pourtant rédigé à une époque où le Temple était une réalité révolue, que des textes juifs comme le *Livre d'Hénoch* et les *Psaumes de Salomon*. Jésus s'attendait donc à ce que Dieu agisse d'une manière décisive, au point de changer fondamentalement l'ordre des choses. Et comme à peu près tous les Juifs de son temps, il tenait pour acquis qu'il y aurait toujours un Temple, mais un Temple renouvelé. Il ne donne cependant pas de détails sur la manière dont il sera instauré.

Et après...

En terminant, évoquons deux questions qui nous orientent déjà vers les pages suivantes: Comment Jésus voyait-il son rôle dans l'instauration du Royaume? Comment les disciples ont-ils vu le rôle de Jésus, avant et après sa mort?

Pour répondre à ces deux questions, il faudrait pouvoir faire la part des titres que Jésus a pu se donner à lui-même et de ceux que la première communauté croyante, forte de l'expérience pascale, a pu lui donner. Même si rien ne permet d'affirmer que Jésus se soit donné à lui-même les titres de Messie ou de Fils de Dieu, il est hors de doute que le processus qui a abouti à les attribuer à Jésus a commencé à se mettre en branle du vivant même de Jésus. Ces titres ont pu se greffer très tôt sur la conviction de Jésus que son ministère avait une portée et une signification définitives pour ses auditeurs, et qu'il était l'agent

eschatologique de Dieu, avec qui il prétendait avoir une relation spécialement intime et immédiate.

Quant à savoir si Jésus était Dieu ou fils de Dieu, l'historien ne peut qu'enregistrer le fait de la divinisation progressive de Jésus, qui atteindra son terme vers la fin du I^{er} siècle. Ce processus n'est compréhensible qu'à la lumière de la conviction que l'on a eue très tôt que Dieu avait ressuscité Jésus d'entre les morts. Cette conviction a joué un rôle fondateur dans la formation de la première christologie.

~ **Nos sources** ~
(chapitres 1 et 2)

Le format de ce livre ne nous a pas permis d'accompagner nos textes des références habituelles aux livres, articles ou études dont nous avons tiré profit. Cependant, nous en dressons la liste ci-après. Pour l'ensemble de notre présentation, nous sommes largement redevable aux ouvrages suivants:

CROSSAN, J. D., *The Historical Jesus. The Life of a Mediterranean Jewish Peasant*, San Francisco, Harper, 1991.

CROSSAN, J. D., *Jesus. A Revolutionary Biography*, San Francisco, Harper, 1994.

DUNN, J. D. G., *The Partings of the Ways between Christianity and Judaism and Their Significance for the Character of Christianity*, Londres, SCM Press/Philadelphie, Trinity Press International, 1991.

MEIER, J. P., *A Marginal Jew. Rethinking the Historical Jesus, Volume One: The Roots of the Problem and the Person, Volume Two: Mentor, Message, and Miracles*, New York, Doubleday, 1991 et 1994.

- PERROT, Ch., *Jésus et l'histoire* (coll. «Jésus et Jésus-Christ», n° 11), édition nouvelle revue et mise à jour, Paris, Desclée, 1993.
- SANDERS, E. P., *Jesus and Judaism*, Philadelphie, Fortress Press, 1985.
- SANDERS, E. P., *Judaism. Practice and Belief 63 BCE-66 CE*, Londres, SCM International Press/Philadelphie, Trinity International Press, 1992.
- SANDERS, E. P., *The Historical Figure of Jesus*, Londres, Allen Lane, The Penguin Press, 1993.
- WRIGHT, N. T., *Jesus and the Victory of God*, Minneapolis, Fortress Press, 1996.

Sur des points particuliers, nous avons en outre utilisé :

- BAUCKHAM, R., «The Brothers and Sisters of Jesus: An Epiphany Response to John P. Meier», dans *Catholic Biblical Quarterly* 56 (1994) 686-700.
- BROWN, R. E., *The Death of the Messiah, From Gethsemany to the Grave. A Commentary on the Passion Narratives in the Four Gospels* (coll. «The Anchor Bible Reference Library»), New York, Doubleday, 1994, 2 vol.
- BROWN, R. E., *The Birth of the Messiah. A Commentary of the Infancy Narratives in the Gospels of Matthew and Luke* (coll. «The Anchor Bible Reference Library»), New Updated Edition, New York, Doubleday, 1993.
- CHARLIER, J.-P., *Signes et Prodiges. Les miracles dans l'Évangile* (coll. «Lire la Bible», n° 79), Paris, Les Éditions du Cerf, 1987.
- DONFRIED, K. P., «Chronology. New Testament», dans D. N. Freedman, éd., *The Anchor Bible Dictionary*, New York, Doubleday, 1992, vol. 1, pp. 1011-1022.

DUNN, J. D. G., «Christology (NT)», dans D. N. Freedman, éd., *The Anchor Bible Dictionary*, New York, Doubleday, 1992, vol. 1, pp. 979-991.

DUNN, J. D. G., «Pharisees, Sinners, and Jesus», dans J. Neusner, E. S. Frerichs, P. Borgen, R. Horsley, éd., *The Social World of Formative Judaism. Essays in Tribute to Howard Clark Kee*, Philadelphie, Fortress Press, 1988, pp. 264-289.

LÉGASSE, S., *Le procès de Jésus. L'histoire* (coll. «Lectio Divina», n° 156), Paris, Les Éditions du Cerf, 1994.

MICHAUD, J.-P., «Un état de la recherche sur le Jésus de l'histoire», dans *Église et Théologie* 26 (1995), pp. 143-163.

MURPHY-O'CONNOR, J., «Why Jesus Went Back to Galilee?» dans *Bible Review* 12, 1 (February 1996), pp. 20-29.42-43.

QUESNEL, M., «Histoire de l'attribution à Jésus des titres Messie et Fils de Dieu», dans J. Doré, Chr. Theobald, dir., *Penser la foi. Recherches en théologie aujourd'hui. Mélanges offerts à Joseph Moingt*, Paris, Les Éditions du Cerf/Assas Éditions, 1993, pp. 81-94.

REMUS, H. E., «Miracle (NT)», dans D. N. Freedman, éd., *The Anchor Bible Dictionary*, New York, Doubleday, 1992, vol. 4, pp. 856-869.

REMUS, H. E., *Jesus as Healer (Understanding Jesus Today)*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997.

Sur les ouvrages de G. Messadié, on pourra consulter:

POIRIER, P.-H., «Quelques réflexions sur "L'Homme qui devint Dieu" de Gerald Messadié» dans *Pastorale Québec* 105 (1993) 73-75.102-105.127-130.

Pour une critique de l'ouvrage de R. Laurentin, *Vie authentique de Jésus Christ* (Paris, Fayard, 1996, 2 vol.), voir:

POIRIER, P.-H., dans *Pastorale Québec* 109 (1997) 28-29.

~ **Nos suggestions** ~

QUESNEL, M., *Jésus Christ*, Paris, Flammarion, 1994.

SAULNIER, C., *La Palestine au temps de Jésus*, (coll. «Cahier Évangile», n° 27), Paris, Les Éditions du Cerf, 1985.

———**POUR ALLER PLUS LOIN**———

OÙ UN HISTORIEN CHERCHE-T-IL JÉSUS¹?

Les textes qui parlent du Nazaréen (100 ans)

TEXTES CHRÉTIENS	DATES	TEXTES NON CHRÉTIENS
<p>~~~~~</p> <p>Lettres de Paul: <i>Thessaloniens</i> (1 et 2) <i>Corinthiens</i> (1 et 2) <i>Galates</i>, <i>Philippiens</i> et <i>Romains</i></p> <p><i>Colossiens</i>, <i>Éphésiens</i> et <i>Philémon</i></p>	<p>(1) Années 30-60</p>	<p>~~~~~</p>
<p><i>Première lettre de Pierre</i></p> <p><i>Évangile de Marc</i> * (Q): Sections anciennes des <i>évangiles de Luc</i> et <i>Matthieu</i></p> <p>Autres lettres pauliniennes</p> <p>Sections anciennes de l'<i>évangile de Jean</i> <i>Lettre aux Hébreux</i></p>	<p>(2) Années 60-70</p>	
<p><i>Évangile de Matthieu</i> <i>Évangile de Luc</i> <i>Actes des Apôtres</i></p>	<p>(3) Années 70-90</p>	
<p>Lettre de Clément de Rome aux Corinthiens, <i>Didachè</i></p> <p><i>Évangile de Jean</i> et <i>épîtres</i></p> <p><i>Apocalypse</i></p>	<p>(4) Années 90-110</p>	<p><i>Antiquités juives</i> de Flavius Josèphe</p>
<p>Épîtres d'Ignace d'Antioche</p> <p>Évangile apocryphe de Pierre Évangile apocryphe de Thomas</p>	<p>(5) Années 110-130</p>	<p>Lettre de Pline le Jeune <i>Annales</i> de Tacite <i>Vies des douze Césars</i> de Suétone</p>

¹ Présentation inspirée du livre de Michel Quesnel, *Jésus-Christ*, Paris, Flammarion, 1994, 126 p. En italique: les écrits du Nouveau Testament.

LIEU DE NAISSANCE DE JÉSUS

NAZARETH OU BETHLÉEM?

À chaque fois qu'un article ou une émission pose cette question, nombreux sont les appels téléphoniques de gens inquiets. Or, si ce débat soulève beaucoup d'incertitude et d'incompréhension, il a le mérite de fournir une occasion en or pour expliquer la méthode minutieuse des sciences historiques.

Sur cette question, l'historien étudie les mêmes textes que l'ensemble des croyants — le Nouveau Testament — à une exception près: il les consulte par ordre d'ancienneté (voir «Où un historien cherche-t-il Jésus?», p. 81). Il commence donc par les documents de la première période et procède ainsi jusqu'à l'évangile de Jean (le plus tardif). Voyons sa méthode.

~ Première période (30-60) ~

Dans cette première catégorie, les indices sont minces sur les origines de Jésus. Néanmoins, l'historien trouve ceci: Jésus serait «issu selon la chair de la lignée de David» (Rm 1, 3-4; 2 Tm 2, 8). Et ailleurs dans le Nouveau Testament, cette affirmation ancienne reçoit un solide appui (Mt 9, 27; 12, 23; 15, 22; 20, 30; 21, 9.15; 22, 42-45; Lc 3, 31; 18, 38-39; 20, 40-41; Actes 2, 25-31; 13, 22-23, «de la tribu de Juda», Hb 7, 14). Le nombre et la variété des textes plaident en faveur d'une réputation de «fils de David» qui circulait à propos de Jésus dès son ministère public.

Alors la question surgit: qu'est-ce que signifie «descendant de David» à cette époque? Par d'autres études, l'historien découvre que trois significations sont possibles: 1) descendance de David (lien généalogique) avec ou sans proximité de Bethléem; 2) de la région de Bethléem (lien géographique); 3) appartenance spirituelle ou symbolique à la lignée de David (filiation spirituelle). Pour le moment, il ne peut trancher en faveur de l'une ou l'autre.

~ Deuxième période (60-70) ~

Dans l'évangile de Marc, l'historien remarque que l'origine de Jésus est précisée: Nazareth (1, 9). Ce lieu faisait même partie de son nom: «Jésus de Nazareth» (1, 24; 10, 47) ou le «Nazaréen» (14, 67). Cette information est confirmée ailleurs: «là où il avait été élevé» (Lc 4, 16; voir aussi Ac 10, 38; Mt 4, 13; Mt 26, 71; Ac 2, 22; 3, 6; 4, 10, etc.). À cette étape de son travail, l'historien possède deux informations relativement solides: Jésus a la réputation d'appartenir à la «tribu de David» — sans en connaître le contenu exact — et il a grandi à Nazareth.

~ Troisième période (70-90) ~

Les premières informations précises sur le lieu de naissance apparaissent seulement à cette étape-ci. En effet, dans l'évangile de Matthieu, il est écrit: «Jésus étant né à Bethléem de Judée [...]» (Mt 2, 1.8.16). Aucune explication ne justifie l'étonnant emplacement sinon une

citation du prophète Michée (Mt 2, 5-6; voir Mi 5, 1). Dans une autre source, l'évangile de Luc, l'historien trouve un indice quant à la naissance à Bethléem: un recensement dans tout l'empire romain (Lc 2, 4.15). «Nul doute, se dit l'historien, qu'une telle manœuvre *dans tout l'empire romain* laisserait des traces dans les archives.» Hypothèse qu'il ira vérifier. Or, dans les archives romaines, on trouve bien trace d'un tel recensement, mais... les dates ne concordent pas avec celles des évangiles. Une dizaine d'années séparent les deux indications. Que faire? Que penser? Est-ce que l'évangéliste Luc a fait une erreur de calcul? Est-ce qu'un autre recensement à plus petite échelle aurait pu avoir lieu? Toutes ces hypothèses — et bien d'autres — seront évaluées par l'historien. Mais il est certain que la non-concordance des dates soulève un doute quant aux textes de Matthieu et de Luc. Pourquoi? Continuons l'enquête.

~ Quatrième période (90-110) ~

L'évangile de Jean se fait l'écho d'un questionnement sur l'origine de Jésus: «Les uns disaient: "Vraiment voici le prophète!" D'autres disaient: "Le Christ, c'est lui." Mais d'autres disaient: "Le Christ pourrait-il venir de la Galilée? L'Écriture ne dit-elle pas qu'il sera de la lignée de David et qu'il viendra de Bethléem, le village dont David était originaire?" C'est ainsi que la foule se divisa à son sujet.» (Jn 7, 40-43; voir aussi v. 52)

Dans le premier siècle, le débat était donc bien réel: le Messie devait venir de Bethléem. Or justement, dans ce texte, on reproche à Jésus d'être Galiléen. La question

qui monte à l'esprit de l'historien est simple: si l'information contenue dans les évangiles de Matthieu et de Luc est juste — et connue —, pourquoi donc Jean ne la mentionne pas ici?

Mais ce n'est pas tout. L'importance de cette question au premier siècle en amène une autre: est-ce que Matthieu et Luc auraient choisi de situer la naissance de Jésus à Bethléem justement pour répondre aux objections quant à son origine? Matthieu cite le prophète Michée; il est donc au courant de la valeur symbolique de Bethléem. L'évangile de Matthieu plaide fortement en faveur d'un sens symbolique. L'imprécision de Luc quant au recensement ajoute du poids à l'hypothèse.

Un peu d'ordre, SVP!

Rassemblons l'information:

- *Pendant son ministère public, Jésus avait la réputation d'être de «la lignée de David».* Plusieurs sources différentes — certaines parmi les plus anciennes du Nouveau Testament — présentent Jésus comme «fils de David». On ne peut en connaître le contenu exact. L'appartenance à une famille «issue de David» n'est pas exclue, bien que cette affirmation ne contraigne pas en soi à adopter un lieu de naissance.
- *Le lieu de la petite enfance de Jésus est Nazareth.* Jésus est reconnu comme ayant grandi à Nazareth; ce village fait même partie de son nom. Cette information ne permet pas de conclure que Nazareth serait le lieu de naissance de Jésus; elle pointe naturellement en cette direction.
- *Bethléem est un lieu de naissance possible pour Jésus.* Deux évangiles fournissent cette information. Or, certains indices ne concordent pas avec les documents romains de

la même époque. Bien plus, non seulement les repères trouvés à même les évangiles n'excluent pas un emploi symbolique de Bethléem, mais ils l'appuient. En d'autres mots, dans les évangiles de Matthieu et de Luc, le mot «Bethléem» possède une valeur symbolique, c'est-à-dire le lieu de naissance du Messie, le lieu de la «lignée de David». Mais du fait qu'ils sont considérés comme deux sources indépendantes, Bethléem demeure une option valable au point de vue historique.

- *«Quel est donc le lieu de naissance de Jésus?»* Pour les historiens, deux réponses restent possibles: Bethléem ou Nazareth. Certains préféreront la première et d'autres, la deuxième. De toute façon, peu importe leur opinion, les grands historiens vous diront qu'en cette matière, personne ne peut être certain. Une réponse absolue et définitive ne peut être obtenue avec les données actuelles: elles sont insuffisantes. La question reste donc ouverte.

Au terme de cette analyse, l'historien, lui, est plutôt satisfait. Car Jésus est l'un des rares personnages de l'Antiquité dont le lieu et la date de naissance sont connus avec une relative exactitude. Pour d'autres grands personnages, pas une seule information n'est disponible!

Et nous, en tant que croyants, que penser? Comment réagir?

- *Ne pas s'étonner si des historiens se prononcent en faveur de Nazareth dans les médias.* Plusieurs l'ont déjà fait, et, avec la proximité de l'an 2000, d'autres encore plus nombreux le feront. L'histoire est une science qui a ses propres règles et la susceptibilité des croyants n'en est pas une. Que nous le souhaitions ou non, nous serons probablement confrontés sur ce point dans les prochaines années. Notre

erreur serait de croire que voilà l'œuvre d'individus de mauvaise volonté. Par contre, comme il s'agit d'une question délicate, le débat peut dérapier. Vous pourriez entendre: «Jésus est né à Nazareth; c'est une certitude historique!» Sachez qu'il n'en est rien. Quelle est la grande fragilité de cette opinion? Aucun document ancien n'affirme que Jésus est né à Nazareth. Il s'agit, tout au plus, d'une hypothèse valable.

- *Affirmer que Jésus est né à Bethléem: est-ce naïf?* Certains intervenants dans les médias aiment nous le faire croire. En réalité, non! D'un point de vue historique, une information pointe en sa direction: Jésus — de son vivant — avait la réputation d'appartenir à la «lignée de David». Le problème, c'est qu'on ne sait pas exactement ce que ça signifie. Des historiens et des biblistes sérieux défendent encore l'option de Bethléem. Aucune raison pour les croyants de ne pas la considérer comme un choix valable.

Mais à l'opposé, comme nous croyons l'avoir démontré, il serait naïf de croire que la naissance à Bethléem ne pose aucune difficulté sur le plan historique et biblique. La question demeure.

GP

~ Nos sources ~

MEIER, J. P., *A Marginal Jew. Rethinking the Historical Jesus, Volume One: The Roots of the Problem and the Person*, New York, Doubleday, 1991.

**QUI SERAIENT
LES FRÈRES ET SŒURS DE JÉSUS?
Interprétation catholique traditionnelle**

La question des frères et sœurs de Jésus est de plus en plus posée, tant par les chercheurs, par les médias que par de nombreux croyants. L'interprétation catholique explique que les frères et sœurs de Jésus seraient des «cousins et cousines». D'où vient cette interprétation? Quels sont les arguments traditionnels pour l'expliquer? Est-elle encore admissible, compte tenu des recherches historiques récentes?

Le point de départ

Au IV^e siècle, saint Jérôme entreprend la traduction de la Bible. À partir des langues originales (l'hébreu et le grec), il rédige une traduction latine, qu'on appelle la Vulgate. Celle-ci devint la version utilisée dans l'Église catholique (liturgie, prière, etc.) jusqu'au II^e concile du Vatican. Inutile de dire que le travail de ce grand savant a marqué toute l'histoire de l'Église depuis l'époque où il a vécu jusqu'à tout récemment.

Quand vient le temps de donner sens aux mots «frères et sœurs» de Jésus — trouvés par exemple dans l'évangile de Marc (6, 1-5), — voici qu'il propose une explication fort ingénieuse. Dans une œuvre polémique intitulée *Contra Helvidius*, il explique que les «frères et

sœurs» de l'évangile seraient en réalité des «cousins»; Marie, la mère de Jésus, ne serait donc pas leur mère. Et il explique l'origine de la méprise: dans les langues sémitiques — l'hébreu et l'araméen —, le terme «frère» désigne essentiellement un lien de parenté (frère, cousin, oncle, voir la *Bible de Jérusalem*, Mt 12, 46 et la note i). Depuis ce temps, cette interprétation devint la plus répandue (*Catéchisme de l'Église catholique*, n° 500).

L'argumentation plus détaillée

Il serait long et ardu de détailler tous les arguments qui se sont développés au cours de l'histoire pour appuyer cette position. En voici un résumé.

Tout commence avec le texte de Marc (Mc 6, 1-5): là l'auteur décrit Jésus qui n'obtient pas tout le succès espéré dans sa «patrie» (v. 1). Plus loin, on prend soin de mentionner ses sœurs et de nommer ses frères: Jacques, Josès, Jude et Simon (v. 3). La question est: qui sont-ils?

En parle-t-on ailleurs dans le Nouveau Testament? Dans le récit de la passion tiré de l'évangile de Marc (15, 40-16, 1), il est question d'un groupe de femmes «qui le suivaient et le servaient depuis la Galilée». Parmi elles, se trouve une «Marie, mère de Jacques le petit et de José». Plus loin encore, on mentionne encore une Marie «mère de José» (v. 47) et une Marie «mère de Jacques» (16, 1). S'agirait-il de la même personne? Et serait-elle la mère de Jésus? Dans l'Église catholique, on a répondu qu'il s'agissait probablement de la même personne, mais pas de la mère de Jésus. Voici pourquoi.

D'autres indices peuvent être trouvés dans les autres évangiles. Matthieu ajoute peu aux éléments trouvés dans Marc, sinon que le nom «José» est remplacé par son équivalent «Joseph» (27, 56.61; 28,1). Par contre, Luc semble apporter du nouveau. On y apprend, en effet, que des femmes le suivaient depuis la Galilée (23, 49), qu'elles étaient là à l'ensevelissement (23, 55) et que parmi ses disciples, certaines assistaient Jésus de leurs biens (8, 2). Et encore, à Pâques, une «Marie de Jacques» est nommée avec Marie de Magdala (24, 10). Donc, un groupe de femmes suivaient Jésus depuis les tout débuts de son ministère en Galilée; elles le soutenaient même financièrement. En outre, elles faisaient partie de son cercle de disciples. Parmi elles, se trouvent de nombreuses «Marie» — appelées différemment selon l'évangéliste. La tradition catholique prétend qu'elles seraient en fait une seule et même personne: une disciple de Jésus appelée Marie, «mère de Jacques ou José (ou Joseph)». Généralement, elle serait une des femmes signalées lors de la crucifixion et de l'ensevelissement. Au matin de Pâques, on la citerait en duo avec Marie de Magdala.

L'évangile de Jean ajouterait encore quelques informations. Au pied de la croix, on nomme encore une Marie (comme les autres évangiles), mais cette fois, elle est qualifiée de «femme de Clopas» — est-ce la même? En plus, on mentionne «la sœur de sa mère» (19, 25). Est-ce la « mère de Jacques et José»? Si c'était le cas, ils seraient bien des «cousins» au sens strict... Et — ainsi continuait l'argumentation traditionnelle — si

Jésus avait des frères, pourquoi demander à un disciple de prendre soin de sa mère (Jn 19, 26)?

Finalement, peut-on trouver d'autres mentions de Jacques, José, Jude et Simon, les «frères» de Jésus? Oui! — affirme-t-on — surtout de Jacques, «le frère du Seigneur». Il est cité à plusieurs reprises dans les Actes des Apôtres (12, 17; 15, 13; 21, 18); il joue d'ailleurs un rôle-clé dans la communauté chrétienne de Jérusalem. L'Apôtre Paul le désigne aussi comme une des «colonnes» de l'Église (Ga 2, 9.12; 1, 19). La tradition en fait le premier «évêque» du lieu. Pour José ou Joseph, il pourrait en être question dans les Actes des Apôtres. On cherchait alors un remplaçant à Judas pour compléter le groupe des Douze. Ainsi, parmi les critères de sélection, on mentionne qu'il doit faire partie des compagnons de Jésus depuis les débuts (Ac 1, 21). Deux candidats sont présentés. L'un d'eux se nomme Joseph, appelé Barsabbas, et surnommé «Justus», le juste. Quant à Jude ou Judas, on le mentionnerait au moment d'envoyer des frères à Antioche (Ac 15, 22). Lui aussi est surnommé «Barsabbas» et lui aussi est bien «en vue» dans l'Église primitive. Quant à Simon, on n'en trouverait aucune trace — les mentions d'un «Simon» ne peuvent pas correspondre (Simon le Zélote, Simon le Magicien et Simon Pierre).

Pouvons-nous dire avec certitude, au terme de ce parcours, que les «frères» de Jésus sont des «cousins»? Malheureusement pas. Mais un ensemble d'indices bibliques rendent cette explication possible. En résumé, les «frères» seraient tout simplement de proches parents

de Jésus — des cousins — qui l'ont connu durant sa vie à Nazareth et qui auraient joué un rôle-clé dans l'Église primitive. Dans la prédication des origines, on aurait voulu en faire mention dès le début de sa vie publique afin de dire: «Voyez! ceux qui sont parmi nous le connaissent depuis toujours.» Bien plus, est-ce que le lien de parenté ne serait pas à l'origine d'un jeu de pouvoir dans l'Église primitive? Plusieurs le pensent. D'où la réponse de Jésus dans la controverse: «Quiconque fait la volonté de Dieu, voilà mon frère, ma sœur, ma mère.» (Mc 3, 34-35) Car parmi ses «frères», certains ne croyaient pas en lui (Jn 7, 5).

Quelques obstacles modernes à cette interprétation

Comme le signalait Paul-Hubert Poirier, cette explication demeure une interprétation défendable de l'expression «frères et sœurs» (voir chapitre 1, pp. 33-34). Il faut simplement reconnaître qu'il s'agit là de l'option la plus tardive (IV^e siècle).

Quelques questions — posées par les historiens modernes — restent en suspens. Deux auteurs qui connaissent bien la langue grecque utilisent quand même le mot «frère». Le premier, c'est l'Apôtre Paul: celui-ci décrit Jacques comme le «frère du Seigneur» (Ga 1, 19) alors que, par ailleurs, il utilise le mot «cousin» pour une autre situation (Col 4, 10). De même, l'historien juif Flavius Josèphe mentionne Jacques «le frère du Seigneur» (*Ant.* XX, ix, 1), alors qu'il connaît aussi le mot «cousin». Autre remarque: la tendance traditionnelle à vouloir

simplifier les «Marie, Jacques et Joseph» n'est pas reçue par les historiens modernes comme une argumentation sans faille. Aujourd'hui, on préfère les laisser distincts. Arguments destructeurs? Pas nécessairement! Mais les questions restent posées.

GP

Dans le Nouveau Testament, l'attitude de Jésus vis-à-vis de différentes personnes continue d'étonner. À l'époque, certaines de ses fréquentations ont surpris ou même choqué son entourage. Accueillant et ouvert aux pires «pêcheurs», voilà que Jésus se montre intolérant et parfois même violent envers d'autres. Incohérent? Peut-être pas. Pour y mettre un peu d'ordre, il suffit d'y regarder de plus près...

~ Jésus, le missionnaire ~

Dans les évangiles, quand Jésus *va vers* les gens, il privilégie ceux qui sont exclus par la société et la religion juive. Ainsi, il choisira volontiers la compagnie des pauvres, des malades, des infirmes, des collecteurs d'impôts, des pécheurs publics, etc. Quand Jésus est en mission, il se perçoit clairement comme envoyé vers les «brebis perdues de la maison d'Israël» (Mt 10, 6). Son programme missionnaire se trouve dans l'épisode de la synagogue de Nazareth: «L'Esprit est sur moi [...] pour annoncer la Bonne Nouvelle aux pauvres, [...] pour proclamer aux captifs la libération, [etc.]» (Lc 4, 18-19). Jésus est sévèrement jugé pour avoir été «l'ami des collecteurs d'impôts et des pécheurs» (Lc 15, 2); il semble accumuler les mauvaises fréquentations.

~ Jésus, l'invité ~

Lorsque vient le temps de *se rendre chez* quelqu'un qui le demande, Jésus ne s'impose aucune limite apparente. Il se laisse accueillir autant par le pharisien (Lc 7, 36) que par des amis (10, 38; Jn 11, 1.5); il reçoit un notable (Jn 3, 1) et répond à l'invitation du centurion (Lc 7, 6). Il partage la table des collecteurs d'impôts et des pécheurs (Mc 2, 16; Lc 7, 34; Mt 11, 19) et loge même chez eux (Lc 19, 7). Lorsque quelqu'un s'approche de lui ou lorsqu'on l'invite, Jésus semble ne poser aucune condition, sinon celle... de souhaiter le rencontrer.

~ Jésus, le prophète ~

Les évangiles ne témoignent pas seulement de relations harmonieuses entre Jésus et les personnes qui l'entourent. Par exemple, les contacts avec les autorités juives — grands prêtres et anciens — semblent toujours marqués par le conflit (Mt 21, 15; Mc 14, 1.43; Lc 20, 1.19; etc.). À leur intention, Jésus pose un geste prophétique très significatif: il renverse les tables du Temple (Mc 11, 15-19 et parallèles). En réponse, ceux-ci orchestrent sa mort. Mais une *attitude* provoque aussi une réaction vive et parfois violente de Jésus. Certains se donnent des airs de justes ou se croient justes aux yeux de Dieu et, par conséquent, se permettent de mépriser les autres. Flatterie pour soi et mépris pour les autres: attitude qu'il reproche surtout à certains «scribes et pharisiens». Des paroles de Jésus parmi les plus dures leur sont adressées dans les évangiles (ex.: Mt 23).

GP

JÉSUS SAVAIT-IL QU'IL ÉTAIT DIEU? QUAND A-T-IL SU QU'IL ÉTAIT DIEU?

Ces questions peuvent surprendre de nombreux croyants. Et pourtant, elles font l'objet de nombreuses discussions. Seulement par les spécialistes ou les chercheurs? Plus maintenant! Car, à chaque rencontre portant sur Jésus, elles sont soulevées par de «bons catholiques». Or, si elles paraissent simples, la réponse, elle, est plus complexe. Voici des pistes de réflexion...

Réfléchissons quelques instants...

- 1) À quel moment précis avez-vous eu conscience que vous étiez un être humain? Pouvez-vous le décrire?
À cette question, la plupart des gens vous répondront que, au contraire, c'est plutôt vague... Alors, comment deviner le degré de conscience de Jésus, lui qui a vécu il y a plus de deux mille ans? Comment pouvons-nous être certains?
- 2) La majorité des gens vivent en couple. Or, quel époux peut prétendre avoir accès à la conscience de sa compagne? Quelle épouse sait réellement ce qui se passe dans l'esprit de son compagnon? Même après trente, quarante ou cinquante ans de vie commune, la pensée du conjoint demeure insaisissable. Pouvons-nous deviner ce qui habitait la conscience de Jésus, lui qui a vécu il y a plus de deux mille ans?

Si la conscience de quelqu'un que nous côtoyons nous échappe, si la nôtre nous est partiellement inconnue, pouvons-nous réellement prétendre répondre avec exactitude à propos de Jésus? Ces quelques remarques nous invitent donc à aborder la question avec beaucoup d'humilité. Devons-nous pour autant nous taire? Certainement pas. Mais des affirmations trop «certaines» risquent fort de nous égarer.

Voici la perspective de notre réponse: la conscience de Jésus en elle-même est inaccessible, toutefois ses gestes et ses paroles nous en donnent une certaine idée. Voyons comment différentes personnes abordent la question en se basant sur les évangiles.

Ce que pourrait dire un historien

«En tant qu'historien, je m'attarde essentiellement aux sections les plus anciennes des évangiles. Au terme de mon enquête, je ne peux pas répondre directement à ces questions sur la conscience de Jésus. Les sources sont avares de détails. Voici néanmoins ce que je peux dire.

Par sa prédication, par les gestes qu'il pose, Jésus annonce le Royaume de Dieu. Or, certains versets très anciens témoignent en faveur de ces trois affirmations:

- 1) *Jésus occupe une place privilégiée dans le Royaume à venir.* Par exemple, au dernier repas, il annonce qu'il ne prendra pas de vin avec ses disciples avant la venue du Royaume (Mc 14, 25).
- 2) *Le Royaume est déjà présent à travers le ministère public de Jésus.* Voici comment Jésus rend compte du sens

des “actes de puissance” qu’il pose: miracles et exorcismes. Il se défend d’être l’agent de Béelzéboul: “Si c’est par le doigt de Dieu que je chasse les démons, alors le Règne de Dieu vient de vous atteindre.” (Lc 11, 20; voir aussi Lc 17, 21) De même, il invite les envoyés de Jean Baptiste à tirer eux-mêmes leur conclusion quant aux signes qui font partie de son ministère (Mt 11, 2-6).

- 3) *Jésus joue un rôle-clé dans l’établissement du Royaume.* Par le choix des Douze, il se présente comme le rassembleur du nouvel Israël (le nombre douze symbolisant les douze tribus).

Même si Jésus évite de parler de sa conscience dans sa prédication, je peux conclure — en tant qu’historien — qu’il semble parler et agir avec la conscience de jouer un rôle-clé dans le Royaume qu’il annonce. Il se considérerait comme un prophète particulier: *le Prophète* des derniers temps et possiblement comme le Messie (celui qui devait établir ou inaugurer le Royaume).

Les traces historiques les plus anciennes ne laissent pas transparaître une claire conscience de Jésus comme être divin. Ou, du moins, il n’en a pas parlé. Supposons que Jésus en ait eu conscience: il n’aurait pas pu s’exprimer en ces termes. Dans la société de son temps, non seulement on ne l’aurait pas écouté, mais on l’aurait sans doute lapidé sur-le-champ. Sans traces claires, on ne peut se prononcer avec certitude. Peu de doutes subsistent, cependant, quant à la relation unique qu’il semble avoir avec Dieu (Abba).»

Ce que pourrait dire un bibliste

«Les évangiles contiennent des informations historiques, il est vrai. Mais davantage peut y être trouvé. En plus de m'intéresser à la vie de Jésus en tant que personnage de l'histoire, je fais aussi de la recherche sur la profession de foi des premières générations de chrétiens (pour plus de détails, voir les chapitres 3 et 4). Ici je ne m'attarderai qu'aux deuxième et quatrième évangiles afin de montrer que la question peut être traitée de manière différente — à l'intérieur même du Nouveau Testament.

- 1) Le plus ancien évangile, celui de Marc, proclame que Jésus est le Christ (Mc 8, 29) et le Fils de Dieu (15, 40). Mais à plusieurs reprises, les disciples semblent incapables de saisir l'enjeu véritable de la mission et du message de Jésus (4, 13; 6, 52; 8, 17). Or, nous confie l'évangéliste, ceux-ci ne pouvaient pas comprendre avant que le "Fils de l'homme ressuscite d'entre les morts" (Mc 9, 9). Nulle part n'est abordée clairement la question de la divinité de Jésus. Dans l'évangile de Marc, la résurrection constitue un point tournant pour les disciples. Le sens des gestes et des paroles de Jésus — ainsi que son identité véritable — leur est désormais accessible.
- 2) Dans l'évangile de Jean, Jésus domine les forces du mal dès son ministère public; la victoire de la résurrection fait déjà explicitement sentir son impact. En fait, la victoire est acquise dès la crucifixion (Jn 12, 32; voir 3, 4; 8, 28). Pour la communauté de Jean, le "Verbe de Dieu" était conscient de ce qui l'attendait (11, 4-16); on le décrit comme étant totalement maître des événements qui le conduisent à la mort (18, 4-11; 19, 11). Dans ses

mains repose même la puissance de sa propre résurrection (10, 17-18). Dans l'évangile de Jean, la "Parole de Dieu" qui "vient d'en-haut" provoque ouvertement plusieurs débats sur son identité (5,8; 6, 41ss; 10, 19ss, etc.).

Comme on le voit, même les évangélistes proposent plusieurs pistes de réponse aux questions posées. Pour l'évangile de Marc, la pleine vérité sur l'identité de Jésus ne pouvait apparaître totalement — aux disciples et à la foule — qu'à la résurrection; pour l'évangile de Jean, Jésus agit et parle avec toute la dignité de "Verbe éternel du Père". Voilà la profession de foi de deux communautés différentes.»

Ce que pourrait dire un théologien

«Jésus avait-il conscience qu'il était Dieu? Voilà bien un débat vieux comme l'Église! Sur la base des évangiles, toutes les options et toutes les solutions ont été discutées au cours de l'histoire. Encore aujourd'hui, les explications sont multiples. On peut dire, d'une manière synthétique, que trois grandes "positions" persistent. Dans les dernières années, chacune d'elles a été défendue dans les médias:

- 1) Insistance sur la nature humaine (surtout inspirée des évangiles synoptiques): le Fils a pleinement assumé sa condition d'être humain. Et par définition, l'être humain se développe et grandit en vieillissant. Jésus, à la mesure de sa compréhension et de sa croissance humaine, peut saisir le caractère unique de

sa mission. Aurait-il eu conscience de sa divinité? Pas avant sa mort. Pour Jésus et ses disciples, la résurrection serait alors essentielle pour élucider la question de son identité.

- 2) Insistance sur la nature divine (surtout inspirée de l'évangile de Jean): de toute éternité, le Fils de Dieu savait qui il était et ce qui l'attendait durant son parcours terrestre. L'être humain, Jésus, entre donc dans sa mission en toute connaissance de cause. Dans sa connaissance humaine, Jésus expérimente pleinement et exprime publiquement la vie divine qu'il partage avec le Père. Souvent, dans l'Église catholique, et jusqu'à récemment, on parlait ainsi de Jésus.
- 3) De plus en plus, en théologie moderne, on préfère une voie mitoyenne: la "conscience implicite" de Jésus. Selon cette position, Jésus expérimente l'unité divine avec son Père et la comprend à la mesure de sa conscience humaine — qui n'est pas "illimitée" et "qui est conditionnée par l'espace et le temps" (*Catéchisme de l'Église catholique*, n° 472). Cette relation unique s'exprime d'une manière privilégiée dans sa prière: "Abba! Papa!" Durant son ministère public, Jésus n'en discute pas ouvertement avec son entourage. Instruits par le Ressuscité, et inspirés par l'Esprit, les disciples saisissent l'identité profonde de Celui que leurs yeux ont vu et que leurs mains ont touché: le Verbe de Dieu (1 Jn 1, 1). L'évangile de Jean témoignerait donc autant de Jésus de Nazareth que du Ressuscité.»

En conclusion, nous ne pouvons mesurer avec certitude l'étendue de la connaissance que Jésus avait de lui-même. Seules quelques traces peuvent être détectées dans nos évangiles pour éclairer la question. Et ces traces sont minces, car les évangiles — comme tout texte de l'Antiquité — se soucient peu de faire connaître la «vie intime» des personnages qu'ils décrivent, Jésus y compris. De tout temps, on a essayé d'expliquer comment «ça se passait dans sa conscience»; en bout de ligne, nous devons reconnaître nos limites face à ce sujet. Plusieurs réponses peuvent être données. Nous en avons exploré quelques-unes — d'hier et d'aujourd'hui. Si elles ne disent pas tout, elles tentent néanmoins de décrire, d'une façon raisonnée, un mystère grand comme la foi.

GP

Deuxième partie

**À LA DÉCOUVERTE
DU CHRIST**

LE CHEMINEMENT DE L'ÉGLISE PRIMITIVE: DE LA RÉSURRECTION À LA PRÉEXISTENCE

Pierre Létourneau

Dans les deux prochains chapitres, nous allons parler de la foi en Jésus, le Christ. Cette foi reconnaît et proclame que Jésus est ressuscité et qu'il est notre Sauveur. Voilà la vérité profonde que le christianisme annonce à travers le monde. Dès le départ, résumons en deux mots tout ce que vous lirez dans les prochaines pages: *approfondissement progressif*. Qu'est-ce que cela signifie? La vérité que l'Église proclame n'est pas un livre tombé du ciel. Elle n'est pas non plus une vérité toute faite que les disciples auraient comprise tout d'un coup, en voyant, par exemple, Jésus ressuscité. Lentement et progressivement, les chrétiens ont approfondi leur compréhension de la résurrection de Jésus, de sa divinité et de son rôle dans notre salut. L'Esprit Saint est un bon maître, un vrai pédagogue. Il n'enseigne pas des vérités toutes faites d'avance. Dans les expériences de vie, il parle; il révèle ses vérités au cœur des croyants. Voilà pourquoi la foi chrétienne est profonde et solide. Elle n'est pas d'abord une idée mais une certi-

tude qui vient de la vie, qui provient du cœur même des croyants.

*Le point de vue d'un bibliste
en regard de celui de l'historien*

Fidèle aux principes de sa discipline, l'historien cherche les traces matérielles de la vie de Jésus. Son enquête ne peut aller au-delà de la mort de Jésus, car la vie nouvelle qui commence avec la résurrection ne laisse des traces ici bas que dans la foi des croyants. À l'inverse de l'historien, le bibliste cherche à comprendre ce que les premiers croyants ont dit et ont compris de Jésus en sachant qu'il était ressuscité.

Quelques explications sont nécessaires. Paul-Hubert Poirier, en tant qu'historien, nous a parlé du personnage historique qu'a été Jésus. Il a présenté ce que l'histoire — en tant que discipline scientifique — sait de Jésus. En d'autres termes, il a présenté ce qu'on sait de Jésus en dehors de la foi. Pour ma part, en tant que bibliste, je cherche à comprendre comment la foi des premiers chrétiens leur a fait découvrir des vérités sur Jésus qu'ils n'avaient pas comprises avant sa mort. En fait, la résurrection de Jésus a déclenché tout un questionnement sur l'identité de Jésus.

Essayez d'imaginer l'immense changement qu'a provoqué la résurrection. Vous côtoyez un être cher tous les jours, vous mangez avec lui, vous le suivez partout, vous le touchez, vous discutez avec lui, vous dormez au même endroit. Et voici qu'il meurt soudainement. Votre peine est immense. Retrouver cette personne, vivante, après sa mort est inattendu, bouleversant. Vous n'osez pas y croire. C'est cependant ce que les disciples ont vécu. Avant la mort de Jésus, ils le considéraient comme un prophète,

c'est-à-dire quelqu'un qui reçoit la mission de proclamer au peuple un message de la part de Dieu. Mais aucun des grands prophètes de l'Ancien Testament — comme Jérémie ou Ézéchiél — n'est ressuscité et n'a été revu vivant après sa mort. Or voilà pourtant ce qui est arrivé à Jésus! Donc, il ne pouvait pas être qu'un prophète; il devait être plus que cela. La résurrection aura bouleversé l'existence des disciples et transformé leur conviction. Dans une situation comme celle-là, l'historien retient le fait suivant: les disciples ont affirmé que leur changement était dû à la rencontre de Jésus ressuscité. Mais il n'a pas accès direct au fait même de la résurrection. Il préfère donc ne pas en tenir compte, ou, du moins, ne pas se prononcer sur ce fait qu'il ne peut démontrer. Mais cela aussi demande à être mieux expliqué.

Jésus est ressuscité!

Pendant sa vie, Jésus pouvait être comparé à un grand maître ou à un grand prophète, comme ceux de l'Ancien Testament. Mais sa résurrection d'entre les morts a fait comprendre qu'il était plus que ça, qu'il était le Fils de Dieu.

En fait, la résurrection ne fait pas seulement comprendre aux disciples ce qu'ils savaient déjà. Elle fait voir de nouvelles choses, elle ouvre d'autres perspectives. Imaginez un homme qui devient premier ministre ou président. Durant son enfance, son entourage voit un petit garçon comme les autres. Bien sûr, il peut avoir certaines qualités ou certains traits de caractère qui sortent de l'ordinaire. Mais globalement, tout le monde voit le petit garçon qui grandit. Le jour où il devient premier ministre, le regard de son entourage change. À la lumière de son présent, on

repense à son enfance et on découvre certains traits qui n'avaient pas été remarqués jusqu'alors: sa grande intelligence, son caractère déjà fort pour un jeune, son habileté à communiquer, son amabilité hors du commun, etc. Tout était déjà là, mais on ne s'en aperçoit vraiment qu'en relisant son histoire et en constatant ce qu'il est devenu: on prend conscience de qui était cet enfant et de ce qui se préparait en lui. On se surprend même à dire: «Quand le premier ministre était petit...» Ce qu'il est devenu donne au passé une nouvelle dimension.

Il en va de même pour Jésus et sa résurrection. Voyant le Ressuscité, les disciples ont alors entrevu des possibilités dont ils ne pouvaient même pas se douter avant sa mort. Grâce à la résurrection, les disciples ont reconnu qu'il était le Fils de Dieu, le véritable sauveur de l'humanité. Il convient donc de commencer avec la résurrection: voyons comment cet événement a permis aux croyants d'approfondir l'identité de Jésus comme Fils de Dieu.

La résurrection de Jésus, un fait historique?

La résurrection de Jésus est un fait incontournable. Mais en quel sens pouvons-nous affirmer que la résurrection de Jésus est un fait historique?

La question est pertinente puisque plusieurs objections — au cours de l'histoire — ont déjà été soulevées contre la réalité de la résurrection. À plusieurs reprises, certains ont cherché à discréditer les récits de Pâques, affirmant qu'il s'agissait d'une fraude des Apôtres: ceux-ci auraient volé le corps de Jésus et lancé la rumeur du tombeau vide (Mt 28, 15). D'autres ont plutôt invoqué la crédulité des Apôtres. Ceux-ci se seraient mépris sur divers points: soit qu'ils aient cru Jésus mort alors qu'il n'était que dans un

coma, soit qu'ils se soient rendus au mauvais tombeau, ou encore qu'ils aient pris leurs hallucinations pour de vraies apparitions. Il y a enfin des gens qui fondent leur doute sur les différences entre les récits évangéliques. Jésus est-il d'abord apparu à Marie-Madeleine près du tombeau, à des disciples sur la route d'Emmaüs, ou aux Douze? Et si c'est aux Douze, est-ce à Jérusalem (cf. Lc 24; Jn 20; Mc 16, 9-20) ou en Galilée (cf. Matthieu; Jn 21; Mc 14, 28; 16, 7)?

La plupart de ces objections ont laissé des traces dans les évangiles; elles étaient connues des évangélistes. D'ailleurs, à y regarder de près, ils répondent à ces questions. Rappelons-nous le récit de Matthieu, où les grands prêtres et les pharisiens vont demander à Pilate de poster des gardes devant le tombeau: ils ont peur que les disciples ne viennent dérober le corps et annoncent ensuite que Jésus est ressuscité (cf. Mt 27, 62-66; 28, 4.11-15). Ce récit de Matthieu nous montre que les disciples n'ont pas inventé le tombeau vide. Si le tombeau vide était une invention, Matthieu n'en aurait tout simplement pas parlé, parce qu'il savait que les Juifs ou les Romains pouvaient s'en servir contre la foi en Jésus. Il en parle, donc le tombeau était vraiment vide, et il ne peut cacher ce fait (voir «Le tombeau vide: À considérer sérieusement», pp. 155 et ss). Et dans l'évangile de Jean, que fait Marie-Madeleine lorsqu'elle découvre le tombeau vide? Elle va avertir Pierre que le corps de Jésus a été volé (Jn 20, 1-4). Ce récit fait comprendre que les disciples eux-mêmes ont d'abord pensé que d'autres avaient volé le cadavre de Jésus.

À vrai dire, le simple fait d'un tombeau vide peut s'interpréter de toutes sortes de façons. Et en cela, le tombeau vide n'est pas une «preuve» de la résurrection de Jésus. Il est un signe qui n'impose pas une interprétation mais la suggère. Pour les croyants, le fait ne prendra son vrai sens

qu'à la lumière des rencontres de Jésus ressuscité. Le tombeau est vide parce que Jésus est ressuscité.

Enfin, pour bien montrer que ce n'est pas l'imagination des disciples qui leur a joué des tours, les évangélistes précisent que les disciples ont d'abord refusé de croire en la résurrection (cf. Mt 28, 17; Lc 24, 11.37; Mc 16, 11. 14; Jn 20, 25). Ils insistent ensuite sur les qualités corporelles et tangibles du Ressuscité: il mange (Lc 24, 41-43), on touche ses blessures (Lc 24, 39; Jn 20, 24-28), etc.

Quant aux différences entre les évangiles, elles sont loin de prouver qu'il s'agit d'une invention. Car en fait, tous les évangiles s'accordent sur un récit fondamental: il y a eu une apparition de Jésus au groupe des Douze. À ce moment, il les a envoyés en mission. Voilà le fait le plus ancien que tous les évangiles rappellent.

Au fil du temps, d'autres éléments furent ajoutés. N'oublions pas que la Bonne Nouvelle était une parole vivante que chaque communauté appliquait à sa situation particulière. Le récit s'ajustait aux besoins spécifiques. Voilà ce qui explique les différences entre les récits de nos évangiles. Il faut cependant remarquer que le fond commun, raconté par tous les évangélistes, est très ancien et nous fait possiblement remonter aux premiers moments de la foi chrétienne.

Bref, rien n'empêche de considérer la résurrection de Jésus comme un fait de l'histoire. Il y a même en sa faveur un motif positif, une trace historique que l'historien lui-même peut constater: le témoignage ferme des disciples. Il est certain que Jésus a été abandonné lors des événements tragiques qui l'ont conduit au supplice. Un autre fait est certain: peu de temps après sa mort, ces mêmes disciples sont revenus pour témoigner unanimement de sa résurrection. Ce revirement radical prouve que les disci-

ples ont vécu après la mort de Jésus une expérience profonde qui les a marqués. D'après leur témoignage, cette expérience est la rencontre de Jésus, vivant, après sa mort.

Revenons quelques instants sur le caractère inouï et inattendu de la résurrection. Aujourd'hui, les psychologues disent que les visions, apparitions et autres expériences du genre sont le fruit du subconscient. Celui-ci projeterait dans la réalité des désirs inconscients, des attentes profondes ou des éléments de foi. Par exemple, dans la littérature juive contemporaine de Jésus, on trouve des récits où de grands héros de la foi apparaissent dans des visions (ex.: Jérémie). Le personnage est alors vu dans la gloire céleste en compagnie des anges, etc. La question se pose donc: est-ce que les disciples auraient pu imaginer la résurrection après la mort de Jésus? Nous ne le croyons pas et ce, pour plusieurs raisons. Dans le cas d'une vision de Jérémie, par exemple, aucun témoin n'avait conclu: «Jérémie est ressuscité d'entre les morts.» Dans le contexte de l'époque, voir Jésus dans une vision — après sa mort — n'aurait pas été si surprenant. Mais, à l'opposé, conclure «Il est ressuscité d'entre les morts!» apparaît donc comme une affirmation audacieuse. Sa nouveauté est absolue et sans parallèle à l'époque. Il n'y avait donc aucun modèle pour «influencer le subconscient des disciples». La résurrection — telle que l'a vécue Jésus — surgit même comme une surprise pour les disciples. C'est un fait sans précédent qui a transformé leur attente et leur vie.

Apportons des précisions sur la dimension historique de la résurrection. Tous, païens, Juifs et croyants, ont pu voir le crucifié. Mais personne ne fut présent dans le tombeau au moment de la résurrection. C'est en partie pourquoi la résurrection échappe à l'historien. Je dis «en partie», parce qu'en plus de cette absence de témoins, il y a

l'aspect transcendant de la résurrection. Transcendant, qu'est-ce à dire? Cela signifie que la résurrection n'est pas seulement un fait de l'histoire, comme la crucifixion de Jésus ou son baptême par Jean Baptiste. La résurrection est un événement qui dépasse le niveau purement historique. Le Ressuscité échappe à nos limites de temps et d'espace: il peut apparaître aux disciples alors qu'ils étaient enfermés, toutes portes bien verrouillées. La résurrection est en fait un acte de Dieu qui dépasse les lois de notre monde. Elle a cependant laissé des traces dans l'histoire, telles que le tombeau vide et le témoignage des disciples qui affirment avoir rencontré le Ressuscité. La résurrection appartient donc autant à l'histoire humaine qu'à celle de Dieu; elle est un point de rencontre entre notre histoire et l'éternité de Dieu. En tant qu'événement «transcendant», la résurrection échappera toujours aux recherches historiques.

Pour nommer cette réalité unique qui dépasse les phénomènes courants de notre monde, les disciples ont utilisé des expressions de la vie quotidienne, comme «il fut relevé», «il s'est réveillé» (voir «Le tombeau vide», pp. 155 et ss). En fait, ces expressions décrivent la résurrection de Jésus à partir de ce que les Juifs attendaient pour la fin des temps. Une partie des Juifs, en effet, s'attendaient à ce que Dieu, un jour, réveille les morts dans le but d'opérer le Jugement et d'accorder aux justes la vie éternelle. Mais cela ne devait arriver qu'à la fin des temps. La résurrection immédiate de Jésus apparaît ainsi comme un fait sans précédent, exceptionnel et inattendu. En faisant de Jésus «le Premier-né d'entre les morts», Dieu a donc fait une exception. Ou plutôt, il a devancé le programme qu'on avait entrevu dans l'Ancien Testament. Et cela a inévitablement fait réfléchir les croyants sur la raison de cette

résurrection. On a ainsi compris que Dieu voulait donner une confirmation exceptionnelle au message, aux actions et à la vie de Jésus. Sa mission n'était pas un échec, au contraire! Son message gardait toute sa force et ne devait donc pas être rejeté.

Assistés par l'Esprit Saint, les croyants ont ainsi approfondi le sens de la résurrection de Jésus. Les fruits de cette réflexion apparaissent déjà dans la première lettre aux Corinthiens, dans l'un des plus anciens credos:

«Je vous ai transmis en premier lieu ce que j'avais reçu
moi-même:

Christ est mort pour nos péchés, selon les Écritures.

Il a été enseveli, il est ressuscité le troisième jour, selon les
Écritures.

Il est apparu à Céphas [Pierre], puis aux Douze.»

(1 Co 15, 3-5)

Nous avons ici une tradition ancienne que Paul a lui-même reçue. Cette tradition remonte donc au-delà des années 50, peut-être même aux années 30 ou 40, ce qui est particulièrement proche des événements fondateurs. La construction de ce passage nous révèle beaucoup de choses. Tout d'abord, la résurrection fut annoncée sur la base de faits incontestables: Christ est mort et a été enseveli, puis il est apparu à Pierre et aux Douze. Deuxièmement, la mort et la résurrection sont deux événements qui ont très tôt été interprétés à la lumière des Écritures. En effet, on a cherché dans l'Ancien Testament des passages qui aideraient à comprendre le sens de la mort et de la résurrection de Jésus. On se disait: si Dieu avait un plan, ce qui est arrivé à Jésus était prévu, préparé et même annoncé dans les interventions passées de Dieu. Ainsi, certains psaumes et certains extraits du prophète Isaïe ont été relus à la

lumière de la résurrection de Jésus. Ces textes parlent du «juste», c'est-à-dire du Juif pieux, irréprochable, fidèle à la Loi et à Dieu — malgré les attaques des ennemis, les souffrances et la mort. Bref, on a compris que ces textes de l'Ancien Testament annonçaient le destin tragique et l'exaltation du véritable Juste, c'est-à-dire Jésus, qui est resté fidèle à la volonté de Dieu et a continué jusqu'au bout sa mission. Voilà pourquoi Dieu l'a ressuscité! On a ainsi compris la continuité qui existait entre les interventions de Dieu dans le passé et les événements qui marquaient la vie de Jésus. La résurrection a alors montré aux chrétiens qu'en Jésus, Dieu a accompli parfaitement le salut qu'il avait annoncé et préparé dans l'Ancien Testament.

Dieu est donc cohérent, et ses interventions suivent un plan bien ordonné. Cela ne l'empêche pas de faire du neuf et de l'inattendu. Telle est en effet la résurrection de Jésus: un acte inattendu et unique de Dieu, un acte dont aucun Juste avant Jésus n'avait bénéficié. Par la puissance de Dieu, certains grands prophètes de l'Ancien Testament, et Jésus lui-même, ont pu ramener des morts à la vie. Mais ce n'est pas ce qui est arrivé à Jésus. En le ressuscitant, Dieu ne lui a pas redonné son ancienne vie: il l'a fait accéder à une vie nouvelle, totalement différente. Voilà pourquoi, lorsque le Ressuscité apparaît aux disciples, ils ne reconnaissent pas Jésus immédiatement. Avec Jésus commence une nouvelle sorte de vie, celle qui sera également la nôtre lorsque nous ressusciterons. C'est pour cette raison que l'autre série d'expressions, provenant de l'Ancien Testament, devient nécessaire. On l'appelle le «vocabulaire de la glorification». Ainsi, Jésus «a été élevé, exalté, glorifié» (voir «Le tombeau vide», pp. 155 et ss) pour nous faire comprendre que sa nouvelle vie est complètement différente de celle que nous connaissons dans notre monde.

Résurrection ou réincarnation, quelle différence?

Un peu plus loin dans la même épître aux Corinthiens, Paul tente de décrire cette façon totalement nouvelle d'exister que procure la résurrection. Il se sert d'une comparaison avec notre existence actuelle:

«Il en est ainsi pour la résurrection des morts:
semé corruptible, le corps ressuscite incorruptible;
semé méprisable, il ressuscite éclatant de gloire;
semé dans la faiblesse, il ressuscite plein de force;
semé corps animal [psychique], il ressuscite corps spirituel.»
(1 Co 15, 42-44)

Ce texte est difficile. Comme bibliste, nous avons de la difficulté à bien le comprendre. En fait, probablement que Paul lui-même se demandait s'il comprenait bien ce qu'il écrivait. La réalité qu'il tente de décrire dépasse les mots. Et quand vient le temps de décrire le corps glorieux du Ressuscité, les mots ne suffisent plus. Il semble nous dire: le corps du Ressuscité est totalement différent de celui que nous connaissons actuellement — un corps mortel fait de chair, d'os et de sang. La résurrection de Jésus ouvre des chemins jusqu'alors inconnus (voir «La vie nouvelle de Jésus», p. 158).

De plus, nous apprenons dans ce texte que la résurrection est une expérience unique qui diffère complètement de la réanimation d'un cadavre ou de la réincarnation. Lorsque Jésus a réanimé Lazare, ce dernier est revenu à la vie qu'il avait avant sa mort. La réanimation de Lazare est différente de la résurrection de Jésus. Ceux qui croient en la réincarnation espèrent être réincarnés en être humain — plutôt qu'en vache ou en cochon. Ils espèrent que leur condition ira en s'améliorant. Mais se réincarner — en

bout de ligne — signifie toujours recommencer une vie dans notre monde, cette existence qui est soumise aux lois normales de la vie telle que nous la connaissons. Paul affirme que la résurrection est d'un autre ordre: elle donne accès à une vie différente, une vie éternelle qui n'est plus affectée par la mort et les autres limites de notre corps de chair.

De la résurrection à la préexistence

Les croyants n'ont pas seulement réfléchi sur le sens de la résurrection. À partir de cet événement, leur regard sur Jésus s'est aussi transformé. Refaisons le chemin qu'ont emprunté les chrétiens du premier siècle dans leur recherche de la vérité. Il est possible de tracer une certaine évolution dans la réflexion des premiers croyants sur la divinité du Christ. Pour approfondir leur foi en Jésus, les premiers chrétiens se sont attardés aux grands événements de salut dans l'histoire de l'humanité et dans la vie de Jésus. Mais ils l'ont fait à reculons: ils ont d'abord réfléchi sur la fin des temps, puis sur la résurrection de Jésus, ensuite sur son baptême, sur sa conception et sa naissance, et enfin sur la création du monde.

Comment la résurrection de Jésus a changé le regard des Apôtres

Avant sa mort, les disciples croyaient probablement que Jésus était un prophète de Dieu, et même le Messie attendu, le libérateur d'Israël. Mais sa résurrection a fait éclater leur conception du «Messie». Ils ont d'abord compris que Jésus allait revenir et se présenter comme Fils de Dieu à la fin des temps. Par la résurrection, Dieu avait fait

de Jésus son Fils et, en tant que tel, Jésus allait bientôt revenir pour établir définitivement son royaume éternel. Réfléchissant davantage, on s'est aperçu que ce n'était pas totalement exact. En fait, la résurrection avait confirmé un lien unique entre Dieu et Jésus qui avait été établi lors de son baptême. L'Esprit Saint a continué son travail et a fait approfondir encore cette vérité: en réalité, le baptême lui-même a révélé que Jésus était le Fils de Dieu depuis sa naissance (en raison de sa conception par la puissance de l'Esprit). Et de fil en aiguille, on a finalement compris qu'en Jésus, a pris chair le Fils de Dieu qui a toujours existé.

Bref, le changement, il ne faut pas tant le chercher en Jésus que chez les disciples. Ce sont eux qui revoient sa vie en croyant désormais qu'il était déjà le Fils de Dieu, et cela donne un sens différent à tout ce que Jésus a fait et a dit. Cette projection vers l'arrière marque des étapes dans la réflexion croyante sur le mystère de Jésus. Elle ne modifie donc pas la personne même de Jésus. En d'autres termes, on n'a pas inventé une divinité que Jésus ne possédait pas durant sa vie. N'oublions pas que la révélation fait comprendre la vérité, elle ne la crée pas. Jésus a donc toujours été véritablement le Fils de Dieu. Mais c'est progressivement que les croyants ont compris cette vérité de foi.

Je vais maintenant reprendre plus en détail cet approfondissement progressif de la foi en la divinité de Jésus¹.

¹ Pour cette présentation, je m'inspirerai principalement d'un livre récent de Raymond E. Brown: *Jésus dans les quatre évangiles*, (coll. «Lire la Bible», n° 111), Paris, Cerf, 1996.

La résurrection et le retour du Fils de Dieu

Dans le deuxième chapitre de Paul-Hubert Poirier (cf. pp. 54-60), nous avons vu combien le «Royaume de Dieu» était central dans la prédication de Jésus. Et dans le cadre de cette prédication, certaines de ses actions — telle la «purification» du Temple — ont eu un impact décisif sur l'opinion qu'on pouvait se faire de Jésus. De fait, il fut condamné à mort comme «Roi des Juifs» — titre pouvant désigner le Messie. Or le Messie devait ramener la royauté en Israël et établir le Règne de Dieu. Au départ, les disciples se sont attachés à Jésus parce qu'ils croyaient qu'il était ce Messie attendu. Mais comme la plupart des Juifs de cette époque, ils attendaient un royaume politique. Par exemple, lorsque Jacques et Jean demandent d'être «l'un à sa droite et l'autre à sa gauche» dans sa gloire (Mc 10, 37 et parallèles), leur aspiration ne dépasse pas les responsabilités liées à un royaume terrestre (ex.: finances, défense, etc.). Même après la résurrection, la perspective des disciples est limitée: «Seigneur, est-ce maintenant le temps où tu vas rétablir le Royaume pour Israël?» (Ac 1, 6) Leur vision du Royaume est marquée par leur époque. Or, Jésus a fini sur la croix; et dans le monde juif, un Messie crucifié était par définition un faux Messie — puisqu'il avait échoué dans sa mission. Il n'est donc pas surprenant que ses disciples l'aient abandonné: son échec marquait la fin de l'espérance qu'il avait suscitée.

Mais voilà que Dieu le ressuscite d'entre les morts, donnant ainsi une approbation divine au ministère de Jésus. À la lumière de cet événement, les disciples ont révisé l'idée qu'ils se faisaient de Jésus. Ils ont compris qu'il était bel et bien le Messie, mais que les choses ne devaient pas se passer comme eux l'avaient imaginé. La mort et la

résurrection du Messie devaient donc être nécessaires à sa mission. Cette nécessité transparait dans quelques textes très anciens que je me permets de citer:

«[Cet évangile ...] concerne Jésus Christ, notre Seigneur, issu selon la chair de la lignée de David, établi, selon l'Esprit Saint, Fils de Dieu avec puissance par sa résurrection d'entre les morts.» (Rm 1, 3-4; cf. Ac 2, 36)

«Le Dieu de nos pères a ressuscité Jésus que vous aviez exécuté en le pendant au bois. C'est lui que Dieu a exalté par sa droite comme Prince et Sauveur, pour donner à Israël la conversion et le pardon des péchés.» (Ac 5, 30-31)

«[...] la promesse faite aux pères, Dieu l'a pleinement accomplie [...] quand il a ressuscité Jésus, comme il est écrit au psaume second: Tu es mon fils, moi, aujourd'hui, je t'ai engendré.» (Ac 13, 32-33)

Un schème commun ressort de ces passages. Par la résurrection, Jésus est devenu Fils de Dieu et Seigneur; c'est avec l'autorité et la puissance du Fils de Dieu qu'il va revenir pour établir définitivement sa royauté et le Règne de Dieu.

En comparant ces passages avec le premier credo cité tout à l'heure, on constate que la réflexion sur Jésus et son rôle a progressé. La résurrection de Jésus a modifié l'image qu'on s'était faite du Messie. D'une part, les croyants ont réaffirmé leur conviction que Jésus était le Messie. De fait, en raison de sa naissance, il appartient à la descendance de David. Mais la résurrection a fait comprendre que le rôle du Messie ne se limitait pas au peuple juif. Au contraire, la royauté du Messie concerne toutes les nations, tout l'uni-

vers. De «Messie» du peuple juif, Jésus devient le «Messie» universel. C'est cela que Paul veut dire lorsqu'il affirme que, par la résurrection, Jésus a été établi Fils de Dieu en puissance. Jésus, Fils de Dieu ressuscité, est le Messie dont parlaient les prophètes; il est même plus que ce Messie, car il libère et sauve toute l'humanité. Comme on le constate, les croyants ont dû réinterpréter l'Ancien Testament à la lumière de la résurrection. On voit tranquillement se dessiner le mouvement de va-et-vient entre l'Écriture et l'expérience actuelle: on se sert de l'Écriture pour comprendre et interpréter le mystère du Christ, mais en retour, ce mystère apporte un éclairage nouveau à l'Écriture.

Le baptême du Fils de Dieu

Il y eut plusieurs croix et de nombreux crucifiés en Palestine au premier siècle. Pourquoi Jésus fut ressuscité et pas un autre? Dieu n'avait certainement pas ressuscité quelqu'un au hasard. Il était donc prévu que Jésus allait ressusciter. Pour découvrir cette vérité, les croyants ont dû revenir sur la vie publique de Jésus. Ils ont alors saisi que la mort et la résurrection de Jésus constituaient le couronnement de sa «carrière» de Messie: par cet acte, Dieu avait reconnu la valeur divine de la mission et du message de Jésus. La résurrection devient en quelque sorte la confirmation par Dieu du fait que Jésus avait agi et parlé en tant que Fils de Dieu. Et comme c'est à partir de son baptême par Jean que Jésus a commencé sa mission, on a interprété cet événement comme le point de départ de son rôle de Fils. On voulait ainsi affirmer que toute l'activité publique de Jésus était l'œuvre du Fils de Dieu.

Attardons-nous quelques instants au récit le plus ancien de cet événement, celui de Marc :

«Or, en ces jours-là Jésus vint de Nazareth en Galilée et se fit baptiser par Jean dans le Jourdain. À l'instant où il remontait de l'eau, il vit les cieux se déchirer et l'Esprit, comme une colombe, descendre sur lui. Et des cieux vint une voix: "Tu es mon Fils bien-aimé, il m'a plu de te choisir."» (Mc 1, 9-11)

Cet événement est en quelque sorte une révélation faite seulement à Jésus. C'est lui qui voit le ciel s'ouvrir, c'est lui qui entend la voix de Dieu. Et cette voix lui fait comprendre que Dieu l'appelle à être le Fils de Dieu. Rappelez-vous les paroles du deuxième psaume — que les Juifs chantaient lors du couronnement des rois —: «Tu es mon Fils; moi, aujourd'hui, je t'ai engendré.» (Ps 2, 7) Comme nous l'avons vu, dans le livre des Actes (13, 33), Luc a utilisé cette parole de l'Ancien Testament pour montrer que, par la résurrection, Jésus avait été couronné comme Fils afin de revenir établir son Royaume avec la puissance même de Dieu. En appliquant ce même passage de l'Écriture à l'événement du baptême, l'évangéliste Marc indique que Jésus, en tant que Fils de Dieu, a déjà commencé à établir son Règne durant son ministère terrestre. Ce Règne, il va l'établir non pas en roi guerrier, mais en serviteur de Dieu, humble et fidèle. C'est ce que Marc veut faire comprendre en jumelant un bout du Ps 2, 7 avec un passage d'Isaïe (cf Is 63, 19).

La conception du Fils de Dieu

Inévitablement, la question posée lors de la résurrection allait tôt ou tard être posée à propos du baptême: entre

tous ceux venus se faire baptiser par Jean, pourquoi Jésus a-t-il été élu? Et une réponse similaire fut donnée: parce qu'il y a quelque chose avant son baptême qui explique le choix de Dieu. En d'autres termes, Jésus était déjà le Fils de Dieu, mais cette identité était méconnue. L'événement du baptême fut en quelque sorte une révélation du fait que Jésus était Fils de Dieu depuis sa naissance.

Cette réflexion, nous la retrouvons dans les «évangiles de l'enfance» (soit les deux premiers chapitres des évangiles de Matthieu et Luc). La tradition ancienne, nous l'avons lu en Romains 1, 3-4, présentait déjà Jésus comme Messie, descendant de David selon la chair, et comme Fils de Dieu selon l'Esprit (par la résurrection). Les textes de l'enfance s'attardent maintenant à démontrer que ces deux aspects de Jésus sont légitimes dès sa conception. Ils montrent ainsi que Jésus est fils de David par Joseph, son père adoptif, et qu'il est Fils de Dieu par l'intervention de l'Esprit Saint lors de sa conception en Marie, sa mère naturelle.

Le Fils de Dieu éternel

À partir de maintenant, c'est l'évangile de Jean qui continue la réflexion. Mais avant d'aller plus loin, il faut apporter une précision importante: ni Jean ni les autres auteurs du Nouveau Testament n'ont affirmé que Jésus a toujours existé. Jésus, c'est l'homme qu'est devenu le Fils de Dieu en s'incarnant. Jésus n'existait donc pas avant ce moment, comme n'importe quel être humain n'existe pas avant sa naissance. C'est le Fils de Dieu, qui existait avant la naissance de Jésus et avant la création du monde.

Le Fils de Dieu avant la création du monde

Pour Jean, il ne fait aucun doute que Jésus est le Fils de Dieu qui existait auprès du Père avant la création du monde. Je cite immédiatement un court passage qui l'affirme clairement:

«Au commencement était le Verbe,
et le Verbe était auprès de Dieu,
et le Verbe était Dieu.
Il était au commencement auprès de Dieu.
Toutes choses vinrent à l'existence par lui [...].
Et le Verbe devint chair et habita parmi nous,
et nous avons vu sa gloire de Fils unique du Père.»
(Jn 1, 1-3.14)

Plusieurs idées importantes sont affirmées en ces quelques lignes: le Verbe, c'est-à-dire la Parole de Dieu, existait avant la création du monde; il est divin; c'est lui qui a créé le monde; il s'est incarné, moment à partir duquel il a manifesté dans le monde son identité de Fils unique du Père.

On pourrait s'attarder longuement sur ces versets très riches. Je me limiterai à un aspect important. À partir du verset 14, il est question de l'incarnation du Verbe. Dès ce moment, l'auteur utilise le titre de Fils unique du Père, pour parler du Verbe. S'il change de titre, c'est pour montrer que Jésus, le Fils unique de Dieu, et le Verbe, qui crée le monde, sont une seule et même personne. Voilà ce que cherche à dire ce texte: le Fils de Dieu, qui a pris chair en Jésus, existait auprès de Dieu avant la création du monde.

Les croyants ne sont pas parvenus à cette vérité de la même manière qu'aux étapes précédentes. Ils ne se sont pas posé la question: pourquoi lui et pas un autre? Dans

leur cheminement, ils en sont plutôt venus à se poser des questions plus générales sur l'histoire du monde et sur le salut. Ils ont compris que toutes les étapes de la vie et de la mission de Jésus s'inséraient dans un plan plus vaste conçu par Dieu dans le but de sauver l'humanité. Et ce plan ne comprenait pas seulement la mission de Jésus, mais aussi toutes les interventions de Dieu dans l'histoire, y compris la création du monde. Et par là, le christianisme rejoint la pensée juive. En effet, les Juifs ont toujours cru qu'il ne pouvait y avoir qu'un seul Sauveur, Dieu lui-même, parce qu'il était le Créateur. La nouveauté chrétienne réside dans le fait suivant: Dieu a confié le salut à son Fils, Jésus. Ce transfert est le fruit d'une réflexion sur le récit de la création qui apparaît dans le premier chapitre de la Genèse. On y lit que Dieu crée le monde par sa Parole. Or, pour les chrétiens, Jésus nous a parlé comme Dieu; il est intervenu dans notre monde en tant que véritable Fils de Dieu. C'est lui la véritable Parole de Dieu. Or, si Dieu a créé le monde par sa Parole, n'est-ce pas aussi par son action qu'il entend le sauver? Pour l'évangile de Jean, ce Fils — Créateur et Sauveur — est devenu homme dans notre monde: Jésus de Nazareth. Par sa venue, il nous fait connaître Dieu parfaitement et ainsi nous sauve.

La foi des Pères de Nicée

Les évêques, réunis en concile œcuménique à Nicée en 325, ont achevé cette progression dans la compréhension chrétienne de Jésus. À la suite de Jean, ils ont affirmé ceci: non seulement le Fils était avec le Père avant la création du monde, mais il est avec le Père de toute éternité, il n'a jamais eu de commencement, il est vraiment Dieu. Toutefois, ils ont affirmé cette vérité avec des mots philo-

sophiques, plus abstraits: le Fils est «vrai Dieu issu du vrai Dieu, coéternel avec le Père, engendré non pas créé; il n'y eut jamais de temps où il ne fut pas». En cela, ils ont précisé et complété ce qui était exprimé dans le Nouveau Testament.

Notons cependant une différence entre les affirmations du Nouveau Testament et la proclamation des évêques du concile de Nicée. Pour les auteurs bibliques, la foi était une réalité vivante qui s'approfondit continuellement et qui évolue. On ne sent pas encore la nécessité de la formuler définitivement dans des termes fixes. À l'inverse, les conciles ont formulé des dogmes, des vérités définies et définitives qui enseignent la seule manière correcte de croire et la seule manière correcte de formuler la foi. On peut noter les effets positifs des dogmes dans la vie des croyants. À la longue, les expressions divergentes de la foi peuvent semer des doutes, laisser des imprécisions, etc. En ce sens, le dogme peut donner une certaine solidité à la foi. Nous devons cependant constater qu'il peut y avoir un appauvrissement lorsque la vie se sclérose et que l'évolution cesse. Aujourd'hui, la foi des chrétiens est constamment mise en demeure, que ce soit par la science, par les autres grandes traditions religieuses, ou par les multiples formes du Nouvel Âge. L'Église tirerait un grand avantage à retrouver quelque chose de ce dynamisme extraordinaire qui a marqué les premiers siècles de son existence. L'Église doit constamment réviser ses modèles, revoir la formulation de sa foi pour qu'elle réponde aux besoins et circonstances de chaque génération. Et en cela, elle a pour modèle les premières générations de chrétiens: eux qui n'ont jamais hésité à approfondir la vérité du Ressuscité en dialogue avec les milieux où ils se sont implantés. La vie nous réservera encore des défis inattendus. Saurons-nous y répondre?

~ Prière ~

Seigneur Jésus,
Fils de Dieu,
Tu l'étais certainement:

À ta naissance
Parce que Dieu avait déjà un projet à te confier;

À ton baptême
Parce que tu as compris et accepté le projet de ton Père
céleste;

À ta mort
Parce que tu as affronté cette fin douloureuse et tragique
Dans la fidélité, l'obéissance et l'espérance;

À ta résurrection,
Parce que le Père a reconnu ton œuvre et t'a reçu près de
lui.

Dans la foi, la prière et la réflexion,
Guidée par ton Esprit,
Ton Église a lentement compris et mûri cette vérité.
Son chemin n'était pas facile:
T'ayant connu comme homme,
Il lui fallait te découvrir comme Dieu.

Nous qui te connaissons davantage comme Dieu,
Nous avons du mal à t'imaginer comme homme.

En tant qu'être humain,
Tu es né, tu as grandi, tu as exercé un métier.
Tu as fait confiance à Dieu
Malgré les moments où tu croyais qu'il n'était plus là
Ou qu'il t'avait abandonné.

En tant qu'être humain,
Tu as aimé les faibles, les pauvres, les malades et les
rejetés;
Tu as partagé la vie et les interrogations de ton peuple;
Tu as eu peur devant la mort.

Seigneur Jésus,
Apprends-nous à être des hommes et des femmes
Vraiment «humains», comme tu l'as été
Afin que nous devenions des fils et des filles de Dieu
Dignes d'être en présence du Père.

EN RELATION AVEC LE RESSUSCITÉ: LES TITRES DE JÉSUS

Pierre Létourneau

Tel titre, telle fonction

On connaît bien l'usage des titres dans notre société: telle personne est présidente, une autre est contremaître ou directeur des ventes. Le titre n'est pas comme le nom de famille: il ne dit pas qui je suis, de qui je suis l'enfant, quelle est ma famille. Le titre décrit le plus souvent la fonction qu'on occupe, le travail qu'on fait. Par exemple, toute ma vie, je n'aurai qu'un nom. Mais je pourrai avoir plusieurs titres selon les fonctions que j'occuperai. Pour le moment, je suis bibliste parce que j'étudie la Bible, je suis professeur parce que j'enseigne. En un sens, ces titres précisent la relation avec les autres, avec la société, tandis que le nom touche à l'identité de la personne.

On retrouve la même chose pour Jésus. On lui a donné plusieurs titres pour exprimer différents aspects de sa mission et de sa relation au monde. Vous en connaissez certainement plusieurs: Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, le Sauveur, le Messie, le Fils de l'homme, le Seigneur, etc.

Aujourd'hui, l'originalité et la richesse de ces titres échappent à la plupart des croyants. Mais dans l'Église primitive, chacune de ces expressions insistait sur tel ou tel aspect particulier du salut.

Prenons comme exemple le titre le mieux connu de Jésus, celui de «Christ». Nous disons «Jésus Christ», mais Christ n'est pas le nom de famille de Jésus. C'est un titre qui désigne une de ses fonctions. «Christ» et «Messie» sont des titres équivalents, bien que le premier vienne de la langue grecque, le second de l'hébreu ou de l'araméen. Que ce soit en grec ou en araméen, ce titre appartient à la religion juive. À l'époque de Jésus, on désignait ainsi un descendant de la lignée du roi David, mandaté par Dieu pour libérer le peuple juif de l'occupation romaine. On le décrivait comme un nouveau roi choisi par Dieu pour diriger le peuple d'Israël en accord avec sa volonté. En donnant ce titre à Jésus, les disciples voulaient dire qu'il était ce descendant de David chargé de faire commencer le Règne de Dieu.

Tel salut, tel sauveur

Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, la résurrection de Jésus a provoqué toute une réflexion sur le sens de la mission de Jésus. Elle a donc modifié aussi le sens des titres qu'on lui donnait. Par exemple, le Ressuscité est encore appelé «Messie». Mais le sens s'est élargi. Le Messie n'est plus seulement celui qui libère le peuple juif de la domination des Romains. Il est désormais celui qui libère toute l'humanité du mal et du péché; il offre à toute l'humanité le salut éternel qui vient de Dieu.

Les premiers chrétiens parlaient donc de Jésus en décrivant ce qu'il faisait pour notre salut. L'idée qu'on se

faisait du salut pouvait donc influencer la manière de parler de Jésus. Par exemple, si le salut que j'attends se limite au bonheur ici-bas, alors mon sauveur pourrait n'être qu'un maître spirituel, un gourou, ou un sage qui m'enseigne la voie du bonheur. Mais si le salut, c'est d'atteindre la vie éternelle en devenant des fils et des filles de Dieu, il faut plus qu'un sage ou un maître spirituel. Un tel salut exige un sauveur qui détienne la puissance de Dieu lui-même, car seul Dieu peut nous faire accéder à sa vie.

Pour les premiers chrétiens, le salut était lié à une attente. Ils s'attendaient à ce que Jésus revienne pour achever définitivement le salut général de toute l'humanité. Cette attente était au centre de leur foi. Les croyants mettaient toute leur espérance en cette vérité essentielle: Jésus est ressuscité et il va bientôt revenir nous chercher. Voilà d'ailleurs le sens véritable de la fête de Noël. On ne fait pas que rappeler le «petit Jésus»; on ne célèbre pas seulement son anniversaire de naissance. Pendant l'Avent, on attend impatiemment que Jésus revienne, et à Noël, on célèbre son retour prochain. Vu son importance, cette attente du Ressuscité prend une grande place dans les titres qu'on a donnés à Jésus.

Pour mieux saisir cette attente qui caractérise les premières générations de chrétiens, il faut d'abord revenir au ministère de Jésus. Paul-Hubert Poirier nous a bien fait comprendre que Jésus avait parlé et agi comme le prophète du Royaume, celui que Dieu a envoyé pour annoncer la venue prochaine du Règne de Dieu (voir chapitre 2). Jésus considérait même que ce Règne atteignait déjà ses contemporains par son action et sa parole. Rappelez-vous ce passage de l'évangile de Luc où les pharisiens demandent à Jésus quand va arriver le Règne de Dieu. Jésus leur répond: «Le Règne de Dieu ne vient pas comme un fait

observable. On ne dira pas: “Le voici” ou “Le voilà”. En effet, le Règne de Dieu est parmi vous.» (Lc 17, 20-21) Les disciples avaient donc toutes les raisons de croire que le commencement du Règne de Dieu était directement lié au ministère de Jésus. Or à sa mort, ils ont constaté que le Royaume n’était pas arrivé comme ils l’avaient souhaité. La résurrection a tout modifié. À la rencontre du Ressuscité, on a compris que le Royaume de Dieu était déjà commencé dans la mission terrestre de Jésus; une intervention finale de Dieu était tout de même nécessaire pour l’établir complètement et définitivement. Une conviction s’est imposée: Jésus reviendrait. Dieu avait chargé Jésus d’inaugurer son Règne, nul autre que lui n’allait revenir pour l’achever avec la toute-puissance divine.

À la lumière de ces quelques remarques, prenons conscience que certaines façons de concevoir Jésus — aujourd’hui — ne sont pas tout à fait justes. On ne peut considérer Jésus seulement comme un simple révolutionnaire pacifique, ou comme l’ami des pauvres et des exclus, ou encore comme l’ami par excellence, le confident à qui je peux tout confier sans crainte d’être rejeté ou jugé. Jésus n’est pas qu’un sage ou qu’un maître spirituel. Toutes ces façons de concevoir Jésus sont en partie vraies. Mais un tel Jésus serait incapable d’établir en puissance le Royaume céleste de Dieu. Il lui manquerait un aspect essentiel de la foi chrétienne. Jésus est bel et bien l’ami des pauvres et des exclus ou un grand maître spirituel; mais il est aussi le Ressuscité qui va revenir juger le monde et faire entrer les justes dans la vie éternelle.

Le Ressuscité et le Jugement

Nous aborderons maintenant une question qui fait couler beaucoup d'encre: Doit-on craindre le Jugement de Dieu à la fin des temps? Car nombreux sont les groupes qui — sous peine de terribles châtiments ou d'anéantissement — incitent nos contemporains à entrer dans leur groupement. Jésus est décrit comme celui qui viendra à la fin des temps pour opérer le Jugement de Dieu. Mais doit-on redouter ce Jour? Les premiers chrétiens se sont aussi posé cette question. Et en caricaturant un peu, voici quelle aurait pu être leur réponse:

«Ouf! On a bien fait de prendre le parti de Jésus! Il va revenir très bientôt. Tenons bon, endurons les persécutions, les rejets et les diffamations de notre foi. Le Juge s'en vient et il est de notre bord. N'ayons pas peur! car le Fils de l'homme qui va nous juger, nous le connaissons! C'est celui-là même qui a vécu l'amour et la compassion de façon totale.»

D'une façon imagée, voilà bien ce qu'a été leur réaction. Lorsqu'on se penche sur les textes mentionnant le «Fils de l'homme» dans les évangiles, c'est bien ce qu'on y trouve. À partir du II^e siècle, le titre «Fils de l'homme» a surtout servi à exprimer l'humanité de Jésus. Mais dans les évangiles, il pointait en une autre direction.

Jésus, le Fils de l'homme

En fait, ce titre est plutôt original. Par exemple, on ne le trouve que dans les évangiles (sauf une mention dans les Actes des Apôtres). De plus, il n'est jamais employé par les croyants pour professer leur foi en Jésus. Seul Jésus l'emploie; de fait, c'est l'un des rares titres qu'il uti-

lise. Qui plus est, Jésus ne dit jamais clairement: «C'est moi le Fils de l'homme.» Il en parle toujours à la troisième personne, comme s'il s'agissait de quelqu'un d'autre. Ces constatations ont longtemps intrigué les spécialistes du Nouveau Testament. Ils se demandaient si l'emploi de ce titre provenait de Jésus lui-même ou s'il s'agissait d'une nouveauté de l'Église primitive. Aujourd'hui, l'ensemble des chercheurs semblent se rallier autour de cette conclusion: Jésus lui-même utilisait ce titre. L'Église en aurait tout simplement perpétué l'usage et enrichi le sens.

La question du Jugement apparaît dans les passages où le titre «Fils de l'homme» désigne un personnage céleste qui viendra dans la gloire sur les nuées du ciel. Voici un extrait de l'évangile de Marc:

«Mais en ces jours-là [...] le soleil s'obscurcira, la lune ne brillera plus, les étoiles se mettront à tomber du ciel [...].

Alors on verra le Fils de l'homme venir, entouré de nuées, dans la puissance et la gloire.

Alors il enverra les anges et, [...]

de l'extrémité de la terre à l'extrémité du ciel, il rassemblera ses élus. [...] En vérité je vous le déclare, cette génération ne passera pas que tout cela n'arrive.»

(Mc 13, 24-27.30)

De telles paroles sont inspirées par le chapitre 7 du livre du prophète Daniel. Il s'agit d'une vision concernant la fin des temps. Daniel voit la scène du Jugement dernier: Dieu fait comparaître les «Bêtes» — image qui désigne les empires qui ont dominé la terre et qui ont persécuté les Juifs fidèles. Celles-ci sont alors dépouillées et jetées au feu éternel. Voici que s'avance un personnage aux allures d'homme (littéralement «comme un fils d'homme») à qui Dieu donne la souveraineté, la gloire et la royauté éter-

nelle. Dans le texte de Daniel, ce personnage représentait en quelque sorte l'ensemble du peuple juif sauvé par Dieu lors du Jugement final.

Jésus s'est servi de cette vision du prophète Daniel et se l'est appliquée. Pressentant l'issue tragique de sa mission, Jésus est demeuré persuadé que Dieu ne laisserait pas inachevée l'œuvre de son ministère. Ce texte — les images qu'il en tire — lui permet d'exprimer sa conviction: Dieu allait bientôt lui donner raison, il allait confirmer son autorité et couronner sa mission de succès. Tout comme dans le livre de Daniel, Dieu allait donner la gloire et la royauté éternelle au «fils d'homme».

Ainsi, la façon dont Jésus utilise l'expression «Fils de l'homme» ne laisse pas l'impression qu'il s'attend à exercer lui-même le Jugement. Par la suite, l'Église a développé cette parole de Jésus dans le contexte de l'attente de son retour. Ainsi, Jésus — monté à la droite de Dieu après sa résurrection — reviendra bientôt en tant que Fils de l'homme tout-puissant. Il procédera au Jugement au nom de Dieu; il rassemblera tous les siens pour les faire entrer dans son Royaume.

Les premières générations de chrétiens s'attendaient à ce que Jésus, le Fils de l'homme, revienne très vite. La parole de l'évangile de Marc (citée plus haut) indique clairement que la venue du Fils de l'homme était attendue dans un proche avenir. Et ceci est confirmé d'autre part.

Voyons quelques exemples. La proximité du retour s'accorde parfaitement avec les premières réflexions sur la résurrection. Jésus était devenu le «Premier-né d'entre les morts», ce qui signifie que Dieu avait devancé en lui et pour lui la résurrection générale de tous les élus, prévue pour la fin des temps. Par la résurrection de Jésus, Dieu

inaugurait son Règne de la fin des temps. Et ce premier acte de la fin annonçait pour bientôt sa réalisation complète. Pour les premiers chrétiens, la résurrection de Jésus se comparerait aujourd'hui à une première pelletée de terre. Celle-ci annonce symboliquement le moment de l'inauguration où on coupera le ruban. La première pelletée montre que la construction est en marche et que l'édifice sera bientôt là. Pour la première génération, la résurrection de Jésus provoque un même sentiment de proximité. Avant même que la présente génération ne disparaisse, le Ressuscité reviendra en tant que Fils de l'homme tout-puissant pour ressusciter et juger les morts, pour rassembler les élus et pour établir définitivement le Règne de Dieu. On ne voyait pas de période prolongée entre les deux événements. Autre exemple: saint Paul se perçoit clairement comme un de ceux qui assisteront à la venue du Fils de l'homme. Il s'adresse ainsi à la communauté de Thessalonique:

«[...] nous, les vivants, qui serons restés jusqu'à la venue du Seigneur, nous ne devancerons pas du tout ceux qui sont morts. [...]

les morts en Christ ressusciteront d'abord;
ensuite nous, les vivants, qui seront restés,
nous serons enlevés avec eux sur les nuées,
à la rencontre du Seigneur, dans les airs,
et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur.»

(1 Th 4, 15-17)

Plus tard, dans une deuxième lettre, il devra même apaiser la fièvre de l'attente, car certains — convaincus que la venue était imminente — ne travaillaient plus (2 Th 2, 1-3; 3, 1-15)!

Dans cette attente troublante de la fin imminente, on parlait du Ressuscité avec le titre de «Fils de l'homme». Par là, les croyants exprimaient leur conviction que Jésus ressuscité allait jouer un rôle-clé dans l'histoire, qu'il était même le personnage le plus important de l'histoire parce qu'il était le Juge suprême et tout-puissant. Toute la vie des croyants était tendue vers ce dénouement prochain. Il va sans dire que la confession de Jésus comme Fils de l'homme a eu un effet rassurant dans les premières communautés de Palestine: «Jésus, cet homme qui a récemment parcouru nos villes, est maintenant le personnage le plus puissant de l'univers (après Dieu, bien sûr), le plus à craindre aussi puisqu'il est le Juge suprême qui va décider du sort éternel des vivants et des morts. Mais nous, nous l'avons bien connu, il est toujours le même. Il nous a aimés jusqu'à donner sa vie pour nous. Donc le Fils de l'homme qui s'en vient posera sur le monde un jugement rempli d'amour et de compassion.»

En attendant la fin...

Pourquoi la venue du Fils de l'homme tarde-t-elle? Voilà plus de 2000 ans que Jésus a marché sur notre terre et la fin n'est pas encore arrivée! Évidemment, les premiers croyants en sont venus eux aussi à se poser cette question. Au fur et à mesure que les croyants mouraient, et que Jésus tardait, les chrétiens ont révisé leur conception et ont approfondi le sens de leur attente.

D'autre part, pendant ce temps, on faisait l'expérience de l'Esprit envoyé par le Ressuscité. On sentait sa puissance en action dans le culte et dans la prédication des missionnaires chrétiens. Cette présence efficace de l'Es-

prit n'était guère compréhensible si Jésus était sur le point de revenir. On a compris cela comme un signe que l'attente allait durer. Ainsi le scénario prévu n'était pas celui de Dieu; on s'était mal représenté le déroulement des choses. Dieu avait probablement prévu que la fin ne serait pas aussi immédiate qu'on l'avait d'abord cru. Il laissait à l'Église le temps d'annoncer l'Évangile jusqu'aux confins de la terre, à toute l'humanité présente et future «afin que la parole du Seigneur poursuive sa course» (2 Th 3, 1). Dieu donnerait ainsi à chacun, personnellement, la chance d'être sauvé librement.

Cette conception d'un délai indéfini du retour de Jésus a forcément modifié les représentations du Christ. Il n'était guère pensable que le Christ ressuscité n'ait rien à faire en attendant la fin. S'il avait exercé un si grand rôle dans le commencement du Règne de Dieu, et s'il allait exercer la fonction principale lors du Dernier Jour, que se passait-il entre les deux? Aucun doute: il était à l'œuvre! Pour parler du rôle actuel du Ressuscité, les croyants ont utilisé le titre «Seigneur».

Permettez-moi d'expliquer un peu la provenance et le sens de ce titre. Un disciple s'adresse toujours à son maître en utilisant des titres de politesse qui marquent le respect. Les disciples de Jésus s'adressaient certainement à leur maître avec de tels titres, en particulier «Rabbi», qui signifie «mon maître», ou «Mari», qui signifie «mon seigneur». Ce dernier titre est approximativement l'équivalent en araméen de notre expression «monsieur» en français. Après la résurrection, les premières communautés de Palestine ont continué d'utiliser ce titre araméen pour parler de Jésus. Mais ils en ont élargi considérablement le sens puisque, désormais, ils s'adressaient à un Ressuscité. En appelant Jésus «Mari» ou «Maran», ils voulaient sou-

ligner non seulement le respect, mais surtout l'autorité divine du Ressuscité. Et comme je l'ai déjà mentionné, cette autorité allait s'exercer d'une manière exceptionnelle lors de son retour. Aussi les croyants évoquaient-ils la venue prochaine du Seigneur lors des célébrations eucharistiques: «Marana tha», qui signifie «Notre Seigneur, viens!» (cf. 1 Co 16, 22). Donc, à l'origine, le titre de «Seigneur» faisait référence au ministère public de Jésus et, après la résurrection, à sa venue à la fin des temps. Il soulignait ainsi son autorité.

Quand le Ressuscité porte le Nom de Dieu

À ce moment, ce titre n'exprimait pas encore le règne actuel du Christ à la droite du Père. Il faudra en fait attendre que la foi en Jésus se répande hors de la Palestine et qu'apparaissent des communautés parlant le grec. Dans leur langue, le mot Seigneur s'écrit «Kurios» — et non plus «Mari», comme en Palestine. Or dans leur traduction grecque de l'Ancien Testament, le mot «Kurios» était déjà utilisé. Il traduisait le Nom même de Dieu: «Yahweh». «Seigneur» dans la Bible grecque était le Nom de Dieu; le Seigneur, c'était Dieu. Et un Seigneur, comme première occupation, ça «règne». Désigner Jésus par le titre de «Seigneur» revenait à lui donner le Nom même de Dieu, à lui reconnaître la même fonction que Dieu. En d'autres termes, donner à Jésus le nom de «Seigneur» équivalait à professer que Dieu lui avait confié toute sa royauté. Dieu avait remis au Ressuscité la direction de l'univers jusqu'au jour du Jugement.

Quelques passages du Nouveau Testament attestent bien ce rôle:

«David, qui n'est certes pas monté au ciel, a pourtant dit:
"Le Seigneur a dit à mon Seigneur:
assieds-toi à ma droite
jusqu'à ce que j'aie fait de tes adversaires un escabeau sous
tes pieds."»

Que toute la maison d'Israël le sache donc avec certitude:
Dieu l'a fait Seigneur et Christ,
ce Jésus que vous, vous aviez crucifié.» (Actes 2, 34-36)

«C'est pourquoi Dieu l'a souverainement élevé
et lui a conféré le Nom qui est au-dessus de tout nom,
afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse,
dans les cieux, sur la terre et sous la terre,
et que toute langue confesse que le Seigneur,
c'est Jésus Christ, à la gloire de Dieu le Père.»
(Philippiens 2, 9-11)

Voilà donc qu'en ces derniers temps, Jésus, le Seigneur, règne comme un souverain roi sur l'univers. Notons que l'expression «Fils de Dieu» pourrait être utilisée dans le même sens. Car le roi en Israël — tout comme l'empereur dans le monde romain — était souvent désigné comme Fils de Dieu. Par ce terme, on soulignait l'autorité et la puissance que le roi détenait en tant que représentant de Dieu sur terre. Il en va de même pour Jésus. Dieu l'ayant fait Seigneur ou Fils de Dieu, le Ressuscité règne sur l'univers en son nom et avec pleine puissance.

Mais par rapport au titre «Fils de Dieu», celui de «Seigneur» marquait encore plus la supériorité, la suprématie. Pour les Juifs de Palestine, il aurait été impensable de parler ainsi de Jésus. Car pour eux, il ne saurait y avoir d'autre Seigneur que YHWH (=Yahvé). Mais les Grecs et les Romains pouvaient admettre un «Seigneur» aux côtés d'un autre. Pour eux, l'univers était peuplé de divinités et de puissances célestes de tous ordres et de tous rangs. Ces dieux étaient tous des fils de Dieu en ce sens qu'ils étaient

enfants du «père de tous les dieux» (ex.: Zeus ou Jupiter). On vouait un culte à ces puissances et on les invoquait fréquemment pour obtenir faveurs et salut dans l'au-delà. Bien plus, au I^{er} siècle, les citoyens de l'empire devaient rendre un culte à l'empereur en tant que «Seigneur». À noter que lui aussi se considérait comme un fils de Dieu, un être divin sur terre.

Dans ce contexte, désigner Jésus comme Seigneur était une prise de position osée. On affirmait alors que Jésus détenait désormais le plus haut rang dans l'univers après Dieu, que Jésus était supérieur à ce que les Grecs et les Romains appelaient «Dieu» ou «fils de Dieu»: les astres, les anges, les puissances célestes de toutes sortes et même l'empereur! Cette confession de Jésus comme Seigneur pouvait dès lors entraîner de lourdes conséquences pour les chrétiens. Et de fait, pour cela, les Romains les ont persécutés: ils se soumettaient à un autre seigneur que l'empereur. Les Juifs aussi les persécutaient: les chrétiens attribuaient à Jésus le Nom et la fonction de Dieu. Pour les Juifs, cela constituait un blasphème. Nul doute qu'aujourd'hui, la confession de foi «Jésus est Seigneur» n'a pas le même retentissement.

Jésus est Seigneur!

Avec l'éclairage des pages précédentes, nous pouvons mieux saisir le sens profond de la profession de foi en Jésus, le Seigneur. Le Seigneur, c'est celui qui détient la puissance et le pouvoir, c'est celui qui règne. Parce que Jésus règne sur l'univers et domine toutes les puissances du cosmos, il faut l'invoquer. Vers lui doit se tourner notre prière. Lui seul possède la puissance de nous sauver. Ainsi, Paul affirme dans sa lettre aux Romains:

«Si, de ta bouche, tu confesses que Jésus est Seigneur et si, dans ton cœur, tu crois que Dieu l'a ressuscité des morts, tu seras sauvé.» (Rm 10, 9)

Cette profession de foi envers le Ressuscité comme «Seigneur» était d'ailleurs confirmée par la puissance de l'Esprit envoyé par le Seigneur: il assistait les croyants dans leur vie et dans leur mission.

En fait, cette présence efficace de l'Esprit prouve deux choses: 1) que le Seigneur Jésus règne sur l'univers, 2) qu'il est aux commandes de son Église. Voilà ce qui comptait le plus pour les premiers chrétiens. Sachant que son propre maître règne sur l'univers, l'Église avait confiance en l'avenir; elle avait la certitude que son action n'aboutirait pas dans un cul-de-sac et qu'aucune force ou puissance ne saurait vraiment entraver sa mission. Bref, l'Église puisait sa force, son dynamisme et son espérance dans le souverain Roi de l'univers qu'elle appelait «Seigneur».

Aujourd'hui encore, Jésus règne. Et encore aujourd'hui, l'Église doit puiser sa force et son espérance dans le Seigneur qui la dirige et qui dirige aussi l'histoire. Toutes sortes de craintes frappent les croyants: L'Église va-t-elle survivre à la baisse de la pratique et à la baisse des vocations? Qu'arrivera-t-il si l'enseignement religieux disparaît des écoles? De telles craintes, et bien d'autres, sont réelles et légitimes. Et il se peut que l'Église doive faire face à de gros changements. Mais aujourd'hui comme au I^{er} siècle, l'Église doit espérer en Jésus et lui faire confiance, car il est le Seigneur qui règne aussi bien sur son Église que sur l'univers. Son Esprit est toujours à l'œuvre dans l'Église.

Le Fils: image parfaite du Père

Peu importe où nous nous trouvons dans le monde, nous sommes en présence d'une multiplicité de religions. Au Québec, en plus de petits groupes sectaires, on retrouve de plus en plus de représentants des grandes religions du monde (hindouisme, bouddhisme, islam, etc.). Et dans ce contexte, on en vient à se poser la question suivante: Quelle est la place du Christ? Est-il aussi unique qu'on le croit? Pourquoi ne pas admettre qu'il est une grande figure religieuse comparable à Bouddha ou Mahomet? Difficile question...

La question est difficile parce que la réponse dépend de l'endroit où on se place pour répondre. Bref, un musulman, un bouddhiste, un hindou ou un chrétien ne donnerait pas la même réponse. Chacun est convaincu de la vérité de sa foi. Je vais donc me situer dans ma propre tradition chrétienne pour répondre. Et je vais développer ce que Jean l'évangéliste aurait répondu à la fin du I^{er} siècle. En fait, il n'a pas répondu directement à cette question, mais son évangile contient tous les éléments de réponse.

Au temps de Jean, l'Église vivait une situation qui ressemble un peu à la nôtre. Elle n'était plus seulement en Palestine, mais elle s'était répandue dans tout l'empire romain. Que ce soit en Égypte, en Syrie, en Asie, en Grèce ou en Gaule, elle faisait place aux religions anciennes des gens du pays. À toutes ces personnes, il était difficile d'annoncer que le «Fils de l'homme» viendrait juger le monde, ou encore que le «Messie» était Jésus. Ces personnes n'étaient pas juives. Elles ne pouvaient pas comprendre cette manière juive de parler du sauveur et du salut. Les chrétiens ont donc trouvé de nouvelles façons de parler de Jésus. Jean l'évangéliste en a lui-même élaboré une. Dans

ce modèle, il utilise encore le titre «Fils de Dieu» mais pas au sens de Messie ou de roi (comme ailleurs dans le Nouveau Testament). En fait, il utilise comme point de départ l'image qu'on se faisait d'un «fils» à cette époque. Voyons comment.

Dans les familles de l'Antiquité, le fils unique ou le fils aîné était quelqu'un de très particulier. En tant qu'héritier du père, il était ce qu'on pourrait appelé le «bien-aimé» du père, c'est-à-dire son favori. Cela était normal puisqu'en tant que fils aîné, il succédait au père comme chef de famille et comme chef de l'entreprise familiale. Le père lui montrait effectivement tout ce qu'il savait. Il voulait que son fils devienne égal à lui en toutes choses. Du côté du fils, la qualité première était l'obéissance: obéissance dans l'éducation et l'enseignement reçus du père, et obéissance dans toutes les tâches qui lui étaient confiées concernant les affaires. Le fils héritier occupait donc une place privilégiée quand venait le temps de remplacer le père — voyage d'affaires ou absence prolongée. De fait, le père pouvait confier au fils tout son bien, lui transférer tous ses pouvoirs et toute son autorité. En cela, il n'avait aucune crainte d'être volé ou trompé: l'héritier n'allait pas frauder son père! Après tout, desservir l'intérêt du père, n'était-ce pas se desservir soi-même? Bref, le fils héritier était en tous points semblable au père.

L'évangéliste Jean a vite compris que ce modèle était parfait pour décrire la personne et la mission de Jésus. Il faut dire, cependant, que l'évangile de Jean présente une conception toute particulière du salut. Ici, le salut n'est pas un Royaume dans lequel on serait éternellement soumis au Christ et à Dieu. Pour Jean, être sauvé, c'est connaître Dieu. C'est entrer en parfaite communion avec le Père qui est la source de toute vie. Or, pour connaître Dieu,

il faut le recevoir lorsqu'il se révèle. Dieu a choisi de se faire connaître à travers l'histoire. Toute l'histoire depuis la création est vue comme une longue période où Dieu se fait connaître à l'humanité. Dans l'histoire se développe une relation entre Dieu et son peuple. Et Dieu se fait connaître de mieux en mieux. Point de puissances ennemies à soumettre, pas de Royaume à établir ou de chute originelle à corriger, il n'y a qu'un Créateur, le Père, qui se révèle par la création elle-même, puis par la Loi de Moïse, enfin par son propre Fils, Jésus. La vie éternelle c'est d'entrer librement — et dès maintenant — en communion avec lui. Et cela, pour l'éternité.

Voilà pourquoi le Fils est si important dans l'évangile de Jean. Un fils héritier est l'égal du père et il représente le père partout où il va. «Représenter», ça signifie «rendre présent». L'héritier rend présent son père à l'extérieur de la famille. Un ambassadeur rend présent son roi ou son chef d'État dans le pays où il est envoyé. Pour Jean, le Fils de Dieu «représente» le Père, il «rend présent» le Père. Il est la présence même du Père dans le monde. Jésus, le Fils de Dieu, est ainsi l'aboutissement ou le sommet de cette longue histoire de révélation de Dieu. Le Père lui a enseigné tout ce qu'il faisait et lui a remis tous ses pouvoirs — en particulier le pouvoir de donner la vie. Et c'est avec l'autorité de Dieu que le Fils parle. Autrement dit, lorsque Jésus parle et agit, Dieu est là, lui-même, en train de parler ou d'agir. C'est pourquoi, lorsque Philippe demande à Jésus de lui montrer le Père, celui-là répond: «Qui m'a vu a vu le Père.» (Jn 14, 9) Jésus ne fait qu'un avec le Père; parce qu'il lui est parfaitement obéissant, il le «rend présent».

Jésus, la Parole de Dieu

Pour Jean, il n'y a donc qu'une seule façon de connaître parfaitement Dieu: par Jésus, le Fils unique de Dieu. Pourquoi est-ce la seule façon? Parce que Jésus, le Fils, est tellement uni au Père qu'il est, de fait, comme le Père. Jésus le dit souvent: «Moi et le Père nous sommes un.» (Jn 10, 30) Pour donner encore plus de poids à cette unité extraordinaire entre Jésus et le Père, Jean utilise une image très forte. Il dit que le Fils est la Parole de Dieu faite chair.

Réfléchissons un instant sur la parole comme moyen d'expression. Les arbres parlent-ils? Les animaux parlent-ils? Non. Mais tous les êtres de la nature ont une certaine forme d'expression. On reconnaît l'arbre à ses fruits; les animaux ont des gestes et des cris; les oiseaux chantent. L'être humain s'exprime de différentes façons. En tant qu'être personnel et rationnel, je peux m'exprimer par des attitudes, par des gestes ou par la fabrication d'une œuvre d'art. Mais par la parole, j'exprime plus directement qui je suis, ce que je vis, ce que je ressens, ce que je pense.

On a pensé que c'était la même chose pour Dieu. Après tout, ne sommes-nous pas faits à son image et à sa ressemblance? Pour les chrétiens, Dieu est un être personnel et rationnel; il n'est pas seulement une force supérieure. Or qui dit personne et raison, dit parole. On ne connaît Dieu que parce qu'il parle. Certains disent: «Moi, j'ai rencontré Dieu en contemplant la beauté de la nature.» C'est juste. Car la Bible enseigne que Dieu a créé le monde par sa parole. Souvenez-vous de la Genèse. Chaque jour de la création est marqué par ce refrain: «Et Dieu dit... et il en fut ainsi» (Gn 1, 3-5 ss). La création nous fait connaître Dieu parce qu'elle est le fruit de sa parole. Et Dieu a parlé tout au long de l'histoire. Il a d'abord «parlé la création»,

puis «parlé la Loi de Moïse», et enfin «parlé le Fils» en Jésus, une personne de chair qu'on a pu voir, toucher et entendre. En d'autres mots, Jésus mène à terme la révélation que Dieu a entreprise par la création et continuée par le don de la Loi à Moïse. Il est la manifestation finale et parfaite de Dieu. Jean a la conviction qu'il ne pourra jamais voir Dieu plus directement, le connaître plus parfaitement qu'en la personne de Jésus. C'est la foi qu'il professe en appelant Jésus le Fils et la Parole de Dieu.

Jésus, le Fils unique du Père

En fait, Jean prétend que toute connaissance de Dieu, quelle qu'elle soit, passe obligatoirement par sa Parole. Car la Parole de Dieu, c'est toute expression que Dieu fait de lui-même. La connaissance qu'on a de Dieu aura beau provenir de la création, de la religion juive ou du Coran; elle aura beau nous parvenir par Moïse, Mahomet ou Bouddha, elle vient tout de même toujours de l'unique Parole de Dieu. Derrière la création, la Loi, Moïse ou Bouddha, pour qu'il y ait véritable connaissance de Dieu, il doit nécessairement y avoir sa Parole à l'œuvre. Or, selon Jean, cette Parole divine s'est présentée à nous d'une manière directe: elle s'est faite chair en la personne de Jésus. Il n'y eut, et il n'y aura jamais de connaissance plus immédiate et de manifestation plus personnelle de Dieu qu'en la personne historique de Jésus, le Fils de Dieu. Du point de vue chrétien, les grandes religions peuvent atteindre quelque chose de la Parole de Dieu. Et elles peuvent donc mener à la connaissance du vrai Dieu. Mais en Jésus, le Fils, la Parole de Dieu nous atteint plus directement et plus pleinement. Et parce que Jésus manifeste parfaitement Dieu le Père, les croyants sont déjà entrés dans

cette communion intime avec Dieu qui va durer éternellement. Même la mort ne pourra briser cette vie éternelle avec Dieu qui est déjà commencée.

Tout un changement de perspective! La visée est moins «cosmique», mais plus engageante. En tant que membre de l'Église, chaque croyant est invité à prendre conscience de sa mission extraordinaire: il porte dans le monde le visage du Fils et du Père. Nous avons la responsabilité de mettre constamment le monde en présence du Fils, et par là du Père. La tâche de l'Église consiste à rendre possible cette communion de vie, de connaissance et d'amour avec le Fils et le Père. Elle le fait en manifestant le Fils au monde le plus fidèlement possible. Pour l'auteur du quatrième évangile, c'est là que réside l'unique voie de salut pour le monde.

~ Credo ~

Je crois que tu es le Christ-Messie,
Celui qui nous appelle à construire un monde plus juste,
Celui qui libère l'humanité du mal qu'elle subit et du mal
qu'elle fait.

Je crois que tu es le Fils de l'homme,
Celui qui nous rassemble dès maintenant
Et qui viendra à notre rencontre pour nous emmener.
J'espère qu'à ce moment tu regarderas nos efforts et nos
intentions plus que nos actes.

Je crois que tu es le Seigneur,
Celui qui nous assure que l'histoire a un sens,
Que notre vie ne se terminera pas par un cul-de-sac
Et qu'aucune puissance de mal et de mort n'aura le
dernier mot sur l'humanité.

Je crois que tu es le Fils de Dieu,
Que tu habites en nous
Et que tu nous rends capables de présenter ton Père dans
le monde.

Par tous ces titres,
Je confesse que tu es notre Sauveur,
Celui qui nous accueille en dépit de nos faiblesses, nos
manques d'amour et nos limites;
Celui qui nous assure de sa présence aujourd'hui, dans la
mort et au-delà.

~ Nos sources ~

- BROWN, Raymond E., *Jésus dans les quatre évangiles*, (coll. «Lire la Bible», n° 111), Paris, Les Éditions du Cerf, 1996.
- BOUTTIER, M., *Du Christ de l'histoire au Jésus des évangiles*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1969.
- DUNN, James D. G., *Christology in the Making*, Londres, SCM, 1980.
- DUNN, James D. G., *The Evidence for Jesus*, Londres, SCM, 1985.
- DUPONT, J. (éd.), *Jésus aux origines de la christologie*, (coll. «BETL», n° XL), Leuven, Peeters, 1989.
- FREDRIKSEN, P., *De Jésus aux Christs*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1992.
- LATOURELLE, R., *L'accès à Jésus par les évangiles*, Paris, Desclée, 1978.
- LÉTOURNEAU, P., *Jésus, Fils de l'homme et Fils de Dieu*, (coll. «Recherche», nouvelle série n° 27), Montréal-Paris, Bellarmin-Cerf, 1992.
- SABOURIN, L., *Christology: Basic Texts in Focus*, New York, Alba House, 1984.
- SCHWEITZER, E., *La foi en Jésus Christ: Perspectives et langages du Nouveau Testament*, (coll. «Parole de Dieu»), Paris, Seuil, 1975.
- SCHENKE, L., *Le tombeau vide et l'annonce de la résurrection*, (coll. «Lectio Divina», n° 59), Paris, Les Éditions du Cerf, 1970.
- TRILLING, W., *L'annonce du Christ dans les évangiles synoptiques*, (coll. «Lectio Divina», n° 69), Paris, Les Éditions du Cerf, 1971.

~ Nos suggestions ~

- BEAUDE, P.-M., *Jésus de Nazareth*, (coll. «Bibliothèque d'histoire du christianisme», n° 5), Paris, Desclée, 1983.
- CHARPENTIER, É., *Pour lire le Nouveau Testament*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1992.
- CHARPENTIER, É., *Des évangiles à l'Évangile*, (coll. «Croire et comprendre»), Paris, Centurion, 1976.
- DREYFUS, F., *Jésus savait-il qu'il était Dieu?*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1984.
- GEORGE, A. et GRELOT, P., *Introduction à la Bible. Édition nouvelle, Tome 3: Nouveau Testament; vol. 2: L'annonce de l'évangile*, Paris, Desclée, 1976.
- GRELOT, P., *Les évangiles. Origines, date, historicité*, (coll. «Cahier Évangile», n° 45), Paris, Les Éditions du Cerf, 1983.
- LÉON-DUFOUR, X., *Les évangiles et l'histoire de Jésus*, (coll. «Parole de Dieu»), Paris, Seuil, 1963.
- MOULE, C.F.D., *La genèse du Nouveau Testament*, (coll. «Le monde de la Bible»), Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1971.
- QUESNEL, M., *L'histoire des évangiles*, (coll. «Bref», n° 1), Paris-Montréal, Cerf-Fides, 1987.

————— **POUR ALLER PLUS LOIN** —————

LE TOMBEAU VIDE

À CONSIDÉRER SÉRIEUSEMENT¹!

Au sens strict, l'historien et le bibliste ne disposent pas de preuves historiques pour appuyer la découverte du tombeau vide. Mais en considérant les récits évangéliques et l'ensemble du Nouveau Testament, ils découvrent des éléments concordants qui étonnent dans le contexte de l'époque. Par conséquent, ces facteurs tendent à faire pencher la balance dans le sens de l'authenticité. En voici quelques-uns.

- 1) *La découverte par des femmes.* Tous les évangiles s'accordent pour attribuer aux femmes la découverte du tombeau vide et l'annonce aux disciples. Reportons-nous dans la société de l'époque. Si le tombeau vide était une invention, les disciples n'auraient pas attribué sa découverte à *des femmes*. Dans notre société, le témoignage d'une femme vaut celui d'un homme; mais dans la Palestine du premier siècle, celui d'une femme n'était pas aussi crédible. Pour preuve, rappelons la réaction des Apôtres dans l'évangile de Luc (24, 11): alors que les femmes viennent leur annoncer ce qu'elles ont vu, leurs paroles semblent du délire et on ne les croit pas. Si on avait inventé le fait, à cette époque, on se serait soucié d'amener des témoins aussi crédibles que

¹ Cet encadré est inspiré de James D.G. Dunn, *The Evidence for Jesus. The Impact of Scholarship on our Understanding of How Christianity Began*, London, SCM Press, 1985.

possible: des hommes et possiblement Pierre. Comme les évangiles ne le font pas, cet indice montre l'authenticité de la tradition.

- 2) *La question des ossements.* En Palestine, une coutume faisait qu'on retournait au tombeau après un certain temps — environ un an — pour rassembler les ossements du défunt. On les plaçait alors dans une boîte, un ossuaire, pour les conserver en vue de la résurrection finale. Car, dans la foi juive de cette époque, on pensait que Dieu s'en servirait pour ressusciter le mort. Voilà ce qu'on trouve, par exemple, dans la vision d'Ézéchiel (37, 1-14): Dieu rassemble les ossements desséchés, il les revêt de chair et les ramène à la vie. Pour les Juifs du temps, l'idée même d'une résurrection de Jésus n'aurait pu être envisagée sans la disparition des ossements. Annoncer sa résurrection tout en sachant que le tombeau n'était pas vide aurait été irrecevable: personne n'y aurait cru. Or, l'historien ne trouve aucune trace de quelqu'un qui aurait nié ou réfuté la réalité du tombeau vide. Même l'histoire des gardes surveillant le tombeau (Mt 27, 62-66) et celle de la fausse rumeur du vol du cadavre (Mt 28, 12-15) montrent que les non-croyants eux-mêmes ne niaient pas le fait. Tout au plus cherchaient-ils une autre explication que celle de la résurrection.
- 3) *Pas de pèlerinage.* Une autre coutume de Palestine: se recueillir sur la tombe des prophètes. Or, nous n'avons aucune évidence d'une tradition de pèlerinage ou de vénération du tombeau de Jésus par les chrétiens du premier siècle. Et aucun doute qu'à cette époque l'Église le considérait comme plus qu'un prophète. L'explication la plus probable: une telle tradition n'existait pas. Pas d'ossements à vénérer puisque le tombeau était vide!

Bref, le tombeau vide est aujourd'hui difficile à nier: peu d'éléments viennent appuyer cette option. L'historien ou le bibliste, considérant un certain nombre de facteurs qui jouent en faveur du témoignage évangélique, redonnera de la valeur à cette tradition ancienne: le tombeau était vide.

PL

LA VIE NOUVELLE DE JÉSUS

Pour décrire le «passage» de Jésus – de la mort à la vie nouvelle –, le Nouveau Testament nous présente une grande richesse d'expressions¹. L'astérisque (*) indique les plus fréquentes. GP

VOCABULAIRE

Résurrection	Glorification
<p>*1. endormi > réveillé (la mort comme sommeil) Jésus est le «Réveillé», de nouveau agissant. (ex.: 1 Th 5, 9-10.14)</p>	<p>5. chair > esprit (la mort comme aboutissement d'une vie humaine, faible et limitée) Jésus vit dans la liberté de l'Esprit. (ex.: Rm 1, 2-4)</p>
<p>2. absent > présent (la mort comme brisure des liens) Jésus est celui qui «se fait présent», capable de relations. (ex.: Mt 18, 20; Jn 20, 19-26)</p>	<p>* 6. Abaisé > exalté, élevé, glorifié (la mort comme abaissement ultime) Jésus est glorifié, il est Seigneur «assis à la droite du Père». (ex.: Ac 2, 33-36; 7, 55)</p>
<p>3. mort > vivant (la mort comme absence de vie) Jésus est le «Vivant». (ex.: Lc 24, 5)</p>	<p>7. terre > ciel (la mort comme passage du monde habité par les êtres humains à celui qu'habite Dieu) Jésus habite la demeure de Dieu (ascension). (ex.: Jn 13, 1; Ac 24, 51)</p>
<p>*4. Couché > relevé (la mort comme inactivité) Jésus est celui qui est «debout». (ex.: Mt 28, 6)</p>	<p>8. bas > haut (la mort comme la descente au plus bas de la misère humaine) Jésus est «là où est Dieu». (ex.: Ac 1, 9-11)</p>

¹ Inspiré du livre de Pierre Guilbert, *Il ressuscita le troisième jour*, Paris, Nouvelle Cité, 1988, pp. 47-54.

AUTREMENT DIT
QUATRE ANNONCES

DE LA RÉSURRECTION DE JÉSUS¹

Quand un thème est essentiel, mieux vaut utiliser plusieurs exemples. De différentes manières, on redit la même idée. Dans les évangiles, nous avons quatre versions d'une même réalité. Les récits de rencontre du Ressuscité n'échappent pas à cette règle. Voyons comment la variété enrichit, pour nous, la signification de la résurrection de Jésus.

Les rencontres avec le Ressuscité occupent une place importante dans le Nouveau Testament. L'annonce que le Christ est déjà ressuscité se retrouve dans plusieurs textes. Pour en témoigner, chaque évangéliste y va de sa version. Un événement unique, certes, mais des accents particuliers, chaque auteur mettant en lumière un aspect de la résurrection qu'il juge essentiel. Regardons-y de plus près.

Donner sens à une absence

Dans l'évangile de Marc, la pierre roulée et le tombeau vide provoquent tout un questionnement chez les femmes: où est le corps de celui qu'on aime? L'observation du messager céleste — un «jeune homme, vêtu

¹ Encadré originalement publié dans la revue *Parabole*, volume XVII, n° 4, mars 1995.

d'une robe blanche» (Mc 16, 5) — vient accentuer ce vide: «Vous cherchez Jésus de Nazareth, le crucifié: [...] il n'est pas ici; voyez l'endroit où on l'avait déposé.» (v. 6)

Et le messager ne fait pas que constater cette absence, il en livre le sens: Jésus de Nazareth est ressuscité (littéralement: «réveillé»). Cette annonce extraordinaire ne provoque pas la réaction à laquelle on s'attendrait. Bien au contraire, les femmes sont «toutes tremblantes et bouleversées; [...] car elles avaient peur» (v. 8). Mais pourquoi ce recours à un personnage céleste? D'une utilisation plutôt rare dans la Bible, l'expression «jeune homme vêtu d'une robe blanche» désigne ici un messager divin qui donne sens à cette absence. L'annonce de la résurrection du Christ n'est pas l'invention spontanée d'un groupe de disciples; elle apparaît plutôt comme une nouvelle qui vient bousculer leur vie et dont Dieu garde l'initiative.

Enfin, le récit nous apprend que le Ressuscité lui-même se donne à rencontrer: «Il vous précède en Galilée.» (v. 7) D'où le double message confié aux femmes. Non seulement Jésus est vivant, mais il convoque ses disciples au lieu même où tout a commencé. En sa compagnie, les disciples sont invités à relire tout ce qu'ils ont vécu avec lui.

Victoire contre le mal

La présentation de Matthieu est toute en splendeur. Dès les premiers versets du chapitre 28, un décor impression-

nant se déploie: «Après le sabbat, au commencement du premier jour de la semaine, Marie de Magdala et l'autre Marie vinrent voir le sépulcre. Et voilà qu'il se fit un grand tremblement de terre: l'Ange du Seigneur descendit du ciel, vint rouler la pierre et s'assit dessus.» (Matthieu 28, 1-2) La présentation est grandiose; le vocabulaire, très suggestif. Ce style «apocalyptique» nous indique l'importance de ce qui se déroule: cet événement aura une portée universelle. De plus, l'«Ange du Seigneur» agit et parle avec l'autorité même du Seigneur; non seulement Dieu ressuscite Jésus, mais il confirme sa victoire sur le Royaume de la mort.

Dans l'évangile de Matthieu, le Ressuscité est entièrement victorieux. La première réaction des femmes et des Onze est d'ailleurs de se prosterner devant lui (Mt 28, 9.17). Et la scène se déroule sur la «montagne où Jésus leur avait ordonné de se rendre» (v. 16). Comme Dieu se manifeste à Moïse dans le buisson ardent: «Tu parleras ainsi aux fils d'Israël: JE SUIS m'a envoyé vers vous» (Exode 3, 14), ainsi le Christ glorieux, maître «du ciel et de la terre», devient le révélateur du Père aux disciples et à l'Église. «Et moi, JE SUIS avec vous tous les jours jusqu'à la fin des temps.» (Mt 28, 20)

La grandeur de la scène n'a d'égale que la misère de ceux qui s'opposent à Jésus. Car, pour Matthieu, la résurrection consacre la défaite des autorités juives. Les grands prêtres et les pharisiens avaient fait bloquer la pierre du tombeau; ils avaient posté des gardes «de peur que ses disciples ne viennent dérober» le corps de Jésus (Mt 27, 64). Devant l'échec, ils vont plus loin. Après

avoir donné une «bonne somme d'argent» (28, 12), ils commandent aux gardes de répandre une fausse rumeur. Dans l'évangile de Matthieu, Jérusalem est la ville de ceux qui ont refusé Jésus. Voilà pourquoi la grande rencontre des Onze avec le Ressuscité se déroule en Galilée et non à Jérusalem (comme dans les évangiles de Luc et de Jean). Car la «Galilée des nations» (Mt 4, 15) représente tous ceux qui deviendront disciples.

Compagnon du quotidien

Voyons comment l'évangile de Luc présente le Ressuscité. Au chapitre 24, verset 13, on peut lire le très beau texte des disciples d'Emmaüs. Jésus marche avec eux, discute et partage le pain. Plus tard, à Jérusalem, il se fait «présent au milieu» des Onze et de «leurs compagnons» et voilà qu'il veut partager l'intimité d'un repas. Il se présente comme un visiteur qui ne s'impose pas, qui attend patiemment qu'on le reconnaisse; il ne dissipe ni l'aveuglement ni les doutes de ses disciples. Et aussitôt reconnu, il disparaît, insaisissable comme le vent!

Mieux que tout autre, Luc met en évidence le rôle de la mémoire dans l'itinéraire de foi. «Rappelez-vous comment il vous a parlé quand il était encore en Galilée» (Lc 24, 6), disent les messagers aux femmes. Elles se rappellent, et voilà pourquoi elles peuvent témoigner de lui. Luc insiste aussi sur la compréhension des Écritures. Le Christ ressuscité est celui qui «ouvre leur intelligence» pour que ces femmes comprennent de façon nouvelle. Car tout est à relire à la lumière de ce qui est arrivé: «“Ne fallait-il pas que le Christ souffrît cela pour entrer

dans sa gloire?” Et commençant par Moïse et par tous les prophètes, il leur expliqua dans les Écritures ce qui le concernait.» (24, 26-27)

La reconnaissance débouche sur le témoignage. Dans l'évangile de Luc, tous les événements importants se déroulent à Jérusalem: la mort de Jésus, sa résurrection, la venue de l'Esprit, etc. Jérusalem est la plaque tournante d'un nouveau départ: du temps de Jésus on passe à celui de l'Église. «Vous allez recevoir une puissance, celle du Saint Esprit qui viendra sur vous; vous serez alors mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre.» (Actes 1, 8) L'Esprit du Ressuscité ouvre un petit groupe de disciples à l'humanité entière. Rencontrer le Ressuscité, c'est devenir en même temps son messager.

Entrer dans l'intimité de Dieu

Ouvrons maintenant l'évangile de Jean et voyons comment, après la mort de Jésus, certains disciples prennent beaucoup de relief. Ailleurs, les récits d'annonce du Ressuscité présentent toujours plusieurs témoins réunis. Jean pointe certains d'entre eux pour s'intéresser à leur démarche de foi. Ces grandes figures — Pierre et «l'autre disciple», Marie de Magdala et Thomas — évoquent, à tour de rôle, des possibilités de cheminement chrétien, illustrant l'expérience de foi de générations entières.

Pierre et «l'autre disciple» représentent deux types de croyants fort différents. Jean présente ainsi la «dramatique» des événements. Il fait encore nuit. Marie de

Magdala voit la pierre renversée et prévient Simon-Pierre et «l'autre disciple». Les deux courent vers le tombeau. Pierre accuse un léger retard sur son compagnon. Le premier arrivé se tient sur le seuil et voit les bandelettes «posées là». Pierre arrive le second, il entre dans le tombeau et voit «le linge qui avait recouvert la tête [...] roulé à part» (Jn 20, 7). Puis «l'autre disciple» entre à son tour. Et l'évangéliste d'ajouter à son sujet: «Il vit et il crut.» (v. 8) Plus loin, lors d'une pêche, «l'autre disciple» sera le premier à reconnaître son Seigneur dans «l'étranger» qui les attend sur le rivage. «C'est le Seigneur!» s'exclame-t-il. Alors, Pierre se jette à l'eau pour aller rejoindre le Maître. C'est lui aussi qui retourne à la barque tirer le filet de poissons, à la demande de Jésus. Dans ces épisodes, «l'autre disciple» a tôt fait de saisir le sens profond de certains événements. Pierre semble plus lent à croire, mais quel empressement, quelle ardeur! Il est le premier entré dans le tombeau, le premier à se jeter à l'eau, le premier à tirer du filet le poisson demandé. «L'autre disciple» apparaît donc comme un exemple de foi; Pierre, comme un exemple d'amour.

Devant le tombeau vide, Marie de Magdala s'attriste. Puis, petit à petit, elle reconnaît dans «le jardinier» son Seigneur. «Rabbouni», dit-elle en s'entendant nommer (20, 16). Mais, pour le voir, elle doit «se retourner» à deux reprises: son regard doit se transformer pour qu'elle reconnaisse l'inconnu (vv. 14.17). Marie passe de la tristesse à la joie, de l'absence à la présence, de la recherche d'un cadavre à la rencontre du Ressuscité. Et, en cela, elle est l'exemple de tout chrétien.

Bien connue est la dernière figure soulignée par Jean: celle de Thomas! Le premier jour de la semaine, Jésus apparaît aux disciples alors qu'il n'est pas là. On connaît la suite. Sur un ton un peu cavalier, Thomas exige des preuves: «Si je ne vois pas... si je n'enfonce pas mon doigt...» (20, 25). Huit jours plus tard, le Ressuscité se présente à nouveau et reproche à Thomas son incrédulité: «[...] cesse d'être incrédule et deviens un homme de foi.» (v. 27) Alors jaillit de l'Apôtre «sceptique» l'une des plus belles professions de foi du Nouveau Testament: «Mon Seigneur et mon Dieu!» (v. 28), aussitôt suivie d'une béatitude non moins précieuse: «Bienheureux ceux qui, sans avoir vu, ont cru.» (v. 29) À Thomas, se présente le même défi qu'à toutes ces générations de chrétiens et de chrétiennes depuis les origines: croire au Ressuscité sur le seul témoignage des autres. Pour Jean, croire en la résurrection, c'est entrer dans cette relation unique qui unit le Père et le Fils.

Les récits qui annoncent le Ressuscité occupent une place unique dans le Nouveau Testament. Ils témoignent à la fois de cette vie nouvelle qui anime Jésus et du cheminement des premières générations de croyants qui ont eu à témoigner du Ressuscité. Autant d'évangélistes, autant de manières de raconter, chacun avec ses couleurs propres.

GP

CONCLUSION GÉNÉRALE

Guylain Prince

Au terme de ce parcours «historique et biblique», que pouvons-nous dire à propos de Jésus? Le marché religieux offre plusieurs images de Jésus: certaines sont valables; d'autres moins. Quelle attitude adopter devant ce foisonnement? Commençons par rassembler les éléments essentiels de notre itinéraire.

Jésus, un homme inscrit dans l'histoire

En tant qu'être humain, Jésus fait partie de l'histoire humaine. Comme sur tout autre personnage, les recherches historiques se penchent sur cet être fascinant. Nous vivons à ce chapitre une des périodes les plus fructueuses de l'histoire: le monde, la culture et l'époque où vécut Jésus nous sont mieux connus maintenant qu'ils ne l'ont jamais été.

Jésus de Nazareth a grandi dans une région relativement tranquille: la Galilée. Celle-ci tirait sa subsistance de l'agriculture et de l'élevage. Son enfance ressembla probablement à celle de n'importe quel petit Juif vivant dans un village de grosseur moyenne: l'école à la synagogue, l'apprentissage du métier de son père et de la religion

de son peuple, etc. Jusqu'au début de la trentaine, Jésus a exercé le métier de «charpentier» comme on le dit généralement, même si, en fait, il faisait plus que des charpentes; il fabriquait probablement des portes, des tables ou toute autre pièce de bois utile dans une maison de l'époque. Possible qu'il ait aussi taillé la pierre. La majeure partie de sa vie, Jésus a travaillé dur. De plus, il a vécu au milieu de son peuple en tant que Juif «ordinaire»: il n'était ni prêtre, ni pharisien, ni membre de quelque parti. Mais en même temps, il faisait exception sur un point puisqu'il est resté célibataire. Toute hypothèse de formation «exceptionnelle» en dehors de ce milieu relève davantage du roman que de l'histoire.

D'après les sources les plus sûres, le baptême par Jean Baptiste constitue le point tournant de la vie de Jésus: d'artisan de Nazareth, il devient prédicateur itinérant. Tout indique que Jésus a passé un certain temps avec le Baptiste pour ensuite prendre une voie différente. Durant sa vie publique, Jésus adopte une expression qui lui est caractéristique: Royaume de Dieu. Quoiqu'il soit difficile d'en connaître le contenu exact, ce terme forme en soi un paradoxe: 1) le Royaume est une réalité à venir. Jésus annonçait un renversement où toute situation d'injustice et d'oppression serait rétablie. Cette réalité dépasse l'horizon d'Israël, car des gens venus «d'Orient et d'Occident» y prendront part. Le Royaume annoncé est essentiellement une bonne nouvelle. 2) Le Royaume est aussi déjà présent à travers son ministère public. La vie de Jésus — en paroles et en actes — semble tout entière être une parabole du Royaume qu'il annonce. En fait, le Royaume est «raconté» plutôt que défini: par le biais de petites histoires, les paraboles, Jésus décrit un Royaume aux allures inattendues. Déjà présent, il connaîtra son plein déploiement dans un

avenir rapproché: Dieu lui-même interviendra pour établir sa justice.

Une place particulière doit être laissée aux «actes des puissances», aussi appelés «signes» dans l'évangile de Jean. Les «miracles» sont indissociables du ministère public de Jésus: sans eux, son rayonnement devient difficile à expliquer. Par-delà les affirmations de foi, il convient de dire que Jésus a eu la réputation d'accomplir des gestes étonnants — surtout les guérisons et exorcismes — que même ses adversaires ne remettaient pas en cause. À son époque, la question était davantage «par quelle puissance?» ou «au nom de qui?» Ce qui ne veut pas dire, à l'opposé, que les récits évangéliques ne soulèvent pas certaines questions historiques. Par exemple, les miracles «sur la nature» — Jésus marche sur les eaux, la transfiguration, etc. — suscitent de nombreuses discussions parmi les chercheurs. Mais les miracles, saisis d'une façon globale, et la réputation qui en découle appartiennent au personnage historique de Jésus.

Son ministère public fut de courte durée: entre un et trois ans. Par ses fréquentations discutables pour un «rabbi», par sa liberté dans l'interprétation de la Loi juive et même dans les corrections qu'il en fait, Jésus n'attire pas que de la sympathie. À ce dossier bien rempli, on ajoutera quelques éléments déterminants: ses paroles et ses actions contre le Temple. En plein cœur des fêtes pascales, la période la plus occupée de l'année, les autorités juives auraient voulu régler la question au plus vite afin d'éviter les débordements. Jésus n'a pas eu droit à un véritable procès juif: tout au plus, on le fit comparaître afin de clarifier les chefs d'accusation. Les autorités romaines, en la personne de Pilate, procureur de la Judée, n'ont fait que répondre à la demande du sanhédrin. D'un point de vue

romain, Jésus fut condamné en tant que «Roi des Juifs». Peu importait si, de fait, Jésus avait une telle prétention ou si seulement la rumeur la lui attribuait. Aspirer à une quelconque royauté représentait une menace directe à l'autorité de l'empereur et, en tant que telle, était passible de mort. Pilate prononça la sentence: la crucifixion. Jésus a subi une peine réservée aux esclaves et parias; peu de traitements de l'Antiquité rivalisent de cruauté avec cette pratique romaine. Les disciples se dispersèrent.

Jésus, le Ressuscité

La résurrection échappe à l'historien. En effet, personne n'était présent au moment même de la résurrection, il ne peut donc confronter les témoignages. Mais il y a plus: la résurrection est précisément la «sortie de l'histoire» de la personne de Jésus. Et pour ce, la résurrection et le Ressuscité échapperont toujours aux sciences de l'histoire. Selon les critères propres à celles-ci, seuls deux indices peuvent être reçus. D'abord, le tombeau vide. Depuis le début du siècle, la réalité du tombeau vide avait été plus d'une fois remise en question. Or, voilà une quinzaine d'années qu'on tend à lui redonner une certaine consistance. En fait, on constate que la première génération de chrétiens ne l'utilisait pas comme argument en faveur de la résurrection. Les disciples réalisent même que leurs adversaires pouvaient s'en servir contre eux (prétextant qu'ils avaient volé le corps, qu'ils s'étaient trompés de tombeau, etc.). De plus, dans le monde antique, raconter sa découverte par des femmes — comme c'est le cas dans les évangiles — est peu crédible. Le tombeau vide apparaît donc comme une donnée de l'histoire. Deuxièmement, peu de temps après la mort de Jésus, les disciples racon-

tent qu'ils l'ont rencontré vivant. L'historien n'a pas à se prononcer sur la réalité de la résurrection. Mais il reçoit ceci comme un fait historique: les disciples ont témoigné qu'ils l'avaient rencontré après sa mort. Le tombeau vide et le témoignage unanime des disciples sont les deux traces historiques de la résurrection de Jésus.

Or, le Nouveau Testament contient plus que ce qui retient l'attention de l'historien. Le bibliste ou le théologien y puisera les premières professions de foi. Les chrétiens annoncent en effet que Jésus est de nouveau vivant. Dans ces récits où ils décrivent une rencontre du Ressuscité, diverses constantes émergent. Premièrement, Jésus prend l'initiative. Tous les récits témoignent en effet de la surprise, de l'inquiétude ou même du doute qui monte chez les disciples. Le Ressuscité surgit là où on ne l'attend pas. Deuxièmement, la reconnaissance prend un certain temps. Pas d'exclamation, pas de célébration, au contraire! Les récits attestent un cheminement marqué par la non-reconnaissance, la conversion et l'affirmation de foi. Reconnaître un ressuscité ne semble pas chose aisée. Et troisièmement, presque tous les textes empruntent des caractéristiques aux récits de vocation. Rencontrer le Ressuscité n'est pas une réalité neutre: elle rend missionnaire.

Pour décrire la vie nouvelle de Jésus, les disciples développent un usage nouveau de termes qu'ils reçoivent de leur milieu. Ainsi, ils décrivent Jésus comme quelqu'un qui est de retour dans le monde des vivants (il s'est relevé, réveillé, etc.). Mais à ces expressions, ils ajoutent une autre série qui témoigne cette fois du caractère insolite de l'expérience de Jésus (voir «La vie nouvelle de Jésus», p. 158). Le corps d'un Ressuscité n'est pas qu'un cadavre réanimé, mais un corps transformé. La nouveauté de ce qui est arrivé à Jésus est radicale: rien dans leur tradition religieuse

ne pouvait préparer les disciples à une telle confession de foi. On retiendra, entre autres, l'étonnante expression «corps spirituel» de Paul (1 Co 15, 44). La résurrection de Jésus n'est ni une réanimation de son cadavre, ni une réincarnation; elle est une transformation absolue qui dépasse l'entendement. Par leurs récits, les disciples ont tenté de décrire cette vie nouvelle de Jésus. Nous devons comprendre que la réalité, ce qui s'est passé en Jésus, se situe au-delà de leurs mots. Toute tentative d'expression, celle du Nouveau Testament comme la nôtre, se bute à un mystère difficile à cerner.

Jésus, le Fils de Dieu

La résurrection est l'affirmation centrale du Nouveau Testament. Sans elle, la foi chrétienne perd toute consistance. Or, déjà le Nouveau Testament démontre le développement que la foi chrétienne a connu durant le premier siècle. Contrairement à la tendance occidentale qui s'efforce de définir, la foi de l'Église primitive s'est davantage «racontée». Les écrits du Nouveau Testament ne sont pas des textes dogmatiques rédigés en grande assemblée; ils répondent plutôt aux besoins pastoraux d'une Église qui franchissait déjà les frontières de la Palestine. La Bonne Nouvelle de Jésus est une réalité vivante; les témoins de la résurrection s'adaptent aux auditoires.

La résurrection de Jésus a d'abord fait éclater les cadres du messianisme juif. S'il n'en tenait qu'à la vision juive du «Messie», Jésus ne pourrait être crédible. L'image du Crucifié est, pour un croyant juif, incompatible avec la notion de messie. La résurrection de Jésus a donc provoqué une révision en profondeur des convictions religieuses des disciples. Jésus était le Messie, mais pas comme

ils l'attendaient. Par la résurrection, toute la mission et la mort de leur Maître se déployaient sous un jour nouveau, plus profond et plus déterminant qu'ils ne l'avaient d'abord imaginé. La résurrection, comme le professe la communauté de Matthieu, est une victoire qui a une portée universelle.

La foi des chrétiens du premier siècle s'est développée «à reculons» selon l'expression de Pierre Létourneau. Les grandes étapes de l'histoire du salut étaient relues et corrigées par le faisceau lumineux du Ressuscité. Ainsi, le Royaume à venir annoncé par Jésus allait être le théâtre de son retour dans la gloire. En utilisant l'expression «Fils de l'homme», la communauté reprend les propres mots de Jésus, mais elle en élargit le sens. Ainsi, l'Église primitive professait sa confiance dans le personnage le plus important de l'histoire. Elle savait que le «Fils de l'homme» viendrait avec la puissance même de Dieu et qu'il opérerait un jugement cohérent avec ce qu'il avait vécu au milieu d'eux. L'adhésion au Christ leur faisant entrevoir une fin qui était souhaitable et qu'on attendait, de façon imminente, comme un dénouement heureux.

Le titre de «Seigneur» témoigne d'une façon unique du développement de la foi des origines. D'abord associée à une simple formule de respect ou de politesse — un équivalent de «monsieur» —, l'expression s'est déployée au point de désigner l'autorité royale du Ressuscité. Mais ce n'est pas tout. Dans les communautés de langue grecque, le terme «Seigneur» (*kurios*) désignait Dieu lui-même (YHWH). Dans ces communautés, professer Jésus comme Seigneur était lui donner le Nom même de Dieu. Ainsi, le Nazaréen, le Ressuscité surpassait en gloire les diverses divinités grecques ou romaines; il dépassait les astres ou toute autre puissance céleste. Il portait le «Nom qui est au-

dessus de tout nom». Par ce terme, la communauté primitive exprimait sa confiance en Jésus, le Seigneur: c'est lui en effet qui règne sur son Église et sur l'univers. Une telle profession ne pouvait s'exprimer sans conséquence concrète. Elle apparaissait comme un blasphème pour les Juifs et comme une menace directe à l'autorité de l'empereur pour les Romains. Sans voir le premier siècle comme une suite ininterrompue de persécutions, il faut reconnaître qu'à certaines périodes une telle profession entraînait l'exclusion, le désaveu, l'emprisonnement ou même la mort. La profession de foi «Jésus est Seigneur» était audacieuse à bien des égards.

Les écrits de l'évangéliste Jean témoignent d'une autre étape dans le développement de la foi chrétienne. Partant de l'expérience commune du fils premier-né dans la culture antique, Jean développe une nouvelle façon de parler de Jésus. Dans l'évangile de Jean, il n'y a qu'un seul Fils — les chrétiens sont plutôt présentés comme les «enfants de Dieu». Jésus est le Fils unique du Père. En tant que tel, le «Fils de Dieu» rend présent le Père d'une manière exceptionnelle: elle ne peut être égalée ailleurs. Autrement dit, Jésus était le «Verbe» ou la «Parole» même de Dieu. Toute tentative de la part de Dieu pour se faire connaître — à travers les diverses époques et cultures — se réalise par le biais de son «Fils». Le Sauveur de l'humanité ne pouvait être que le Créateur. Jésus de Nazareth est l'incarnation du Fils éternel du Père, actif dès le commencement du monde.

Quelle attitude adopter?

Plusieurs visages de Jésus circulent aujourd'hui. Faut-il pour autant s'en attrister? Nous ne le croyons pas. Avec

le tournant de l'an 2000, le nombre d'opinions augmentera; il s'agit d'un état de fait qui échappe au contrôle des Églises. Comment faire face à cette réalité?

Reconnaître que Jésus appartient à l'histoire humaine. Par-delà les convictions ou les impressions de chacun, il faut reconnaître la dimension historique de Jésus. Nous avons, en effet, à portée de main, des informations qui permettent un dialogue franc et ouvert. Toute image du Nazaréen, chrétienne ou non, doit accepter de se confronter aux résultats de l'histoire et y puiser matière à réflexion. Deux pièges sont cependant à éviter. Premièrement, croire que la recherche historique est la seule qui peut nous livrer le «vrai Jésus». Nombreuses sont les personnes qui s'y lancent corps et âme, y compris certains croyants. En fait, les vrais historiens sont plutôt modestes: ils connaissent les limites de leur science. Le personnage historique qu'ils nous dévoilent est en fait un avertissement: on ne peut pas dire n'importe quoi sur Jésus de Nazareth. Et ce, même au nom de la foi. En tant que croyants, nous devons entreprendre cette démarche essentielle: elle nous rappelle que l'incarnation n'est pas une comédie et que l'homme, Jésus, se donne d'abord à comprendre dans la société où il a vécu. Mais un deuxième piège est aussi à éviter: celui de minimiser l'importance des recherches historiques. Pour le croyant ou la croyante, la tentation est grande de considérer les résultats de l'histoire comme secondaires ou anodins. Le temps n'est pas si loin en effet où la divinité du personnage occupait toute la place dans les sermons et les traités de théologie. Or, une telle image ressemble plus à une statue ou une icône; sa vérité rimerait avec son immobilité. Il nous apparaît évident qu'il faut renouer avec le Nazaréen qui a marché en Galilée et en Judée. Son identité profonde est dynamique: même l'itinéraire de foi de

l'Église primitive en témoigne. Si la foi chrétienne proclame Jésus «Fils de Dieu», ce dernier a manifesté son éternité dans un monde et une culture donnés. Notre conviction est simple: meilleure est la compréhension de Jésus de Nazareth, meilleure est la compréhension du Père éternel qu'il a «rendu présent» par sa vie. Dans les limites de l'incarnation se trouve dévoilé l'infini de Dieu. Prendre en compte les résultats des recherches historiques fait partie du cheminement de foi des chrétiens en cette fin de millénaire. Tant dans la recherche que dans la culture ambiante, les attentes sont élevées quant à l'exactitude des informations historiques. La responsabilité du dialogue, ouvert et confiant, incombe à chaque croyant et croyante. Et pour ce faire, une information de qualité est nécessaire.

Resituer la résurrection au cœur de la foi personnelle et collective. La résurrection de Jésus représente le point d'ancrage de la foi chrétienne et, paradoxalement, le mystère le moins bien compris. Il n'est donc pas étonnant de voir de nombreuses personnes de bonne volonté se dire chrétiennes et, en même temps, croyantes en la réincarnation. Or, il s'agit d'une contradiction dans les termes. Le fondement de la foi chrétienne, c'est la résurrection de Jésus. Ce point de repère est — pour employer une expression à la mode — incontournable. Cependant, quand vient le temps d'en témoigner, les mots nous manquent. Il importe donc de retourner aux textes du Nouveau Testament qui parlent du Ressuscité. Par cet exercice, la communauté doit apprendre à dire sa foi en la résurrection en des formules aussi claires et justes que possible. Mais que le mirage ne nous séduise pas! Témoigner de la résurrection représente un défi immense. Comme nous l'avons vu, la recherche des premières générations nous fournit un ensemble d'expressions qui, toutes, pointent une réalité qui

est au-delà des mots. Tout en sachant qu'il est essentiel de nous mettre au travail, n'oublions pas qu'il sera toujours difficile de témoigner du Ressuscité. La réalité de la résurrection échappera à nos tentatives d'expression. Mais l'exercice n'est pas facultatif: la vérité de notre témoignage en dépend.

Ré-affirmer que la foi chrétienne se développe et se manifeste dans le dialogue. À écouter certains croyants, la foi «tombe du ciel»; nous n'aurions qu'à la recevoir et à la transmettre. En réalité — le Nouveau Testament le montre —, la foi est une recherche. Comme ce fut le cas pour les premières générations chrétiennes, nous habitons un monde aux convictions les plus diverses. Pour certains croyants et croyantes d'aujourd'hui, le passage d'une foi unanime à une foi minoritaire ne s'effectue pas sans heurts. Reconnaissons d'abord un fait: l'Église a traversé des périodes plus pénibles et elle le fera encore. En fait, la situation actuelle représente peut-être notre plus grande occasion de progresser. Dans le premier siècle, la foi s'est développée dans une dynamique de dialogue. Les chrétiens et chrétiennes d'alors devaient apprendre à témoigner de leur conviction au sein d'une société qui leur était indifférente ou hostile. Bien plus, nous découvrons aujourd'hui que ce dialogue ouvert suscite même la rédaction de *quatre* évangiles. Loin de provoquer une réaction frileuse, voici que la rencontre des cultures et des sociétés de l'Antiquité déclenche un renouvellement de leur langage de foi. Ne vaudrait-il pas la peine de nous en inspirer?

Mais dialogue suppose aussi clarté de pensée. Rien ne sert d'échanger à l'infini si les parties ne clarifient pas leur position. Nous croyons avoir démontré qu'il n'est pas juste de dire que toutes les images de Jésus s'équivalent: certaines sont plus crédibles que d'autres. À l'aube du troi-

sième millénaire, nombreux seront les points de vue: il s'agit de reconnaître que l'option chrétienne en est une parmi d'autres. Ce qui ne veut pas dire qu'elle doit rester muette. Après tout, si Jésus nous est aujourd'hui accessible, c'est surtout grâce aux témoignages que l'Église a conservés depuis le début de son histoire: le Nouveau Testament. Nous ne sommes plus les seuls à parler de Jésus, soit; mais peut-être sommes-nous encore les mieux placés?

Liste des figures et encadrés

La Palestine au temps de Jésus	5
Où un historien cherche-t-il Jésus?	81
Lieu de naissance de Jésus: Nazareth ou Bethléem?	82
Qui seraient les frères et sœurs de Jésus? Interprétation catholique traditionnelle	88
Les relations de Jésus	94
Jésus savait-il qu'il était Dieu? Quand a-t-il su qu'il était Dieu?	96
Prière	126
Credo	149
Le tombeau vide	155
La vie nouvelle de Jésus	158
Autrement dit Quatre annonces de la résurrection de Jésus	159

TABLE DES MATIÈRES

Introduction générale (*Guylain Prince*) 7

Première partie

À LA RECHERCHE DE JÉSUS DE NAZARETH

(*Paul-Hubert Poirier*)

Chapitre 1: Jésus, un Juif palestinien 17

Chapitre 2: Jésus, un Juif marginal?
Ou : Jésus avait-il un projet? 43

Pour aller plus loin 79

Deuxième partie

À LA DÉCOUVERTE DU CHRIST

(*Pierre Létourneau*)

Chapitre 3: Le cheminement de l'Église primitive:
De la résurrection à la préexistence 105

Chapitre 4: En relation avec le Ressuscité:
Les titres de Jésus 129

Pour aller plus loin 153

Conclusion générale (*Guylain Prince*) 167

Liste des figures et encadrés 179

Achévé de réimprimer
en juin 1999 sur les presses de
Imprimeries Transcontinental inc.,
division Métrolitho

Imprimé au Canada — Printed in Canada

SUR LES TRACES DE JÉSUS

Parcours historique et biblique

Jésus est traité comme une superstar! S'il vivait aujourd'hui, il se buterait à des «paparazzis» en quête de détails croustillants sur sa vie privée. Ce qu'on appelle sa «vie cachée» et sa «vie après la vie» remportent la palme en ce qui a trait aux rumeurs. Pas une fête religieuse sans que nos médias publient des articles ou des reportages qui traitent de Jésus. Or, les questions qu'on y soulève surprennent plus d'un auditeur.

N'aurait-il pas eu des frères et des sœurs? Que s'est-il passé durant sa «vie cachée»? Est-il réellement resté à Nazareth? N'est-il pas un magicien qui a séduit les foules? Voulait-il fonder une nouvelle religion, le christianisme? Et s'il n'était pas vraiment mort sur la croix? Pourquoi parler de résurrection et non pas de réincarnation? Et si les rencontres du Ressuscité n'étaient en fait que des hallucinations?

Confronté à ces questions, le non-spécialiste ne sait plus que penser. Est-il possible de faire le tri parmi toutes ces informations souvent contradictoires? Lesquelles sont sérieuses et lesquelles sont farfelues? Existe-t-il une présentation qui soit à la fois claire et solide? Que penser de tout cela en tant que croyant?

Voilà les attentes auxquelles les trois auteurs, Pierre Létourneau, Paul-Hubert Poirier et Guylain Prince, espèrent répondre par ce volume. Depuis deux ans, ils ont parcouru la province sous la bannière de la Société catholique de la Bible; ils ont donné plus de quatorze séries de conférences sur le sujet. Des milliers de personnes les ont déjà entendus avec profit. Ils souhaitent aborder ces questions – et bien d'autres – avec ouverture d'esprit et sens critique. L'itinéraire qu'ils vous proposent consiste à suivre la trace de Jésus de Nazareth, puis celle des communautés qui se sont réclamées de lui durant le premier siècle. Tout



un voyage! Partir à la découverte de ce Jésus qu'on appelle Christ.

ISBN 2-89420-155-9



9 782894 201558